

DAD. A  
CIÓN G



F. CHAMPSAUR

LA FLEUR



NOM  
PQ2605  
.H325  
S3  
C.1  
RAL D

U  
843  
25



1080078132

(4-3)



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





U A N L  
SA FLEUR

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS 29857

**ŒUVRES DE FÉLICIEN CHAMPSAUR**  
ROMANS

DINAH SAMUEL (Ollendorff, éditeur). 11 <sup>e</sup> mille. . . . .	3 50
LE CŒUR ( <i>épuisé</i> ). . . . .	3 50
REGINA SANDRI. 4 <sup>e</sup> mille. . . . .	3 50
L'AMANT DES DANSEUSES. 6 <sup>e</sup> mille. . . . .	3 50
LE MANDARIN (Ollendorff, l'édition en trois volumes) :	
* MARQUISETTE . . . . .	3 50
** UN MAÎTRE . . . . .	3 50
*** L'ÉPOUVANTE . . . . .	3 50
PIERROT ET SA CONSCIENCE ( <i>épuisé</i> ). . . . .	3 50
LA GLANEUSE (Simonis Empis, éditeur). 4 <sup>e</sup> mille. . . . .	3 50
UN GUEUX (Victor Havard, éditeur). 6 <sup>e</sup> mille. . . . .	3 50
SA FLEUR (Bibliothèque Charpentier). . . . .	3 50

*En préparation :*

**ROMANS**

ENTRÉE DE CLOWNESSE. ( <i>Lulu</i> )	EN AVRIL.
LA FAUTE DES ROSES.	UNE CAPTURE.
SOUS LE SOLEIL.	CHOSETTE ET C <sup>ie</sup> .
LE PAUVRE.	DES FEMMES.
LA PASSION DE THOMAS FAURE.	LES DÉBUTS.
POUPÉE JAPONAISE.	LE CHEMIN DE LA CROIX.
L'UNE ET L'AUTRE.	ANNA BORINE.

**THÉÂTRE**

LINOTTES, comédie en trois actes. — LEUR FEMME, comédie en trois actes. — LE ROITELET, opérette en trois actes. — LA MÊME, comédie en trois actes. — ÉCLAIRS DE CHALEUR, comédie en un acte. — LA FARCE DE L'AMANT, comédie en un acte. — LE MANDARIN, drame moderne, en cinq actes.

**THÉÂTRE SANS PAROLES**

1<sup>er</sup> volume : LES BOHÉMIENS, ballet lyrique, avec interlude : LA MESSE DE LA LUNE. — LES ÉREINTÉS DE LA VIE, pantomime en un acte. — LE SAVANT, pantomime en un acte. — LES NOCES DU RÊVE, pantomime et ballet, en deux actes.  
2<sup>e</sup> volume : POLICHINELLE, pantomime vénitienne, en un acte. — RIVALES, ballet en deux actes. — FLEURETTE, ballet. — ENTRE CYPHÈRE ET LESBOS, ballet en un acte. — LA PRINCESSE DES NEIGES, ballet lyrique. — LE MOULIN DES LYS, ballet.

**HISTOIRE**

François de Champsaur, DUC DE LESDIGUIÈRES (1543-1626).  
UNE FIN DE SIÈCLE (1870-1900).

**CRITIQUE**

LE CERVEAU DE PARIS.	LA FOIRE AUX ARTISTES.
LE MASSACRE.	L'OMNIBUS DU PANTHÉON.
SENSATIONS DE THÉÂTRE.	AURORE DE SIÈCLE.

**VOYAGES**

LES AILLEURS.

**POÉSIE**

ÉTOILES ET RÉVERBÈRES.

PARIS. — IMP. FERD. AMBERT, 7, RUE DES CANETTES.

**FÉLICIEN CHAMPSAUR**

**SA FLEUR**

TROISIÈME MILLE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

1898

Tous droits réservés.



Pg 2605  
# 325  
53

BIBLIOTECA  
ALERE FLAMMAM  
VERITATIS

*Il a été tiré de ce volume quinze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse.*

A PIERRE DE LANO

*J'offre cette Fleur, en témoignage de quinze ans d'amitié.*

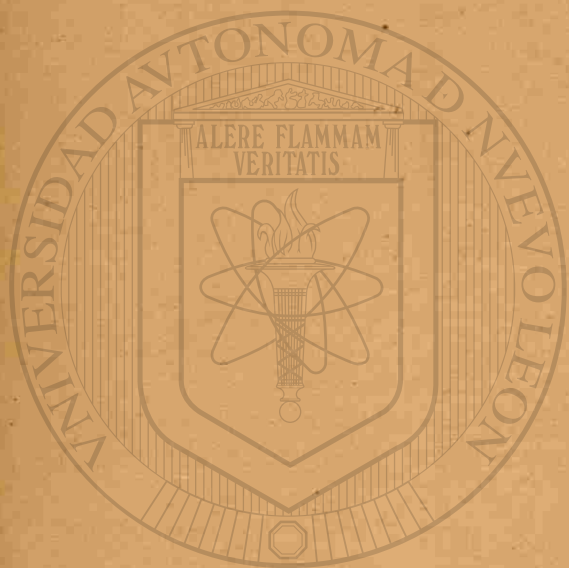
U A N L

F. C.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



PARIS, 1893.



# SA FLEUR

---

I

AVANT LE THÉÂTRE

Ce soir-là, M. Bernard de Jussieux, en cravate blanche et correct habit de soirée, attendait, dans son salon, — un salon éclairé à peine par une haute lampe à colonne, dont la lumière était encore atténuée par un abat-jour de soie vieil or, un salon élégant et sévère à la fois, à l'ameublement style Directoire, où des portraits de famille, de figures un peu guindées, montraient un luxe confortable et sérieux. Des objets d'art, çà et là; et, sur la cheminée, le buste en bronze du maître de la maison. Dans la pénombre, un Christ, d'ivoire ancien, sur un fond de velours noir, détachait la torsion apitoyante de ses muscles et, dans le masque doux et bon, presque jusqu'à être divin, le rictus douloureux de sa bouche. Un paysage de neige, de Paul Vogler — et, sur un autre panneau, un portrait de président à mortier dont la main, sortant des manches de dentelles, s'appuyait sur

une table où des livres étaient posés — ornaient encore, dans cette demi-lumière vieil or, le salon grave et bourgeoisement somptueux.

M. Bernard de Jussieux attendait sa femme et sa fille Suzanne qu'il devait mener, ce soir là, au Théâtre Français : un ami lui avait offert une loge, pour reconnaître un service rendu, et il avait promis à sa femme et à sa fille de les mener toutes deux — oui, toutes deux, sa fille aussi — avec lui à cette fête, d'un très vif attrait pour elles ; à force de supplications, il s'était laissé entraîner à un acquiescement ; il espérait, d'ailleurs, un régal d'une tenue littéraire certes, mais encore morale et mondaine.

C'était la première, en effet, d'une pièce nouvelle dont on prédisait le plus grand bien ; on chuchotait que ce drame était conçu dans une forme originale, récente en tout cas. Et les indiscretions des écotiers et des reporters de théâtre avaient surexcité la curiosité.

C'était l'œuvre de début, et sur la scène la plus glorieuse, d'un célèbre romancier psychologue, féministe apprécié des mondaines qui, depuis déjà quelques années, accueillait ses romans avec enthousiasme. *La Faute de l'homme*, à ce qu'affirmaient les gens renseignés ou voulant le paraître, était une pièce à thèse, dont l'intrigue se déroulait dans le monde psychique, plutôt que dans le monde physiologique, dans la réalité. En-

fin, une de ces pièces où on raisonne beaucoup et où l'on agit peu, où les personnages — qu'on pourrait désigner comme dans un problème d'algèbre, a, b, c, d, e, x, sans personnalité, sans chair et sans os, hésitent, avec des phrases révoltées et brumeuses, entre les partis à prendre, piétinent longtemps, avant de se décider à dénouer les situations. Mais, disait-on toujours dans le petit monde vibrionnant des snobs et des initiés, c'était bien l'état moderne, à la marque des sentiments et des goûts de la fin du siècle.

Magistrat, conseiller à la Cour d'appel de Paris, M. Bernard de Jussieux s'était distingué dans ce poste, si bien qu'on tenait assez à lui pour retarder, autant que possible, sa nomination à la Cour de Cassation. A tort ou à raison, le président Bernard de Jussieux s'était acquis, au Palais, une renommée de fin psychologue. On le savait habile à rechercher les mobiles des actes ; il aimait disséquer les âmes ou les instincts des accusés, aussi des témoins qui défilaient à la barre. Et, dans les causes soumises à son jugement, il cherchait l'inconnu, comme ferait un mathématicien philosophe devant l'équation, il tâchait de résoudre les problèmes humains. Son plus grand bonheur s'épanouissait aux sessions d'assises, qu'il présidait, chaque année, dans des villes diverses. Il apportait alors, dans cette tâche ardue qui le passionnait, toute l'excellence et le constant effort de



facultés supérieures. Il s'appliquait à démontrer l'âme d'un criminel ainsi que ces horlogers d'autrefois cherchant le secret d'un automate, réparant une montre précieuse, aux rouages fragiles. Il ne lui suffisait pas de démontrer l'évidence d'un crime et d'appliquer la loi toute sèche; soucieux de l'équité et conscient du danger de la lettre qui tue, il voulait éviter les jugements prématurés, écartait la surface des actions incriminées pour en faire ressortir les causes, les motifs réels, les intentions.

Loin d'abuser de signes aléatoires qui, dans le passé, pouvaient servir l'ordinaire acharnement des juges, méthodiquement, il synthétisait les actions de l'accusé, entourant les faits du décor qu'il pensait avoir influé sur lui, créant autour de lui une atmosphère spéciale, qu'il supposait être celle où l'être incriminé avait évolué.

Il possédait, en outre, une qualité dédaignée de ses collègues, une réelle sensibilité qui l'aidait souvent à démêler les intentions vraies de l'inculpé. La dominante de sa conscience de magistrat, malgré toutes les satiétés du métier, malgré les railleries déguisées des ordinaires juges, restait encore :

l'humanité.

Cette humanité, toujours en lui vivante et féconde, il en avait témoigné, entre autres fois, au procès fameux où un jeune homme était accusé faussement d'avoir tué sa maîtresse, Mme de Sergy, *Marquissette*, et où le défenseur c'était l'assassin,

M<sup>e</sup> Claude Barsac. L'accusé, Jacques de Mirande, était innocent, et, dans une sorte d'instinct ou de divination, le président Bernard de Jussieux n'avait cessé de lui tendre des perches, de lui faciliter la preuve de son innocence. D'ailleurs, toujours, où les autres se refusaient à voir autre chose que la culpabilité, lui voyait des degrés dans la faute, quelle qu'elle fût, — il mettait au point, tâchait de démontrer l'exacte gravité des cas, dissemblables souvent, malgré d'identiques apparences.

Autant qu'il était possible, il tentait de sauver le coupable d'un châtement disproportionné à la faute, persuadé de l'injustice fréquente des lois dénuées d'une intelligente interprétation. Il ne suffisait pas pour lui d'appliquer les articles du Code, il mettait son devoir à s'en servir modérément, conscient de l'effroyable responsabilité qu'assument les hommes de vouloir juger, d'après eux-mêmes, des âmes différentes des leurs.

Sa maxime — paradoxale, en vérité — était que les magistrats doivent seulement mettre la société à l'abri des crimes et des démences, sans toutefois vouloir châtier des actions échappant à leur jugement. On tue, si on peut, un lion, un chacal, un serpent, on écrase un scorpion, au moment où ils sont dangereux; mais des sots seulement s'avisent de les juger.

Assez grand, la tête fine et précocement quasi-blanche, M. Bernard de Jussieux séduisait par une

amabilité distinguée, une manière élégante et aisée; ses mains étaient pâles, étroites et minces, aux doigts déliés, secs un peu. Il était bien, ce soir-là : le plastron très blanc, le nœud de cravate large et albe, svelte dans son habit noir, la rosette rouge à la boutonnière. Mais, mieux encore, lui seyait sa toge de magistrat. « Elle ajoute, — lui disait, un jour, Suzon, sa fille, très gâtée et très adorée, — à l'ampleur naturelle et souple de tes gestes, papa. »

Debout devant la table du salon, il parcourait un article de revue, jetant parfois les yeux sur la pendule et esquissant un geste d'impatience. Il tenait à arriver au commencement de la pièce, qu'il voulait entendre et juger tout entière, se promettant de prendre plaisir au spectacle, sérieux, assurément, sur une telle scène et digne de réflexion.

La porte ouverte, dans le froufrou de sa robe rose,

une jeune fille entra.

Suzanne de Jussieux était grande, élégante, de beauté encore frêle, mais exempte de mièvrerie. Son visage mat, d'une éclatante blancheur, s'épanouissait, ombré de cheveux d'une enjoleuse nuance châtain foncé, presque bruns, légers et flous. Les traits fermes, d'un dessin arrêté, l'air gentil de décision de la jeune fille excluait toute mollesse : c'était une nature presque brune, avec, en plus, un charme blond.

La silhouette fine, d'une sveltesse souple, gracieusement onduleuse. Très mince, la taille s'élançait des hanches rondes, harmonieusement renflées, marquant bien sa féminité précoce. Mlle Suzanne de Jussieux était femme, déjà femme et fillette encore; les seins s'arrondissaient, petits, gentils et fermes, sous le corsage.

Et la bouche mignonne traçait un arc dédaigneux et rieur; des yeux de tendresse, bruns et très doux, illuminaient la figure jolie, corrigeant l'effronterie, un tantinet hautaine, de l'ensemble; les oreilles frêles s'enroulaient en conques rosées, finement ourlées — et d'une transparence de nacre délicate.

En exquise toilette du soir, Mlle Suzanne de Jussieux — Mlle Printemps — le cou nu et potelé émergeant du corsage rose non décolleté, mais échancré un peu, devant et derrière, sentait bon comme un bouquet d'avril et, avec l'éclat de ses épaules lumineuses, le haut de sa jeune poitrine que le foulard rose faisait plus blanc, irradiait extraordinairement, de jeunesse fraîche et délicate.

— Papa, me voilà prête, enfin!

Elle tenait sur le bras une sortie de bal, doublée de fourrure blanche. Ses jolies mains, dont l'une jouait avec un éventail, étroites et longues, aux doigts fuselés, indiquaient de l'énergie. Levant les yeux, M. de Jussieux examina sa fille d'un coup d'œil.

— C'est ton nouveau costume, Suzanne ?

— Bien sûr, papa, tu le vois.

— Mais tu es outrageusement décolletée. Je t'ai dit souvent combien cela me déplaisait, ces excentricités. Je t'ai montré, cent fois, mon ennui de la hardiesse de ta mise, et voilà encore une toilette qui n'est pas permise à une jeune fille.

— Maman la trouve très bien.

Complaisamment, Mlle Suzanne de Jussieux, devant la glace, examinait sa mise, se plaçant de trois quarts, de profil, de face, dans la lumière et, de-ci de-là, pour arranger un pli, tapotait sa robe.

— Oh ! ta mère ! Quand as-tu vu une mère critiquer sa fille, ne pas la trouver bien ? Elle te mettrait nue sous prétexte de te faire admirer, ta mère...

— Oh ! tu exagères...

— Pas beaucoup. Puis, l'exagération est une façon de dire la vérité.

— La vérité psychologique, papa, raille Mlle Suzanne.

Ensuite, coquette, guettant un compliment de son père, victoire flatteuse :

— Je me trouvais assez bien, pourtant ; — dit-elle avec une moue fâchée ; qu'a-t-elle donc, ma toilette, pour attirer tes foudres ?

— Tu es provocante.

— Ne le faut-il pas ? Penses-tu, papa, que je pêcherai un mari en baissant les yeux comme les

petites dindes. Je pourrais attendre longtemps si je cachais mes qualités — les seules qui allument les fiancés.

Haussant les épaules, M. Bernard de Jussieux toisa sa fille et repartit :

— Tu as de jolies expressions ! Tu es ma fille pourtant : ça m'étonne parfois. Va ! le mari viendra assez tôt pour toi, ma pauvre Suzanne.

— Tiens, tu trouves, toi ? parce que tu « en » a assez, probablement.

— Assez ? de quoi ?

— Du mariage, mon cher papa... Oh ! je le sais bien, maman n'est pas toujours folichonne. Il y a longtemps que tu en a déjeuné et diné, — je n'ose pas dire : soupé.

Le président de Jussieux leva ses bras, stupéfait :

— Ta mère ne fait rien à l'affaire. Que viens-tu mettre ta mère là-dedans ? Il s'agit de toi et enfin... vraiment... ton costume...

— Mais papa, — jeta la batailleuse jeune fille — les hommes en nous n'aiment que la peau.

— Ils aiment aussi autre chose, mademoiselle.

— Quoi donc, mon cher papa ?

— La modestie, Suzanne.

— Tu crois ? fit-elle secouant la tête en signe de doute.

Elle ne se tenait pas pour battue et répliqua vivement :

— As-tu jamais vu une fille modeste plaire à un homme, dis? Cites-en donc une fille modeste.

— Mais, Suzanne...

— Ah! oui, bien sûr, les laides... On peut être modeste, quand on est vilaine, ça compense... et encore! Mais quand on est jolie... Je te dis, moi, — et tu n'oseras pas soutenir le contraire, — que les hommes aiment la peau. Je le sais bien que je suis jolie, ils le chuchotent tous, et maman dit que j'ai la poitrine bien faite. Alors, n'est-ce pas pour en montrer un peu... presque rien?

— Sans doute, on dit... on dit... C'est comme tes hanches! Je t'avais défendu de te faire faire une robe qui te moulât à ce point.

— Mais, papa, je n'y peux rien; je suis sculptée comme ça; ce n'est pas ma faute, enfin: prends-t'en à toi, ou au bon Dieu.

— Suzanne!

Sachant son pouvoir, et voulant être tout à fait victorieuse, elle recourut à l'argument suprême, et câlinement:

— Tu grandes toujours, papa chéri, et tu ne m'as pas encore embrassée.

Prestement, elle s'approcha de son père, tendit sa joue. M. de Jussieux y mit un baiser, et poussa un soupir. Il connaissait trop l'âme féminine pour ne point voir l'évidente éclosion de la fille d'Eve, et comprenait que le moment était venu de la métamorphose de la fillette en femme.

Mme de Jussieux entra. C'était une femme encore assez bien conservée, dont les cheveux grisonnaient par places. De taille moyenne et de port imposant. Ses traits calmes, purs encore, son visage frais disaient la tranquillité d'une vie sans angoisse. Des épaules rebondies, d'une grande beauté persistante; et, sous le corsage, les seins lourds bombaient, une superbe poitrine de grande bourgeoise.

— Qu'as-tu? dit-elle, en remarquant l'air un peu sévère de son mari.

— Regarde Suzanne.

— Eh bien?

— Comment! toi, sa mère, tu ne trouves pas ce costume inconvenant? Est ce qu'une jeune fille se décolleté ainsi, voyons?

— C'est sa robe de bal... Puisqu'elle l'a, maintenant, cette robe, répondit Mme de Jussieux, qu'elle la garde. Elle finira par avoir toilette de bal, toilette de théâtre. Il y a là une question d'économie... Que veux-tu faire à présent? On ne retardera pas, pour nous, cette première aux Français.

Mlle Suzanne éclata de rire:

— Bon! maman! l'économie enfonce la morale!

Le rire de la jeune fille retentissait, dans le salon, comme un grelot d'argent qui tintinnabule.

— Tu vois, mon ami, dit Mme de Jussieux, navrée, tu es la cause que ta fille me manque encore de respect.

— Moi! Elle se moque pas mal de cela! Crois-tu qu'elle m'épargne?

La jeune fille adressa à son père un signe de tête affirmatif, railleur et tendre. Alors M. Bernard de Jussieux tenta de faire diversion.

— Mais, à propos, où est Ernest?

Ce fut Suzanne qui répondit :

— Mon frère! Oh! nous ne le verrons, sans doute, pas ce soir; c'est pas probable. Il est avec son « acteuse ».

— Suzanne, qui vous a donné de pareils détails? demanda M. de Jussieux, de nouveau sévère.

— Tiens, lui.

— Lui? s'exclama la mère.

— Il s'en prive! Il a raison, ce garçon. Ah! il est intéressant, au moins, lui, frerot.

— Voulez-vous dire, mademoiselle, que je vous ennuie, moi, votre mère? Vous devenez d'une insolence!...

— Juge un peu, maman, sois franche. Tu me farcis les oreilles de morale, tu prêches sans cesse; il ne se passe pas d'heure que tu ne me fasses un reproche. Suzanne par-ci, Suzanne par-là! Ernest, lui, me raconte des histoires amusantes, tout ce qu'il fait... ou presque tout... Il n'y a pas de mal à ça, c'est de nos âges; tu comprends, c'est pas drôle de n'entendre que des choses graves tout le temps, d'être toujours poursuivie de récriminations; je ne peux rien faire qui ne te fâche aussitôt!

Ernest, il est épatant, au moins, un peu crapule, voyou, de temps en temps, mais si rigolo, ma petite maman!

— Quelles expressions, Suzanne! Tu es tellement vulgaire; je serais honteuse si l'on pouvait t'entendre.

— Alors, je dis esbrouffant, tiens, m'man! pour te faire plaisir.

— Tu pourrais mieux choisir encore.

— C'est détestable, on ne peut jamais parler, ici.

M. Bernard de Jussieux rompit la discussion.

— Enfin, êtes-vous prêtes?

— Mais, certainement, mon ami.

— Il est grand temps de partir, ajouta le magistrat en consultant sa montre.

Mlle Suzanne souriait à présent : elle avait gagné sa cause et triomphait. Elle irait au théâtre avec cette toilette, un peu du haut de sa gorge nue transparaissant hors du corsage légèrement échancré, la nuque dégagée; et elle montrait la naissance de ses épaules qu'elle savait exceptionnelles pour son âge. Elle descendit, heureuse, se voyant déjà le point de mire des lorgnettes masculines, sûre de récolter des regards admirateurs, doux à son amour-propre. On la regarderait sûrement; des hommes, aux fauteuils d'orchestre, chuchoteraient des mots flatteurs, en l'examinant, du bout de la lorgnette. Elle se savait plus femme et plus jolie

que les jeunes filles qu'elle fréquentait et tirait vanité de sa grâce élégante, de son pouvoir précoce sur les hommes. Enfin, cette soirée lui promettait mille plaisirs.

Devant la grande porte, un fiacre, aux roues caoutchoutées, attendait pour les conduire au théâtre. Emmîtoulée dans l'incarnat de sa sortie de bal, qui cachait ses épaules nues sous la caresse des fourrures, Suzanne, — à la suite de sa mère inquiète, elle, de sa robe, et préoccupée de ne la point froisser, — s'engouffra prestement dans la voiture; et comme elle y entraît légère, son joli mouvement de montée dégagea des jupes, — pour M. Bernard de Jussieux et pour deux passants, — comme d'une corolle mauve, l'étamine d'un pied minuscule et verni.

## II

## LA FAUTE DE L'HOMME

La salle de la Comédie-Française présentait une animation extraordinaire. C'était soir de grande première mondaine et philosophique, — psychologique plutôt, féministe, batailleuse, revendicatrice, et qui devait attirer toutes les femmes un peu lettrées de tous les mondes. Beaucoup de ces spectateurs empressés, la plupart avaient leur opinion formée d'avance. Sans connaître autre chose de la pièce que vaguement son sujet, par les indiscretions des journaux et la renommée de l'auteur, les uns étaient prêts à toutes les critiques, quel que fût le mérite de l'œuvre; d'autres venaient apporter leurs applaudissements résolus, avant même de connaître la valeur de la comédie. Bien rares étaient les vrais dilettantes, capables d'une opinion personnelle, curieux d'entendre et de juger, selon leur pensée vraie.

Les femmes, surtout, étaient accourues, presque toutes d'avance partisans intéressées des théories de l'auteur, — Paul Montvèdre — qu'elles considéraient comme le champion de leurs droits méconnus,

que les jeunes filles qu'elle fréquentait et tirait vanité de sa grâce élégante, de son pouvoir précoce sur les hommes. Enfin, cette soirée lui promettait mille plaisirs.

Devant la grande porte, un fiacre, aux roues caoutchoutées, attendait pour les conduire au théâtre. Emmîtoulée dans l'incarnat de sa sortie de bal, qui cachait ses épaules nues sous la caresse des fourrures, Suzanne, — à la suite de sa mère inquiète, elle, de sa robe, et préoccupée de ne la point froisser, — s'engouffra prestement dans la voiture; et comme elle y entraît légère, son joli mouvement de montée dégagea des jupes, — pour M. Bernard de Jussieux et pour deux passants, — comme d'une corolle mauve, l'étamine d'un pied minuscule et verni.

## II

## LA FAUTE DE L'HOMME

La salle de la Comédie-Française présentait une animation extraordinaire. C'était soir de grande première mondaine et philosophique, — psychologique plutôt, féministe, batailleuse, revendicatrice, et qui devait attirer toutes les femmes un peu lettrées de tous les mondes. Beaucoup de ces spectateurs empressés, la plupart avaient leur opinion formée d'avance. Sans connaître autre chose de la pièce que vaguement son sujet, par les indiscretions des journaux et la renommée de l'auteur, les uns étaient prêts à toutes les critiques, quel que fût le mérite de l'œuvre; d'autres venaient apporter leurs applaudissements résolus, avant même de connaître la valeur de la comédie. Bien rares étaient les vrais dilettantes, capables d'une opinion personnelle, curieux d'entendre et de juger, selon leur pensée vraie.

Les femmes, surtout, étaient accourues, presque toutes d'avance partisans intéressées des théories de l'auteur, — Paul Montvèdre — qu'elles considéraient comme le champion de leurs droits méconnus,

un apôtre charmeur.

Plus que tout autre romancier, Montvèdre, talent éloquent et pittoresque, analyste et subtil, coupeur en quatre d'un petit cheveu blond ou brun, était alors à la mode dans le monde féminin. Il avait le don de surexciter les nerfs des enfants malades et impures; il savait exalter leur sensibilité et les faire vibrer ainsi qu'un virtuose fait d'un violoncelle. Mieux que personne, il exprimait leurs scrupules passionnels, il était expert à définir leurs malaises d'âmes, les bizarreries de leurs apparentes contradictions, leurs faiblesses et leurs infamies qu'il paraît d'intonations délicates, pour lesquelles — toujours — il les absolvait.

Elles avaient trouvé en lui la traduction des sensations qu'elles ne pouvaient exactement définir. C'était l'un des rares écrivains qui avaient pu rivaliser d'influence sur les femmes avec les musiciens; ses livres dégageaient, pour elles, un philtre aussi puissant, pareil à celui que leur versait, par exemple, Massenet. Dans ses pages, à travers l'harmonie des mots, elles retrouvaient la mélodie magique de tels musiciens. Ses phrases troublantes et tendres, où les mots sonores et doux lentement s'égrenaient, les amollissaient: c'étaient aussi ces phrases chantantes, les rythmes berceurs et calmes du sophisme qui les lavaient des reproches misogynes.

Or, ce soir, les femmes — et les féministes — se

sentaient en force; une atmosphère sympathique planait sur la salle, noyant les hostilités clairsemées, bravant les dires masculins, les blagues avant-courrières des critiques du lendemain.

— Mais cela sentait la poudre...

— De riz, achevait un railleur.

Oui, certes la majorité des spectateurs était féminine et favorable à Montvèdre. Un souffle de révolution émanait de toutes ces jupes, de ces élégances, des corsages, et des cervelles surchauffées, passionnées pour les efforts en faveur du sexe faible, si fort pourtant de sa faiblesse. C'était bien la première consacrée aux femmes, *Mariage de Figaro*, en quelque sorte, précurseur, où seraient en cause, seuls, les droits de la femme, — sans l'encombrement des devoirs surannés.

Depuis bien des jours déjà, — dès l'annonce de la première du délicat psychologue: *La Faute de l'homme*, — les places étaient disputées; maintes admiratrices de l'auteur et maintes curieuses de l'aspect de la salle, au jour de la sensationnelle expérience, avaient fait des bassesses et sollicité sans vergogne, pour se procurer des billets à tout prix. Aussi les privilégiées qui avaient pu pénétrer dans le sanctuaire, soulagées de leurs inquiétudes et fières du succès de leurs recherches, se félicitaient, heureuses de prendre leur part dans la bataille décisive — espéraient-elles — pour le triomphe de la cause des femmes.



Elles étaient toutes là, les revendicatrices, reconnaissables à leurs coiffures et à l'excentricité de leurs mises. Les unes, les vicilles, sèches et ridées, visages émaciés par l'âge et l'ardent apostolat fantastique, en toilettes sombres; quelques-unes sordides, en des mantelets noirs de dévotes vicilles filles provinciales; d'autres, somptueuses matrones, et, parmi ces dernières, une plus énorme et plus monumentale, millionnaire avide de réclame, convaincue d'ailleurs de la nécessité de son intervention, servant la cause féminine de sa fortune, de ses démarches, — et vaste point de mire des lorgnettes.

Dans la loge voisine de la leur, Mlle Suzanne de Jussieux entendit un monsieur à monocle qui disait à une jeune femme :

— Vous savez que cette Tour de Viande a publié, la semaine dernière, un petit livre coquet, imprimé en caractères elzévir : *Pensées d'Automne*.

La jeune femme, blonde, svelte, lèvres rouges, prunelles bleues, fossettes et sourires :

— Et on prononce : *Pensées d'une tonne*.

Car il y avait aussi des jeunes femmes, quelques-unes très élégantes, fraîches et d'air éveillé, des étrangères nombreuses : Anglaises, Américaines, Slaves aux yeux clairs, brûlant d'une flamme mystique. Miss Gand Sond, l'air patriote irlandaise, entourée d'un essaim de misses fraîches, escortée d'une grande fille rousse étroitement moulée dans

une robe crème d'étoffe Liberty, fleurie d'iris; Lise Bichat, la vierge révolutionnaire, active revendicatrice des pauvretés et des faiblesses; puis d'autres, le gros de l'armée active. Toutes étaient à leur poste, fiévreuses, les pommettes rouges, les yeux agrandi.

C'était bien là une manifestation pour la Femme, attirant tout un public spécial, féminin et féministe, et non pas une première ordinaire : ceux et celles surtout qui étaient venus, ce soir, pour Montvèdre, on ne les retrouvera point dans le groupe restreint qui assiste, professionnellement, à toutes les premières représentations. Demain ou dans quelques jours, une autre « première » aura lieu où l'on ne verra point les mêmes physionomies et les mêmes élégances; non, la salle ne présentera plus le même éventaire que ce soir. Au rebord des loges, il n'y aura plus tant de poitrines opulentes, et le balcon resplendira de plus fraîches toilettes; des bijoux encore étincelleront sous les bouquets de feu des lustres, mais on n'y retrouvera point les faces hâves et les bandeaux botticellesques, les cheveux courts des révoltées, ni les robes étranges d'esthètes qui, ce soir, ont envahi le Théâtre-Français.

Montvèdre a son public. Il est le dieu d'un monde féminin qui ne vit que par lui, qui ne vibre qu'à sa parole et qui attend de lui l'émancipation qu'il rêve, l'absolution aussi des pires abandons. Celles-là ne

vivent que par Lui, n'ont de sensations littéraires et artistes que par Lui, — l'adorable psychologue, ma chère, — le savant qui dissèque les âmes féminines.

Dans une loge de côté, Mlle Suzanne de Jussieux, curieuse, furetant des yeux, auprès de sa mère qui ne cessait de lui dire de se tenir mieux, de ne pas tant regarder de tous côtés, avait l'impression de l'impatience de ce public, dont la fièvre, peu à peu, la gagnait, et de l'énervement aussi de toutes ces femmes, dans l'attente du spectacle espéré.

Elle ne comprenait pas encore nettement la raison de cette impatience, ne reconnaissait pas l'ordinaire public si calme de la comédie. Très amusée, elle observait, voyait les femmes s'agiter, bâiller en des spasmes nerveux; les hommes, habits noirs fleuris ou décorés, derrière elles, dans les loges potinant entre eux, dévisageant les arrivantes, ironiquement.

On parlait assez haut, et, des conversations décousues, attentives, elle saisissait, de ci, de là, devinant le reste, quelques mots, des bribes de phrases; une voix masculine, au-dessous d'elle, dans les fauteuils, disait :

— Montvèdre, c'est un adroit, un malin qui sait pincer la bonne corde! Il manie l'âme féminine avec une étonnante adresse. Très artistement, en phrases jolies, il sait dire aux femmes qu'elles ont toutes les qualités. Leurs défauts sont des qualités encore, avec un charme de plus. Il sait présenter,

avec un art exquis, leurs roueries sentimentales et perverses. Il possède l'art de les excuser, les élevant à leurs propres yeux et tuant leurs possibles scrupules. Tout arrive. Il ne peut nier qu'elles commettent, à l'occasion, quelques coquinerie, mais il découvre aux pires fautes des dessous sublimes, auréole l'adultère de subtils rayons de tendresse, de vertu quand même, et parvient à mettre la victime dans son tort, présentant l'homme ainsi qu'un bourreau perpétuel, qu'il honnit. Est-ce assez naturel qu'elles raffolent de lui?

Suzanne avait lu deux livres de Montvèdre en cachette de ses parents: elle aussi s'était sentie prise à la magie des phrases et des pensées, aux habiles sophismes du romancier; elle s'était intéressée à ces héroïnes; elle eût voulu s'identifier même à quelques-unes, vivre leur vie, leurs angoisses et leurs joies. Elle s'était fait de l'auteur un imaginaire portrait, selon l'idéal qu'il lui représentait. Intéressée, elle écoutait parler de lui, attentive aux opinions qu'elle entendait émettre, curieuse de savoir ce que pouvaient penser les autres de Celui qu'elle admirait.

— Mon cher, il a l'art de séduire les femmes et de s'en faire des rentes.

— Vous parlez littérature?

— Sûrement il n'a pas d'autre but; il songe sans cesse au succès monnayable. « Attention, c'est dur ce que j'allais écrire là! Si je dis ceci qui est vrai,

c'est mille lectrices qui ne m'achèteront plus. Ceci plutôt, oui, — c'est mille cœurs de femme conquis, mille acheteuses recrutées. »

— Il faut bien vivre.

Mlle Suzanne de Jussieux en voulait aux médians de lui dédorer son idole. Jamais elle n'avait imaginé qu'un auteur pût écrire des choses dont il ne fût point convaincu, défendre une cause qui ne soit point la sienne propre : encore moins eût-elle pu croire qu'en composant une œuvre, l'écrivain calculait ses chances de succès, et, dans ce seul but, choisissait des théories d'écoulement facile et profitable. C'était pour elle une laideur de plus, de la vie dévoilée, qu'elle se refusait à admettre.

— Tiens ! vous êtes naïf, vous encore ! Il a raison, bien raison. Il y a des chefs-d'œuvre qui n'ont pas rapporté trois cents francs à leur auteur, et Montvèdre ne se contente pas de si peu. Il est vrai qu'il ne fait pas de chefs-d'œuvre.

Le monde des lettres, plus même que celui des arts, est celui où l'on a le moins de solidarité. A cause de quoi ? des rivalités ? de la lutte plus âpre, qui n'excuse pas ces bassesses d'âmes, les propos immondes, si fréquents — poignées de mains et vilénies de plume, qu'on supporte, en souriant, avec une indulgence écorchée. La calomnie dont il reste toujours quelque chose, on le sait, peut blesser ou tuer le camarade qu'on vient de flatter et de quitter : ce serait toujours un combattant de moins à la

montée ou l'assaut, un vainqueur de moins dans la curée des prix, de l'argent, des honneurs, des sinécures ou du succès, de ce qui s'appelle la gloire.

Cette conversation froissait les admirations de Suzanne. Il n'est rien de pénible aux âmes jeunes et enthousiastes comme de se sentir arracher à leurs admirations, de voir ternir la beauté de l'idéal qu'elles se sont créé.

Tout à coup, dans la loge voisine, où souriait toujours la spirituelle sveltesse blonde, le monsieur à monocle, dit :

— Tiens ! Montvèdre ! Il vient chauffer la critique.

— Où est-il ?

— En face de nous, à l'entrée des fauteuils d'orchestre, debout.

Avidement, la jeune fille regarda, voulant vérifier s'il ressemblait à l'image qu'elle s'était faite de lui. Elle vit, en effet, sous le balcon, à l'entrée des fauteuils, la silhouette d'un homme élégant serrant des mains, puis échangeant quelques mots avec un bon géant aux cheveux bouclés et grisonnants, à la barbe en deux pointes.

— Le gros Pierre Bisson, le critique dramatique, dit la voix qui, tout à l'heure, avait signalé Montvèdre. Il arrive en retard pour déranger, au milieu des fauteuils d'orchestre, tout un rang de spectateurs et pour qu'on le remarque. Les augures soignent leur gloire.

Mlle de Jussieux restait stupéfaite : elle s'était figuré Montvèdre fin et brun, les yeux rêveurs, joli et de tournure frêle ; elle avait, au contraire, aperçu la silhouette d'un grand garçon blond, moustaches retroussées en chat, à l'air conquérant et fort, larges d'épaules, d'allures aisées et non dénué de distinction ; ce n'était pas là du tout l'homme qu'elle imaginait d'après ses livres, d'après la mièvrerie de ses œuvres.

Sa vue imposait l'idée de force.

C'était donc là l'écrivain subtil et si tendre, l'amoureux analyste du cœur féminin, le psychologue déçu, si miséricordieux aux sentimentales faibles, celui qui savait si délicatement moduler l'harmonie des phrases caresseuses ?

Elle le regarda longtemps, tout le temps qu'elle l'aperçut à l'entrée de l'orchestre. Les mots fusaient autour d'elle, des spectateurs survenaient, causaient entre eux, s'agitaient sans qu'elle y prit garde ; elle n'entendait rien, ne voyait rien de plus que la haute silhouette du romancier admiré, dont la pensée l'avait émue.

Soudain le silence se fit et se turent les conversations et les bruits de la salle, bondée jusqu'au paradis. On frappait les trois coups : Montvèdre s'empressa de disparaître, tandis que Bisson gagnait son fauteuil en répondant à des saluts.

Le rideau se leva sur un intérieur riche, d'élé-

gance sobre. Trois personnes en scène : un mari, sa femme — Mlle Lara — et l'ami de la maison, un vieux camarade du mari, aussi alerte — M. Le Bargy — que l'autre était lourd, vulgaire. L'acteur — c'était M. de Féraudy, le parfait comédien, aux créations souvent merveilleuses d'attitudes observées, de physionomies, de menus détails — ne l'avait pas flatté, ce mari ; il n'était pas beau, certes, contrastait avec la fine prestesse de l'ami, aimable et leste causeur.

Le pauvre homme accablait l'ami de politesses, se perdait en effusions candides et lourdes, avec de grosses bonnes expressions de joyeux bourgeois, heureux de témoigner son affection. La jeune femme, dès cette première scène — très bien menée, gaie de dialogue, pimpante d'une jolie ironie contenue — montrait sa gêne, marquait sa souffrance devant la platitude, la grossière bonhomie de l'homme.

Pauvre malheureuse ! si jolie, intelligente peut-être — se voir accouplée à un pareil rustre ! Restés en tête à tête, la jeune femme et l'ami causaient. Le Bargy déclarait son amour, ancien déjà, pour elle. Il disait, avec un trouble correct, ses désirs longtemps contenus par respect ; et elle, l'écoutait, sans paraître comprendre, sans vouloir comprendre. « — Oui, je vous aime, et si j'ose vous l'avouer, vous répéter cet aveu, si j'exprime — enfin — tout ce que je ressens auprès de vous,

c'est que je vais partir demain, et que nous ne nous reverrons plus... Cela vous importe bien peu, n'est-ce pas, ma peine, mon amour?... Mon absence ne causera pas de vide dans votre existence; vous avez trop à faire pour songer qu'un cœur a été meurtri par vous; qu'importe! Vous ne m'aimez pas... »

L'émotion, devant la vérité de cette douleur qu'elle avait causée, gagnait la femme, pitoyable à cette adoration qui la flattait, qu'elle sentait vraiment sincère. Devant cette décision suprême, le départ, — la fuite, loin, dans les pays extraordinaires, où on trouve — plus facilement — la mort, c'est-à-dire le seul oubli possible :

— Restez, murmura-t-elle, — comme si l'honnête femme n'en pouvait plus de lutter ainsi contre sa tendresse. Et Mlle Lara, souple, les lèvres rissonnantes, était délicieuse.

— Vous m'aimez donc? demandait Le Bargy, anxieux, la voix preneuse, dans une angoisse d'amour.

— Peut-être...

Et, tout de suite, pour excuser son aveu, dans un élan de tendresse et de pitié autant que d'amour, encore plus que d'amour peut-être en effet, elle ajoutait :

— Je veux être votre amie, davantage... Puisque je suis nécessaire à votre bonheur... Je n'ai pas le droit de briser votre vie...

— Alors, vous ne vous refuserez pas? Vous serez à moi... toute?... »

— Jamais!... Jamais!... Je vous aime! C'est déjà trop!

Et c'était un plaidoyer de l'homme, du mâle, plaidoyer ardent, aux phrases de flamme, qui l'enveloppaient, toute, comme il avait dit. Oui, elle se sentait à lui, toute, à lui qui se penchait sur sa bouche. Sous la fièvre des yeux de l'homme, la tête perdue, dont l'audace, à ce moment, allait la prendre en un baiser, dans la maison des époux, elle se révoltait

— Oh! non!... pas ici! criait-elle.

Calmé un peu, l'amoureux la suppliait de lui accorder un rendez-vous, obtenait la promesse qu'elle viendrait un jour chez lui, — peut-être.

Elle le congédiait, brisée.

«... Non! Elle ne l'aimait pas d'amour, ou du moins pas encore. Elle était touchée de cette tendresse révélée, si entière et si exclusive, de la souffrance qu'il devait ressentir, depuis longtemps, à cause d'elle. Elle serait celle qui se sacrifie, avide de donner du bonheur à un homme, à qui ce bonheur était nécessaire pour ne pas mourir, et cette idée prévalait en elle du sacrifice sentimental, dénué d'amour sensuel. »

Dans ce court et nerveux monologue, où d'abord elle montrait ses doutes, vite elle se persuadait même de sa propre grandeur d'âme, se faisait de

ce que d'autres auraient jugé une faute, un piédestal où elle posait, pieusement, sa supériorité sur les âmes vulgaires qui ne la pourraient comprendre. Qu'importait l'opinion du monde, des autres? Elle serait une de celles qui se donnent par pitié et pour la joie qu'elle veut ainsi donner. Elle devait sauver cet homme, qui l'aimait et qu'elle aimait peut-être.

C'était son devoir de femme.

Le rideau tombait sur cette phrase hardie qui l'avouait vaincue à la fois — et victorieuse des préjugés sociaux.

Dans la salle, les femmes étaient haletantes des choses entendues. Toutes, les plus modérées elles-mêmes, plaignaient la pauvre héroïne du drame, prise entre deux souffrances : « Etait-elle assez malheureuse ! » Une émotion indicible les étreignait, faite du trouble de l'infortunée, au cœur pris dans un étau, car cette torture pourrait être la leur un jour ou l'autre, chacune s'identifiant au caractère dépeint par Montvèdre.

Elles palpitaient aussi de la caresse des phrases, de l'harmonie des mots habilement assemblés; toutes étaient prises d'une admiration croissante pour le défenseur de leur cause, pour l'homme qui prend parti pour elles contre ses pareils, osant faire le procès du mari.

Cependant, des hommes, dans la salle, étonnés un peu de ce qui leur semblait une impudence,

ironique peut-être — il fallait attendre, pour en juger — pour la plupart, ricanaient.

En tout cas, il fallait rendre justice à Montvèdre : tout ce premier acte était une exposition développée avec art : il possédait le style; et c'est une raison pour les délicats superficiels — aussi pour les snobs — d'excuser les théories; d'aucuns même, — à plus forte raison, d'aucunes, — impressionnés, éternés de la musique des paroles, se laissaient prendre aux apparences spécieuses de théories, brillamment émises.

Le début de l'action — l'engagement de l'intrigue — s'appuyait, du reste, sur des vérités qui ne devenaient fausses que parce qu'elles voulaient prouver certaines choses — servir de base à l'habile échafaudage des sophismes.

Au second acte, le décor représentait la garçonnière prévue, où l'ameublement, de style anglais moderne, était une merveille. — Quinze jours après, la femme arrivait là, effarée; elle souffrait profondément de tromper son mari, malgré ses griefs contre lui, malgré le dégoût éprouvé par elle de sa vulgarité, révoltante vraiment. Elle avait des remords avant la faute, qu'elle excusait d'avance et faisait taire, forte de la conviction du sacrifice.

Le mari survenait, pour une raison sotte — imbecilement, comme toujours — et sa femme, en hâte, se cachait, naturellement. Après le départ du

fâcheux, se déroulait une scène d'amour, — le grand prélude. L'amoureux câlin s'évertuait en paroles frôleuses, en caresses discrètes et tremblantes; on assistait enfin à une esquisse de dévêtement de la femme, défaisant avec une hésitation, adorable de pudeur, deux agrafes de son corsage, tandis que l'amoureux la contemplait, les yeux sous.

Or, l'amant, à part lui, observait à mesure, chez celle qui allait devenir sa maîtresse, des détails de gestes, et des attitudes, où il croyait voir la marque certaine de précédentes chutes. Oui, il commençait à trouver en elle la trace d'un autre, — peut-être d'autres, — à qui elle s'était donnée auparavant.

Dans les phrases de remords qu'elle récitait tout à l'heure, cet amant misérable imaginait déchiffrer le signe certain de scènes pareilles pour d'autres amants récompensés avant lui. Toutes ces souffrances, tous ces scrupules — comédie sans doute. Et les femmes pensaient: « Allez donc vous donner aux hommes pour les empêcher de souffrir et les rendre heureux! »

Cependant, ils disaient gentiment les phrases coutumières des duos, de l'éternelle comédie :

— Tu m'aimes bien? vraiment?

— Je t'adore!... Je t'adore!

— Oh! ton regard me le prouve.

— Viens! Veux-tu? Viens!...

Le rideau tomba sur la pauvre femme, à la taille

onduleuse et abandonnée de liane, enlacée par l'amant qui l'entraînait — vers la chambre à coucher.

Des parents se regardaient, étonnés de la vivacité perverse de cette pièce dans un théâtre « de toute confiance », d'ordinaire; c'était peu édifiant vraiment pour de grandes jeunes filles à qui il semble qu'on puisse permettre d'assister à une représentation de la Comédie-Française, dont le spectacle, sauf dans les classiques du répertoire, où les scènes de passion sont un peu comme les tableaux de femmes nues dans un musée, est plus sévère d'habitude. — M. le président Bernard de Jussieux regardait sa femme, contrarié évidemment de la tournure que prenait la pièce.

Le troisième acte se passait dans le décor du premier, le salon conjugal.

Un visiteur — un jeune professeur de Faculté de province, venu à Paris pour triompher dans la critique, et entrevu au commencement de la pièce — courtisait la dame, se montrait pressant, et il fallait voir comme, en honnête personne, elle le repoussait avec indignation, outrée de ses audaces. Enfin, le monsieur sortait, annonçant son retour à l'heure où le mari serait là; il avait, disait-il, à reprendre avec lui une causerie sur la brique, au temps de Ninive.

Venait l'amant. Déjà las de sa maîtresse, il mon-

trait son détachement, sa fatigue. Elle lui disait pourtant qu'il était son premier amour; le seul homme qu'elle eût aimé de sa vie, et lui répliquait brutalement, l'accusait d'hypocrisie. Elle ne lui en imposait pas. Et il lui reprochait sa fausseté, l'accusant d'avoir appartenu à un autre avant de s'être donnée à lui. Il en était sûr, à présent.

Désespérée, la pauvre femme se récriait, protestait contre ces calomnies. — C'était monstrueux! elle qui s'était consacrée au bonheur de cet homme! Elle rappelait les phases de leur amour, avant le baiser, puis les caresses éperdues d'après. Il oubliait donc ses attentions constantes, les marques de sa tendresse qu'elle n'avait cessé de lui prodiguer? Mais tout cela se heurtait à la froideur lasse de l'amant, qu'elle ne parvenait pas à convaincre, et qui s'en allait à son tour.

— Vous dînez avec nous, ce soir?

— Oui, votre mari me l'a demandé.

— Puisque ce n'est plus pour moi, eh bien, revenez pour votre ami.

Le beau professeur de rhétorique rentrait. Alors, dans un coup de folie — afin, sans doute, de convaincre son amant de sa vertu avant qu'elle l'eût aimé, et de lui prouver qu'il avait été le seul — elle promettait à cet homme qu'elle haïssait, dont la poursuite lui était sincèrement odieuse, d'aller le rejoindre chez lui. Elle y allait, en effet, tandis que le bon mari, inquiet de sa femme, occupait la

scène avec deux personnages secondaires et drôles. Enfin, au retour, quand revenait aussi l'amant pour dîner en famille, seule un instant avec lui, elle lui apprenait l'acte qu'elle avait commis, tandis que lui faisait un grand geste de repentir. On comprenait que son amour était ravivé.

Ce n'était plus seulement — dans la pièce de Montvèdre — les maris qui étaient les coupables, les éternels criminels d'amour. Le dernier amant, c'est comme un mari, il prend, avec l'habitude, les inconvénients de l'époux légitime; avec le temps et la satiété, il assume les mêmes torts: les hommes, toujours pareils, sont seuls capables de ces égoïsmes et, seuls, ils doivent être accusés des fautes féminines, des crimes de lèse-passion.

Montvèdre avait le don de conquérir les femmes en se faisant pour elles l'apôtre de leurs revendications. Il les savait charmer par des mots sonores et câlins et les troublait par la musique de ses phrases énervantes comme des chants de violons tziganes et des caresses partout. De plus, il amusait par l'esprit dont il saupoudrait ses dialogues, l'ironie qu'il maniait en écrivain expert.

Toutefois, durant les scènes du dernier acte, une inquiétude passa, étreignant les spectatrices. Jusque-là, on n'avait attaqué que les maris; aucun auteur n'avait été si loin que de montrer l'amant ainsi traité, — « si rosse ».

Montvèdre les avait-il trompées? Faisait-il défec-



tion? Abandonnait-il donc la cause féministe? Attaque-t-il l'amant, rival du mari, ou veut-il accuser la maîtresse? Est-il avec nous, enfin, ou avec le mari, avec l'amant, — l'homme enfin?

Mais un mot les vint flatter, qui les rassurait; elles comprenaient ce qu'il voulait réellement démontrer, l'affranchissement de la femme, sautant toutes barrières, poussée à bout par la déception du mariage que suit la faillite de l'adultère. Le mari était coupable de l'infidélité conjugale, l'amant coupable aussi de l'infidélité de l'amante. A la fin, la femme révoltée, parlant à son amant, accusait son mari de l'avoir jetée dans ses bras, à lui, par des maladresses incessantes, par sa sottise et sa tyrannie; elle ajoutait :

— Vous avez fait le reste. Je n'avais qu'un amant, vous! Maintenant, j'en aurai deux. Pouah! Mon mari m'a donné le premier, et vous le second.

— Evidemment, c'est la faute de l'homme.

Lorsque le nom de Montvèdre fut lancé dans la salle, après la chute du rideau sur le dernier mot de la pièce, par le comédien chargé de ce soin, les applaudissements éclatèrent et se croisèrent les acclamations; cela devint du délire; des milliers de mains levées battaient.

Beaucoup de femmes présentes, se reconnaissant dans l'héroïne, étaient transportées d'enthousiasme. Le succès devint formidable, ce soir de première,

stupéfiant dans cette salle plus calme d'ordinaire, aujourd'hui enfiévrée. D'ailleurs, en vérité, quelles que fussent les opinions sur la thèse de l'auteur — si thèse il y avait et non une ironie continue — la comédie était exquise par la grâce des mots, le mica du style, l'esprit sans trêve, de menues trouvailles, toute une séduction de détails qui désarmait, par le rire ou le sourire, ceux à qui le sujet déplaisait. Ecrivain féministe, Montvèdre aurait certainement avec cette pièce, les femmes pour lui. Et les hommes s'interrogeaient entre eux : « Est-ce qu'il ne se moquait pas un peu d'Elles, très finement, assez adroit pour les flatter, et se gaussant du coin de l'œil? » Tandis qu'on applaudissait son nom, ensuite les merveilleux interprètes, Montvèdre se tenait dans la coulisse, derrière un portant, contemplant son triomphe, se demandant : « Combien de lettres de femmes vais-je recevoir demain? »

Ce spectacle grisa Suzanne.

Elle revit Montvèdre faisant palpiter tous ces cœurs de femmes : une pensée l'étreignit, qui la posséda bientôt tout entière, dont le retour l'obsédait : le triomphe que ce serait, pour une femme, — pour une jeune fille, — de fixer les désirs et les pensées d'un homme supérieur.

Elle sortit de la loge, au bras de son père la guidant dans la cohue des couloirs, monta en voiture et resta silencieuse tout le temps du retour. Elle

descendit, passa la porte, suivit ses parents, sans presque savoir où elle se trouvait — machinalement.

Ses réflexions — un rêve ambitieux — emplissaient sa tête : oui, conquérir Montvèdre et se faire aimer du troublant romancier, si courageux à défendre la femme et dont le coup d'essai, au théâtre, était un coup de maître, — de l'écrivain dont les phrases prestigieuses étaient si douces.

## III

## COUCHER DE JEUNE FILLE

Rentrée dans sa chambre de jeune fille — après avoir jeté sur une chaise sa sortie de bal, — libre enfin de penser, sans que rien vint troubler sa songerie, Suzanne de Jussieux, debout devant la cheminée surmontée d'une glace, dégrafait son corsage.

Puis, ayant retiré sa robe, elle ôtait son corset de fine batiste mauve ; ses seins, mignons et fermes, pointaient leurs petites fraises roses hors des blancheurs du linge qui les faisait plus roses.

Assise, maintenant, elle défaisait ses souliers, dénudait ses pieds minuscules et cambrés, puis, debout à nouveau devant la glace, s'examinait, voulant s'assurer de sa joliesse, si ce n'est de sa beauté. Elle arrangeait ses cheveux du bout des doigts, rentrait les mèches folles. Sans doute, elle se trouva jolie, car elle se sourit à elle-même. Enfin, elle défit sa coiffure, laissa ses cheveux inonder son corps transparaisant sous la batiste, les sépara en deux tresses qu'elle noua d'un ruban étroit ; puis, passant sa chemise de nuit, gagna son lit, — et s'y allongea.

descendit, passa la porte, suivit ses parents, sans presque savoir où elle se trouvait — machinalement.

Ses réflexions — un rêve ambitieux — emplissaient sa tête : oui, conquérir Montvèdre et se faire aimer du troublant romancier, si courageux à défendre la femme et dont le coup d'essai, au théâtre, était un coup de maître, — de l'écrivain dont les phrases prestigieuses étaient si douces.

## III

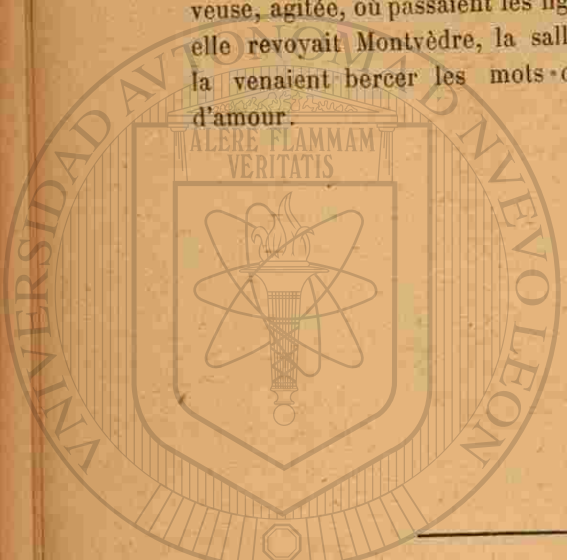
## COUCHER DE JEUNE FILLE

Rentrée dans sa chambre de jeune fille — après avoir jeté sur une chaise sa sortie de bal, — libre enfin de penser, sans que rien vint troubler sa songerie, Suzanne de Jussieux, debout devant la cheminée surmontée d'une glace, dégrafait son corsage.

Puis, ayant retiré sa robe, elle ôtait son corset de fine batiste mauve ; ses seins, mignons et fermes, pointaient leurs petites fraises roses hors des blancheurs du linge qui les faisait plus roses.

Assise, maintenant, elle défaisait ses souliers, dénudait ses pieds minuscules et cambrés, puis, debout à nouveau devant la glace, s'examinait, voulant s'assurer de sa joliesse, si ce n'est de sa beauté. Elle arrangeait ses cheveux du bout des doigts, rentrait les mèches folles. Sans doute, elle se trouva jolie, car elle se sourit à elle-même. Enfin, elle défit sa coiffure, laissa ses cheveux inonder son corps transparaisant sous la batiste, les sépara en deux tresses qu'elle noua d'un ruban étroit ; puis, passant sa chemise de nuit, gagna son lit, — et s'y allongea.

Elle s'assoupit bientôt en une somnolence rêveuse, agitée, où passaient les figures aperçues, où elle revoyait Montvèdre, la salle transportée, où la venaient bercer les mots-câlins de phrases d'amour.



## IV

## ENFANTS MODERNES

A seize ans, au sortir du couvent de l'Assomption où elle avait été élevée, Mlle Suzanne de Jussieux était loin d'être la gentillesse printanière qu'elle était aujourd'hui. Elle avait encore un peu, à cette époque, la gaucherie de gestes des fillettes en train de devenir femmes.

Très vite, après son retour à la maison paternelle, elle se transforma, prit de l'élégance; les proportions de son corps s'harmonisèrent; les épaules et la poitrine se firent plus pleines, admirables, tandis que se dessinait l'exquise rondeur des hanches, que s'amincissait la taille et que pointaient, sous le corsage, les seins menus, modelés en coupes. Elle devint, en quelques mois, charmante et de manières aisées; sa coquetterie s'accrut de ce qu'elle commençait de fréquenter le monde, se trouvant en rivalité avec les jeunes filles de son âge, en butte aux compliments, aux désirs des hommes. La beauté de Suzanne n'avait fait que s'accroître, s'affirmer, à mesure qu'elle approchait de sa vingtième année.

Suzanne de Jussieux s'était épanouie; fleur de

jeunesse et d'amour, elle se voyait très courtisée dans les salons où la menaient ses parents, se savait belle et admirée. — Mais, si Mlle de Jussieux était, au physique, une jolie personne, un exquis bibelot, son moral et son esprit aussi s'étaient développés.

Elle avait quitté le couvent, la tête pleine des conversations des fillettes de cet âge, persuadée qu'elle trouverait bientôt à se marier, que les soupirants afflueraient autour d'elle, se disputeraient sa main, — et qu'elle finirait par épouser le Rêve.

Car elle ne savait pas que M. le président Bernard de Jussieux était relativement pauvre, que les flirteurs ne sont point tous de futurs maris ; elle n'avait pas l'expérience du monde, ignorait les calculs dont se préoccupent, avant tout, la majorité des fiancés. Elle se montra hautaine envers les jeunes gens qui la recherchèrent, repoussa les hommages de ceux qui semblaient l'aimer ; elle s'était forgé le ferme espoir de faire un mariage brillant ; elle voulait être riche, entrevoyait, dans ses songes éveillés, un mari soumis à ses désirs, esclave de tous ses caprices, qu'elle mènerait à sa fantaisie : elle voulait vivre une vie luxueuse, rêvait de se créer un décor qui fit valoir sa beauté. Tous les soupirants qui la sollicitèrent lui paraissaient trop pauvres, indignes de baiser ses petits souliers vernis, d'être autorisés enfin par elle à réaliser ses désirs.

Elle se plut à les désenchanter, leur faisant comprendre que ce n'était pas à eux qu'elle était destinée, qu'elle aspirait plus haut et n'épouserait qu'un homme pouvant lui donner le luxe où elle voulait, énergiquement, vivre. Aucun d'eux d'ailleurs n'eut le temps d'insister, de commencer une cour en règle ; dans le monde où elle agitait ses artifices et son ambition, les jeunes gens n'étaient point oisifs, occupaient déjà des places, ou bien parfaisaient des études ardues. Rebutés, la plupart s'écartaient d'elle, renonçaient à leur recherche, découragés. La vie les entraînait vers de moins difficiles conquêtes, des jeunes filles moins ambitieuses, et de goûts plus simples.

Les romans, que sa coquetterie flattée avait laissé s'esquisser, s'arrêtèrent, dès les premières pages. Ses parents ne se préoccupaient pas encore très sérieusement de la marier ; elle-même, du reste, heureuse de sa vie de jeune fille, des hommages flatteurs — de l'atmosphère de désir qui l'entourait, — ne souhaitait point se lier déjà, perdre une liberté nouvelle qui l'enchantait.

Menant une vie de calme au logis paternel, elle avait de longs loisirs qu'elle employait à lire, à prendre soin de sa personne. A peine daignait-elle, sur l'ordre de sa mère, toucher à des ouvrages féminins, broder parfois, pendant une heure. Sa grande passion était de dévorer des livres — et encore des livres ; elle était avide d'apprendre, à

son gré, tout ce qu'elle ignorait : les livres fournissaient des matériaux à ses rêveries sans fins, aux heures où elle restait seule.

Elle avait lu, à peu près, tous les ouvrages importants de ce siècle, tout ce qu'il est utile de connaître; mais elle ne gardait de tout cela d'autres souvenirs, d'autres impressions que celles qui s'accordaient au tour romanesque et sensuel de son esprit de jeune fille précoce. Seules, les choses qui lui plaisaient restaient gravées en elle: c'était une mine où puiser d'agréables songes.

Elle s'était ainsi fait à elle-même une éducation bizarre. Elle s'était forgé un idéal de la vie en dehors de toute réalité; pour elle, le but de l'existence d'une femme était l'amour, l'amour tel que le dépeignent les livres qu'elle avait lus :

l'amour.

Parmi les volumes qui — point par hasard — lui étaient tombés sous la main, les plus attrayants pour elle étaient ceux dont la lecture lui était interdite, qu'elle dérobaît, dans la bibliothèque de son père, pour s'y délecter, aux heures où elle s'enfermait seule dans sa chambre de jeune fille. C'est ainsi qu'elle connaissait les œuvres de Paul Montvèdre.

Plus que tous les autres écrivains modernes, celui-ci l'avait conquise par la tendresse charmante des phrases, par la douceur, un peu efféminée, des mots dont chacun semblait une câlinerie. Elle

aimait en lui la mosaïque précieuse des termes, quelque chose d'efféminé qu'elle croyait deviner en lui et le rapprochait d'elle-même; elle retrouvait, éparses dans ses livres, des sensations qu'elle avait ressenties, sans pouvoir les définir, et qu'il aidait à analyser avec une complaisance sensuelle.

Elle n'aurait pas pu, du reste, décrire le charme éprouvé à ces lectures; elle était prise, sans bien savoir comment; c'était une indicible jouissance qui l'étreignait, qui la faisait vibrer tout entière; sans qu'elle pût démêler, au juste, la cause de cette émotion adorée.

L'atmosphère de la maison où vivait Mlle Suzanne — Suze, Suzette, Suzon — était plutôt rigide, pourtant; elle appartenait à ce monde où l'on ne permet aucune liberté aux jeunes filles, où l'on se préoccupe, avant tout, de leur cacher toutes les laideurs et toutes les tares de la vie, tissant entre elles et la réalité un voile, le plus épais possible, afin de leur interdire la vue de tout de quoi pourrait détruire les illusions de leur âge. Le grand souci des parents est, dans ce milieu, de garder les vierges pour le mariage, intactes physiquement et moralement, de leur éviter tout frôlement avec les gens et les choses qui pourraient ternir l'idéal qu'on souhaite de leur créer, — battre en brèche les règles exclusives où l'on veut les enfermer, — qui pourraient, enfin, détruire leur ignorance voulue.

Mme de Jussieux avait voulu qu'il en fût ainsi

pour sa fille ; elle avait été élevée dans des principes étroits, dont elle avait gardé la marque, sans se rendre compte du danger qu'il y a de vouloir comprimer les jeunes âmes, couler en un même moule les esprits les plus divers, sans tenir compte de leurs instincts personnels, aveuglément. Son unique préoccupation avait été de faire de Suzanne le type de la jeune bourgeoise bien élevée, telle qu'elle se figurait qu'elle devait être, selon le propre idéal qui lui avait été transmis.

M. Bernard de Jussieux avait les idées plus larges, il faisait profession d'étudier les caractères et d'apprendre à connaître les âmes ; sans doute, il se fût plutôt préoccupé de redresser les instincts faussés, de donner à l'enfant une idée saine et vraie de la vie, tout en ménageant ses pudeurs — et sans la déflorer, à la façon d'une conversation de Diderot avec sa fille, par des réalités trop brusquement dévoilées.

Mais le magistrat passait ses journées au Palais, et, rentré chez lui, travaillait encore, ravi par sa profession, ses chères études psychologiques qui le possédaient entièrement, le laissaient ignorant des choses de son intérieur, trop proches de lui pour solliciter sa passion de difficiles recherches.

Ce psychologue savait à peu près tout ce qui se passait chez les autres, consacrait sa vie à disséquer l'esprit de ses semblables, soucieux de leurs actes, de leurs moindres pensées, mais il ignorait ce qui

se passait chez lui, ne se préoccupait pas de ses enfants, qu'il croyait connaître sans les avoir étudiés. Il laissait ce soin à Mme de Jussieux, se fiant à sa droiture, à la sévérité de ses principes.

Il avait les œuvres de Paul Montvèdre dans sa bibliothèque, parmi bien d'autres ouvrages des romanciers et des philosophes contemporains ; lui seul avait la clef de cette bibliothèque et se croyait certain que personne n'y pouvait puiser sans sa permission.

Suzanne, en petite fille curieuse de tout ce qui lui est défendu, avait trouvé le moyen de dérober le trousseau de clefs de son père, et s'était empressée de demander l'aide de son frère. Celui-ci avait pris les empreintes, fait faire d'autres clefs ; et, grâce à lui, Suzanne pouvait, à fantaisie, prendre tous les livres qui lui plaisaient dans la bibliothèque, à l'insu de ses parents. C'est ainsi qu'elle avait lu Montvèdre, qu'elle s'était délectée des sophismes habilement exprimés de l'écrivain, du charme enveloppant de son style.

Nul mieux que lui n'excusait les femmes dans toutes leurs actions, nul ne savait mieux flatter leur faiblesse prétendue ; Suzanne l'aimait parce qu'il faisait naître en elle les sensations qui la faisaient vibrer. Elle ne s'était pas contentée des livres, plus ou moins immoraux, des rayons habituels ; tout l'enfer — une collection dont M. Bernard de Jussieux se montrait fier — y avait passé.

La plupart de ces petits mauvais livres, Suzanne n'en avait rien pu comprendre, mais les illustrations érotiques de plusieurs l'avaient assez instruite : quelque chose devait rester en elle de cette débauche intellectuelle.

Mais ce qui, le plus, avait contribué à la démoralisation de la jeune fille, c'était la fréquentation de son frère Ernest, collégien vicieux et précoce qui s'était amusé de ses naïvetés, des questions auxquelles il se plaisait à répondre. Il aimait lui raconter des anecdotes scabreuses, appuyant sur les détails graveleux. Il lui redisait les conversations des grands au collège, et les frasques de ses camarades pendant les congés.

Ce n'était pas un méchant garçon qu'Ernest de Jussieux, mais il traitait sa sœur, qu'il aimait par-dessus tout, comme son meilleur camarade, dans une intimité telle que, volontiers, Suzon se faisait complice de ses fredaines, l'aidant à tromper sa mère. Mme de Jussieux, trop ignorante et trop bonne pour se douter de tout cela, ne prenait point ombrage de cette camaraderie entre frère et sœur.

A mesure qu'Ernest et Suzanne avançaient en âge, le frère mettait sa sœur au courant de sa vie journalière, rapportant du dehors les cancanes et les scandaleux potins du monde et du demi, les histoires des filles cotées. Il lui contait les pièces

des petits théâtres à la mode, les déshabillés suggestifs. Elle riait de ses toquades pour les actrices, et s'amusait de savoir par lui les mille petites histoires dont on ne parle jamais dans la famille. Elle connut, par ces causeries, les maitresses de son frère, sut les béguins de Mlle Colibri et le lâchage d'une autre.

Mieux que bien des figurants de la haute noce, elle connaissait le Gotha de la galanterie, les promotions au bataillon de Cythère, les scandales parisiens du monde où l'on s'amuse. Ernest était l'ami, toujours en train, qui la faisait vivre par la pensée dans un milieu où tout paraissait attrayant à ses yeux de fillette enclose dans la sévérité trop froide d'une vie bourgeoise, monotone et triste.

Ernest de Jussieux trouvait plaisir à conduire, en ses conversations avec elle, Suzanne dans les milieux noceurs, à lui donner une haute idée de ses conquêtes. Il l'agaichait par ses propos, et elle n'aimait rien tant que de pouvoir causer librement avec lui ; c'était un perpétuel contraste avec la tenue guindée de la maison paternelle ; elle était heureuse de ces échappées qui satisfaisaient ses curiosités, de ces excursions dans le domaine interdit des joies masculines. Elle adorait ce frère complaisant à ses caprices et si gai, qui la distrayait par ses folies de gamin avide de plaisir, et l'amusait. Elle trouvait un charme pervers à lui faire chanter les refrains ineptes de café-concert et se



formait ainsi un répertoire de choix, énervée des mots raides et des gravelures. Et puis Ernest admirait sa sœur, la complimentait sans cesse, flattait son goût du luxe, applaudissant à ses coquetteries. Il lui persuadait qu'elle n'avait qu'à paraître pour faire tourner toutes les têtes, et Suzanne, chatouillée dans sa vanité féminine, lui savait gré de ses attentions, de ses gâteries.

Rien ne pouvait être plus dangereux pour la jeune fille que cette amitié trop libre ; à travers leurs causeries, elle voyait seulement le côté brillant de la vie débraillée qu'on lui montrait, et tout prenait des couleurs attrayantes, dénuées des ombres navrantes de la réalité.

De plus, Suzanne avait choisi, parmi ses amies, une confidente, devant qui elle aimait montrer sa fausse science, qu'elle viciait à son tour, prenant un ton de supériorité goguenarde quand Jane de Silly, son amie d'enfance, lui prouvait, d'un mot ingénu, son ignorance. Elle se croyait très forte, expérimentée à l'égal d'une femme, très fière de son savoir libertin.

Un jour, à la campagne, Ernest rentrait à l'improviste, espérant rencontrer Suzannette et se promettant de lui raconter sa dernière frasque ; comme elle n'était pas dans sa chambre ni au salon, il allait demander à la femme de chambre où était sa sœur.

Il fut stupéfait de la trouver avec Jane de Silly,

dans l'escalier de service, et de les voir toutes deux, les jupes épinglées haut entre les jambes, à cheval sur la rampe et dégringolant, en riant, comme des folles, du haut en bas de l'escalier. Et comme le jeune homme s'esclaffait et s'écriait :

— Qu'est-ce qu'elles font là, ces gosses ?

— Bon ! — s'écria Suzette — voilà Ernest qui vient me « taper », je parie ! je n'ai pas le sou...

Et, comme Ernest insistait pour savoir quelle bizarre idée les poussait à de pareils amusements, Suzanne, un peu gênée tout de même, osa dire :

— Nous avons peur d'être enceintes.

— Hein ? — dit-il — comment ?

— Nous nous sommes tant amusées, avoua Mlle de Silly en rougissant.

Ernest comprit, éclata de rire.

— Vous êtes toquées ! — prononça-t-il — et rendu hardi par ce secret qu'il avait surpris, bien qu'elle eût dit n'avoir plus d'argent, il osa « taper » sa sœur, comme disait Suzanne qui, volontiers, égrenait, entre ses mains, ses économies. Même il lui était arrivé de persuader son père de besoins imaginaires pour subvenir aux besoins du gommeux, timide dès qu'il s'agissait de s'adresser directement à M. de Jussieux. Il avait appris à sœurlette l'art de « tirer des carottes » à son profit personnel.

De cette éducation résultaient les stupéfiantes réponses que Mlle Suzanne lâchait, parfois, au cours de conversations, et qui lui valaient de sévères ré-

primandes. Elle avait de l'esprit naturellement, une tournure de phrase amusante, et choquante aussi, pour des oreilles accoutumées à la réserve. Ne se hasarda-t-elle pas, un jour, — comme une dame vénérable lui parlait, au jour de réception de sa mère, du dernier bal auquel elle avait assisté, — de dire, à propos de quelques jeunes gens, ses danseurs habituels : « Ah ! oui, mes meilleurs clients ! »

Une autre fois, au milieu d'un cercle d'amis de son frère, comme Ernest de Jussieux, expliquant sa répugnance pour le mariage, hasardait un mot sceptique sur l'innocence des jeunes filles, même du meilleur monde, Suzanne répliquait :

— Ah ça ! nous crois-tu donc toutes décachetées ?

D'autres fois encore, les soirs de réception, elle et Mlle de Silly choisissaient les plus boute-en-train des jeunes gens et les entraînaient dans le boudoir, délaissé ce jour-là :

— Venez donc — leur soufflait Suzanne dans l'oreille — loin des « paternaux ». Vous nous direz des saletés.

Maurice Hubertot, un intime d'Ernest, gentil garçon, pervers non sans grâce, leur contait une aventure drôle, achevée sur un mot leste :

— Très Régence ! s'exclama Mlle de Silly en éclatant de rire.

— Oh ! vous — fit, avec une moue de dédain, Suzanne de Jussieux, déçue — quand vous dites des

sottises, elles sont si joliment dites qu'elles cessent d'être sales.

Peut-être ces hardiesses — et d'autres pareilles — ne furent-elles pas étrangères au vide qui se produisait, à l'effacement soudain des prétendants devant son arrogance exquise, devant son sang-ne de jeune fille trop moderne, de propos hardi.

Elle attirait et effrayait, Mlle Printemps.

Son frère l'avait tellement gâtée, lui répétant qu'elle était de son temps, vantant son esprit et riant de ses réparties, qu'elle se croyait irrésistible, sûre, quand elle voudrait, de trouver le mari qu'elle souhaitait, amoureux et riche.

Où, certes, Mme de Jussieux était bien loin de se douter d'un tel état d'esprit. Jamais elle n'eût soupçonné quelle dissolvante influence exerçait son fils aîné sur Suzanne ; jamais l'idée ne lui fut venue du danger créé par cette intimité entre le frère et la sœur. Elle savait son fils léger, mais ne le jugeait pas capable de corrompre la jeune fille : jamais, d'ailleurs, ils n'avaient laissé surprendre la nature de leurs conversations habituelles.

Une autre perversité contribuait aussi à l'instruction sensuelle de Suzanne. Rosette, la mignonne femme de Joseph Augsburg, — Jo, chef de division au ministère des finances, — Rosette, une cousine des Jussieux, était sa plus intime amie. Évanouie, dévergondée, Rosette, par les hommes,

les jeunes gens qui encourageaient son extrême coquetterie. Très pris par ses grosses affaires, le mari la laissait très libre; il devait suffire aux besoins, et surtout au luxe du ménage; il n'avait guère le loisir de s'occuper de sa femme. Ernest de Jussieux avait trouvé en Rosette la maîtresse complaisante, toujours prête à ses caprices, qu'il aimait et qu'il bernait à son gré. Suzanne, peu à peu, avait été leur confidente et leur complice; du secret de leur liaison, — un piment, — s'était augmentée l'intimité des cousines.

La représentation de la pièce de Montvèdre, *La Faute de l'homme*, avait achevé l'œuvre commencée par les livres, par Ernest, par Rosette, par les bouts de propos et de chansons des valets d'écurie. Suzanne avait compris, ce soir, l'antagonisme éternel de la femme et de l'homme : le mari était l'ennemi de l'épouse; Montvèdre l'avait dit.

## V

## A QUOI RÊVE UNE VIERGE

La fièvre de la salle, les conversations dont elle avait surpris des fragments, l'agitation des femmes, aux passages les plus hardis du drame, avaient troublé Mlle Suzanne de Jussieux. Les phrases de tendresse qu'elle avait entendues éveillaient ses sens, faisaient, dans le sommeil, — s'entr'ouvrir ses lèvres pour un imaginaire baiser.

Elle avait vu l'homme dont, tant de fois, elle s'était plu à évoquer l'image telle qu'elle la créait, selon son propre idéal. Il n'était point pareil à Celui qu'elle rêvait. Mais, si ce n'était pas le Montvèdre, brun et fin, qu'elle s'était figuré, il n'en était pas moins très beau, et ses phrases — ses pensées — n'en étaient pas moins délicates et troublantes — comme des caresses partout. Elle se forgeait un Montvèdre hors de toute réalité, tel qu'elle souhaiterait l'homme qu'elle aimerait, — et dont la silhouette, cette nuit, hantait ses songes.

Cette nuit-là, — Suzanne rêva, certes, plus qu'elle ne dormit; les mots de la pièce chantaient dans sa tête, évoquaient pour elle des sacrifices grandioses d'amour, mêlés de sensualités inconscientes. Et,

au milieu de tous les personnages entrevus défilant parmi le peuple de son imagination, Montvèdre passait, dominant tout, — effaçant les autres hommes.

Elle ne regrettait point l'idéal qu'autrefois elle s'en faisait ; tel qu'elle l'avait aperçu, — un reître blond, aux moustaches félines, il lui apparaissait comme un symbole de force physique et morale, et une voix chantait en elle le triomphe que ce serait pour une femme — plus grand encore pour une jeune fille — de le soumettre, de fixer ce vainqueur, cet homme célèbre, d'être enfin celle qu'il aimerait — et qui l'aimerait, d'ailleurs.

Mlle Suzanne de Jussieux, cette nuit-là, assoupie et songeuse, sentit naître en elle, s'esquisser un projet d'où naîtrait peut-être son bonheur de femme. — Si elle essayait de se faire aimer de l'auteur applaudi, elle, une jeune fille sans expérience vraie ?

Peut-être...

Elle se croyait certaine de son pouvoir, commençant déjà, pourtant, d'espérer et de craindre. Oui, elle souhaitait, ardemment, charmer — et vaincre, — désirait connaître cet homme en qui s'incarnaient pour elle, toute la beauté, toute la puissance masculine, toutes les tendresses et toutes les joies.

Mais, pour se faire aimer, il était nécessaire, ô monsieur de la Palisse, qu'il la pût connaître. Comment arriverait-elle à lui faire savoir son admi-

ration, à obtenir une réponse de lui ? Elle se résolut à lui écrire, à l'aguicher comme d'une intrigue de bal masqué.

Elle se dit aussi que si, franchement, elle lui avouait son état de jeune fille, elle était, d'avance, condamnée à l'insuccès. Sans doute, il jetterait sa lettre sans y prendre garde, jugeant qu'elle était l'œuvre d'une écervelée. Il valait mieux se donner comme une femme sérieuse, avide des conseils du psychologue éminent qu'elle voulait consulter.

Mlle Suzanne de Jussieux s'éveilla tard, dans la matinée ; le projet, vague encore dans les limbes du rêve, se dégagea dans son esprit. Résolument, elle se décida à demander à son frère des renseignements sur le romancier, bien certaine qu'Ernest, si au courant des choses parisiennes, ne resterait pas coi, lui apprendrait tous les potins sur l'écrivain aimé des Parisiennes.

Elle sauta à bas de son lit et se promena dans sa chambre, songeuse. Chaque matin, elle avait coutume d'ouvrir sa fenêtre, d'écouter les rumeurs montant de la cour, où grouillaient des valets affairés, palefreniers soignant les chevaux, cochers lavant et brossant les voitures.

Elle se plaisait à écouter les conversations de ces gens entre eux, se contant leurs bonnes fortunes vulgaires, débinant leurs maîtres, échangeant des impressions sur tout ce qu'ils avaient vu la veille, en termes crus ; oui, elle se plaisait aux éclats de

leur gaieté grossière, écoutait les chansons fredonnées, scandées par le bruit des seaux posés sur le pavé, le roulement des voitures, le frapement des sabots sur le sol.

Puis, Suzanne revint vers la cheminée, devant la glace, défit sa chemise et, la laissant glisser, inconsciemment, se mit toute nue, elle se vit dans le miroir et fut heureuse de s'admirer elle-même, radieuse de jeunesse, ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules.

Elle fit sa toilette, très vite, se vêtit d'un peignoir de laine serré à la ceinture par une cordelière, et, ses pieds gantés de fil gris, dans des babouches bleues comme sa robe, elle alla trouver son frère, qui devait dormir à cette heure matinale.

## VI

## FLY

Ernest de Jussieux achevait de s'habiller quand sa sœur entra dans sa chambre :

— Tiens ! bonjour Suzon, dit-il. Sais-tu, mignonne, que tu es ravissante, ce matin ?

Suzanne hocha mélancoliquement la tête :

— A quoi ça sert ?

— Oui, petite coquette, tu aimerais mieux que ce fût un autre homme qui te dit cela. Mais, sois tranquille, ça viendra.

— Ah ! oui... ça viendra... jamais !

— Pourtant, tu as tout ce qu'il faut pour plaire, petite sœur. Pourquoi pas ?

— Oh ! avec les principes de la maison, mon pauvre Fly — c'était le surnom qu'elle donnait, dans leur intimité, à son frère — je suis bien condamnée. On voudra me marier, comme on fait pour les autres jeunes filles, quand je commencerai à mûrir. On m'imposera un monsieur que je ne connaîtrai ni d'Eve ni d'Adam, le premier chien coiffé venu, et il me faudra accepter mon sort, sous peine de rester vieille fille. Ah ! tu es bien plus heureux que moi, tu es un homme !

leur gaieté grossière, écoutait les chansons fredonnées, scandées par le bruit des seaux posés sur le pavé, le roulement des voitures, le frapement des sabots sur le sol.

Puis, Suzanne revint vers la cheminée, devant la glace, défit sa chemise et, la laissant glisser, inconsciemment, se mit toute nue, elle se vit dans le miroir et fut heureuse de s'admirer elle-même, radieuse de jeunesse, ses cheveux dénoués flottant sur ses épaules.

Elle fit sa toilette, très vite, se vêtit d'un peignoir de laine serré à la ceinture par une cordelière, et, ses pieds gantés de fil gris, dans des babouches bleues comme sa robe, elle alla trouver son frère, qui devait dormir à cette heure matinale.

## VI

## FLY

Ernest de Jussieux achevait de s'habiller quand sa sœur entra dans sa chambre :

— Tiens ! bonjour Suzon, dit-il. Sais-tu, mignonne, que tu es ravissante, ce matin ?

Suzanne hocha mélancoliquement la tête :

— A quoi ça sert ?

— Oui, petite coquette, tu aimerais mieux que ce fût un autre homme qui te dit cela. Mais, sois tranquille, ça viendra.

— Ah ! oui... ça viendra... jamais !

— Pourtant, tu as tout ce qu'il faut pour plaire, petite sœur. Pourquoi pas ?

— Oh ! avec les principes de la maison, mon pauvre Fly — c'était le surnom qu'elle donnait, dans leur intimité, à son frère — je suis bien condamnée. On voudra me marier, comme on fait pour les autres jeunes filles, quand je commencerai à mûrir. On m'imposera un monsieur que je ne connaîtrai ni d'Eve ni d'Adam, le premier chien coiffé venu, et il me faudra accepter mon sort, sous peine de rester vieille fille. Ah ! tu es bien plus heureux que moi, tu es un homme !

— Il est de fait que je ne voudrais pas être à ta place.

— Tu sors, toi, tu t'amuses, tu fais tout ce que tu veux.

— A peu près.

— Si papa te gronde souvent, tu es le chéri de maman; elle te défend.

— Mais il me semble que papa te porte assez dans son cœur.

— Ce n'est plus la même chose, Fly, puisque je suis une fille. Tu connais bien les grands mots, les grands principes: « Mademoiselle, on ne fait pas ceci, on ne dit pas cela... ça n'est pas pour les jeunes filles... On parle comme ceci... on agit comme cela... » M'a-t-on assez rasé, comme tu dis, avec les convenances, surtout cette pauvre maman! En voilà, une femme morale!

— Fais attention, Suzette, tu vas bêcher ta mère.

— Eh bien, tu sais, je ne la trouve pas drôle la vie d'ici! Fly, écoute, petit frère, il faut que tu me sois dévoué.

— Je l'ai toujours été, petite sœur.

— C'est vrai. Quand j'étais gosseline, je te faisais faire mes quatre volontés; il faut que tu continues à présent.

— Je suis tout à toi, Suzon, tu le sais bien, dit en souriant le jeune homme.

— Dis, mon petit Fly, si j'avais une petite intrigue, tu m'aiderais?

Câline, elle s'approchait d'Ernest jusqu'à poser sa tête sur son épaule. Celui-ci, se redressant:

— Minute, tu sais. Agis comme tu voudras, je fermerai les yeux, si je m'aperçois de quelque chose; mais il ne faut pas me demander... non! D'ailleurs, tu es trop jolie et trop intelligente pour faire une sottise.

— Je veux sortir d'ici, moi; j'en ai assez, de ma prison! Je veux... je veux... Enfin! je sais bien ce que je veux!

— Tu guignerais quelqu'un?

Soudain gênée, Suzanne répondit:

— Pas précisément, mais...

— Sœurlette, prends garde!

— A quoi?

— Mignonne, tu ne connais pas les hommes. C'est un tas de chenapans.

— Bon! en voilà un qui dit du bien de son sexe, vraiment.

— Il n'y a pas, en vérité, de bien à en dire.

C'est le métier qui veut ça. L'homme est un animal épouvantablement rosse: il est égoïste, brutal, intéressé, et c'est surtout, vois-tu, dans les moments où ses ambitions de fortune et d'amour sont en jeu qu'il se montre tel. Tous les hommes ne valent rien, vois-tu — excepté moi, bien entendu. Il n'y a que moi de parfait.

Et il se mit à rire.

— Tu n'es pas gentil pour tes pareils, et, si c'était vrai...

— Ce serait triste... C'est triste tout plein... Que veux-tu, il ne faut pas nous en vouloir; à force de se fréquenter les uns et les autres... Et puis, c'est l'esprit de corps qui veut cela. On se soutient d'ici, de là, pour arriver, et on se mange quand le but est près d'être atteint. C'est tout naturel.

La conversation se poursuivait à bâtons rompus, semée de plaisanteries du jeune homme. Mais, à travers les railleries et les gaités de leur bavardage, malgré que, cent fois, il eût changé de sujet, la jeune fille le gouvernait, soucieuse du plan poursuivi par elle, voulant amener son frère où elle voulait, sans qu'il y prit garde.

Elle dit, à un moment :

— Tu sais, nous sommes allés au Théâtre-Français, hier soir. Même, papa croyait que tu serais venu avec nous, et il s'est étonné...

— Plus souvent! Ah! bien, merci! Aller voir une pièce de Montvèdre!... En voilà un raseur, avec ses livres, et avec sa pièce... probablement.

— Mais papa l'apprécie, tu sais.

— Oh! papa est un esprit supérieur! Ça lui plaît, les dissertations. Il apprécie Montvèdre, c'est un psychologue; moi aussi, parbleu! je l'apprécierai quand je buterai vers la soixantaine; mais, pour le moment, il m'assomme, il distille l'ennui, ce coco-là. Il vous prend un cœur humain et, comme Sappey, il vous dit : « Là, il y a une fibrille; ici, une autre; là, c'est un nerf. » Moi, tu sais, du

moment que je sais que c'est un cœur, je n'ai pas besoin de savoir de combien de fibrilles il se compose.

— Tu ne seras jamais sérieux, mon pauvre Fly. Papa dit un bien énorme des œuvres de Montvèdre.

— Dame! papa, tu comprends, il travaille dans la même partie que l'autre. Entre confrères, on s'estime... quelquefois. Quand il préside les assises, au milieu des vieilles chouettes endormies qui l'entourent, papa est admirable, mais embêtant. « Pourquoi êtes-vous allé, tel jour, à telle heure, à tel endroit? » L'autre ne s'en souvient plus, mais il paraît que c'est d'une importance énorme... qu'il faut savoir... Moi, je dirais : « Vous avez volé, mon cher. Pourquoi, comment? je m'en moque; vous êtes un voleur, et voilà tout; vous avez tué, donc vous êtes assassin, car vous vous êtes laissé pincer, ce que la société ne tolère pas. » C'est comme ton Montvèdre; vous partez du pied gauche, et il vous dit parfaitement pourquoi vous partez du pied gauche. Moi, il me suffit de savoir que je suis parti.

— Tu as entendu parler de lui?

— De Montvèdre? Je n'entends parler que de cet être, depuis quelque temps. C'est un sujet de causerie, dans les five o'clock, Montvèdre et la psychologie, la profondeur de Montvèdre, etc. Car il va très profondément dans le cœur féminin, à ce



que disait hier, parmi des sourires, une grue du monde qui en a été toquée et qui est allée jusqu'au bout. C'est le héros constant de la chronique parlée des rues et des salons. Il aura un habit vert un jour, ce gars. J'en ai les oreilles rebattues, de Montvèdre. Qu'on le nomme académicien et qu'on n'en parle plus.

— Il a des maîtresses ?

— Ah ça ! qu'est ce que ça peut bien te faire ? Mais, petite chérie, quel homme n'a pas de maîtresse ? C'est là une idée de notre respectable mère de se figurer que l'homme est un saint de plâtre.

— Oh ! depuis que nous savons que tu en as une, maman ne te prend plus pour un saint.

— Dame ! J'ai du tempérament, et pas la moindre vocation pour la chasteté, ni le martyre.

— Elle est très jolie, ta nouvelle maîtresse ?

— Il n'en faut jamais parler, ma Suzon ; cela chagrinerait maman, et j'aime autant l'épargner ; c'est politique. Quant à papa, il pense...

Mais Suzanne tenait à savoir tout, à recueillir tous les renseignements qu'elle pourrait sur la vie privée et publique de Montvèdre ; elle ne voulait pas laisser la conversation dévier du seul sujet qui l'intéressait. Elle voulait connaître tous les papotages, les médisances et les éloges qu'on faisait de Montvèdre ; ses habitudes l'intéressaient, l'aideraient à connaître l'homme autant que l'écrivain dont elle aimait l'œuvre.

Et puis, c'était déjà, pour elle, un lien ; c'était un bonheur de causer de choses concernant cet homme qu'elle admirait, dont elle désirait, en secret, ardemment déjà, partager la vie glorieuse. D'entendre parler de Montvèdre, il semblait à Suzanne revoir sa haute et forte silhouette de reître blond ; elle s'imaginait sa voix chaude, redisant les phrases d'amour qu'il avait écrites dans ses romans, dans ses pièces.

Son frère lui conta tous les bruits qui couraient sur le romancier, ses relations, les liaisons amoureuses, les bonnes fortunes qu'on lui attribuait dans le monde et dans la galanterie. Tout ce que lui apprenait son frère l'aidait à constituer la personnalité de l'écrivain et de l'homme, telle qu'elle souhaitait qu'il fût, — celui qu'elle aimait, par avance, dont, absolument, elle voulait être aimée.

De plus en plus, elle était résolue à tenter l'aventure : elle lui écrirait, mettrait dans ses lettres toute son âme, qu'elle vieillirait un peu, afin qu'il y prit garde : l'écueil, elle le savait bien, était qu'il devinât sa jeunesse, son inexpérience de la vie ; mais Mlle Suzanne de Jussieux se savait d'une intelligence supérieure à la moyenne des femmes.

Il était nécessaire que Montvèdre crût correspondre avec une vraie femme, et c'était l'âme d'une femme intelligente et fine, sensible, et suffisamment sceptique pour paraître spirituelle, Pari-

sienne, qu'elle lui devait montrer. Il fallait mettre dans ses phrases ses idées à elle, sincèrement, bien sûr, et suffisamment ingénues pour qu'il pût l'imaginer jeune, délicate et sensuelle, très douce, mais d'âme personnelle, que les préjugés n'endi-quent point.

A mesure que son frère lui disait tout ce qu'il savait du romancier, — le faux et le vrai, pêle-mêle, tout ce qui, à Paris, dit et écouté négligemment, répété sans contrôle, du bien, du mal, le meilleur et le pire, louanges, éreintements, admirations, aventures de femmes, enthousiasmes de jeunes gens, médisances, calomnies meilleures encore, parce qu'elles sont plus vite crues et colportées en souriant, sert à former une légende autour d'un homme célèbre, à l'étiqueter avec plus ou moins de vérité, — elle se forgeait une image nouvelle, d'accord avec ce qu'elle voulait aimer en Montvèdre. C'était un type nouveau, qui n'avait rien du Montvèdre efféminé qu'elle s'était imaginé autrefois, mais elle préférait la réalité physique entrevue maintenant, charmée par tant de puissance apparente, alliée à la tendresse caressante qu'elle lui attribuait. C'était, pour elle, une âme d'amoureux dans une forme superbe. Gentleman correct, sans rien qui attirât particulièrement l'attention, il avait l'air d'un conquérant, d'un triomphateur, et l'esprit d'un poète.

Elle aussi, la petite Suzanne, serait victorieuse;

elle s'engagerait hardiment dans cette aventure, et ferait la conquête de celui que toutes les autres admiraient, serait fière, plus tard, de le posséder, de partager sa gloire. Le conquérant serait conquis, — par elle, Suzon.

— Eh bien, Fly, je vais lui écrire, moi, à ce Montvèdre.

— Toi !

— Moi !

Le frère haussa les épaules et dit :

— Mais tu es folle ! Et tu crois, ma pauvre petite, qu'il attachera de l'importance à tes pattes de mouche, qu'il lira jusqu'au bout tes griffonnages de fillette ? Il en reçoit trop...

— Aussi ne lui dirai-je pas qui je suis, tu penses ; je me donnerai comme mariée, une mariée très jeune et très malheureuse...

— Et tu te figures qu'à ta lettre il ne reconnaîtra pas, ma pauvre, une terre vierge ! Tu es une gosse. Dès les premières lignes il sera édifié ! Il démêlera ton mensonge et jettera ta lettre au feu.

— Mais non ! Tu ne sais pas. Fly, comment j'écrirai.

— Mais pense donc, Suzannette, qu'il est impossible de ne pas reconnaître cela.

— Cela ?... Quoi ?

— T'es bête, Suzon.

— Rien qu'au style de ta lettre, il sentira la fleur d'oranger.

Avec un air expérimenté, Fly ajouta, ce roué de dix-huit ans à peine :

— Une jeune fille a des phrases... innocentes... Tu n'auras jamais l'allure... le chic qu'il faut pour ce rôle épistolaire avec un type comme lui.

— Enfin, mon petit Fly, je veux lui écrire, et... j'ai compté sur toi. Tu sais que je ne sors jamais sans être accompagnée. Eh bien, je veux que tu mettes ma lettre à la poste, et, après, j'aurai recours à...

— Attends un peu, tu ne réfléchis pas. Tu lui écris... Très bien... Crois-tu donc qu'il va te répondre?

— Oui, je l'espère. Il doit être poli. En tout cas, j'en veux courir la chance.

Un scrupule demeurait dans l'esprit du jeune homme qui lui faisait chercher les raisons les plus valables pour détourner Suzanne de sa résolution. Il n'essayait plus de la moraliser à cause de cet amour-propre de certains jeunes gens, consistant à ne pas démentir un apparent cynisme qui leur semble une élégance suprême. Il savait aussi que c'était un mauvais moyen de persuader une femme que de lui opposer — lui, son complice et son premier courtisan — des raisons dont il s'était ouvertement moqué, et puis, vrai, « ça n'aurait pas été moderne. »

Il se débattait pourtant, cherchait une échappatoire, ennuyé, malgré son habituel mépris des

convenances, du rôle que sa sœur voulait lui imposer dans cette intrigue; son orgueil de frère souffrait aussi de cette idée que Suzanne, sa sœur, se servirait de lui pour lier correspondance avec un inconnu.

Mais la jeune fille devint plus pressante; elle le caressait, nouant ses bras autour de son cou, et, si séduisante, le suppliait :

— Voyons, mon petit frère chéri, tu ne refuseras pas une si petite chose à ta Suzanne! Elle ne l'aimera plus, tu sais, son Fly, si tu ne « marches » pas.

Honteux, Ernest n'osait répondre. Mlle Suzanne s'impacienta et, rouge de colère en voyant qu'elle n'obtenait rien, elle s'écria :

— Je ne suis donc pas femme? Je n'ai aucun pouvoir sur toi! Tu es un méchant, Fly!

Fly hésitait, décidément, lui qui, toujours, obéissait à tous les caprices de sa gentille sœur, de sa très camarade. Il pensa enfin avoir trouvé la raison qui la ferait reculer :

— Mais, petite Su, en admettant même qu'il te réponde, ce Montvèdre, il faudra bien que survienne un dénouement. Il demandera à te voir, et alors... ou tu refuseras, ou tu devras accepter un rendez-vous.

— J'accepterai.

— Toi! Mais tu ne sais donc pas le danger qu'il y a?

— Ce danger n'existe pas pour moi... je sais me conduire...

— Tu crois cela!

— Bah! il ne me dévorera pas!

— Suzon, tu ne connais pas les hommes!

Il suppliait à présent, perplexe. Suzanne se montrait, de plus en plus, contrariée de toute cette discussion. Elle avait coutume de se voir exaucer plus vite.

— Enfin, veux-tu, oui ou non, me servir?

— Tu aurais mieux fait, ma chérie, de ne pas me parler de cela.

— Ecoute, Ernest, tu me crois une jeune fille comme toutes les autres. Eh bien, non! Tu peux en être sûr! J'ai lu Montvèdre, et puis... je l'ai vu, hier, aux Français: je veux être sa femme, je veux qu'il m'aime!

Le frère sifflota entre ses dents:

— Elle sera forte et maligne, celle qui séduira Montvèdre, s'emparera tout à fait de ce brillant papillon. Je le crois trop égoïste pour se laisser empoigner. Tu es une fille à parvenir à ton but, quand tu veux; mais vraiment, mignonne, cette fois...

— Voyons, Ernest, qu'est-ce que cela peut te faire, au fond, en admettant même que j'aie une aventure? ..

Le jeune homme commençait d'être las; il lâcha pied :

— Ma foi, petite, agis comme tu voudras, finit-il par dire. Tu as l'âge de t'amuser, après tout; tu es mon ainée, sœurlette, de vingt mois, et c'est embêtant, j'en conviens, d'être fille plutôt que garçon...

— Alors, Fly, tu feras ce que je te demanderai?

— Oui.

— Et tu me garderas le secret?

— Ça, naturellement.

Mlle Suzanne couvrit de baisers les yeux, les cheveux, les joues de son frère, et courut, en sautant, comme une petite fille nerveuse, à travers les corridors, jusqu'à sa chambre.

Elle ouvrit un bonheur-du-jour où elle serrait, sous clef, ses petits mystères de jeune fille, l'ouvrit et choisit une feuille de papier mauve, sans chiffre, et qu'imprégnait un suave parfum d'iris.

Jusqu'à l'heure du déjeuner elle resta enfermée, cherchant les mots les plus habiles à persuader Montvèdre et qui, le mieux, le pouvaient intéresser. Quand sa mère l'appela, elle dissimula l'enveloppe dans son corsage, puis, le repas fini, la remit à son frère, dès qu'elle ne redouta plus d'être surprise.

de soie feuille-morte encadrant sa fine silhouette, les pieds sur un coussin bleu brodé d'argent, la tête penchée sur son ouvrage, la jeune fille était pareille à ces saintes travailleuses tracées par le pinceau naïf des peintres des siècles passés — figure mignonne et chaste — de carnation auréolée d'or fin.

## VII

A partir de ce moment, Mlle Suzanne de Jussieux ne vécut plus de son habituelle existence, dévorée d'impatience, dans l'attente de la réponse de l'écrivain.

Elle espérait tour à tour et elle doutait, angoissée, craignant le silence de Montvèdre, dont elle souffrait, par avance, dans sa vanité de jolie fille et de fille d'esprit.

Et puis, elle attachait une importance capitale pour son avenir au résultat de cette tentative : Montvèdre incarnait pour elle la liberté, tout l'amour et toute la vie.

Pour la première fois, depuis longtemps, Mlle Suzanne, — sans que sa mère l'y eût invitée — prit d'elle-même sa broderie. C'était un prétexte à rester silencieuse, à n'entendre rien de ce que disaient ses parents auprès d'elle. Et elle repassait, mentalement, les termes de sa lettre, et les pesait, anxieuse de l'effet qu'ils pourraient produire.

Assise sur une chaise, dans l'ombre des rideaux

Montvèdre, le romancier féministe, demeurait dans le faubourg Saint-Germain, au milieu d'une rue presque déserte, où les passants étaient rares. C'était un coin aristocratique du vieux Paris que ne déshonoraient point des devantures de boutiques : les branches des vieux arbres dépassaient les murs d'un jardin occupant presque tout un des côtés de cette rue, formée d'une vingtaine d'hôtels anciens que précédaient des cours aux pavés moussus.

Les fenêtres immenses s'ouvraient, comme des yeux tristes, sur le silence de la rue, que troublait, de temps à autre, le roulement d'une voiture, le tintement des gourmettes secouées par des chevaux arrêtés devant une porte, impatients de l'attente.

Il semblait que, seuls, habitaient là de vieilles gens rigides, dans le cadre froid, intime pourtant, que faisaient les vieilles pierres, sculptées parfois d'armoiries ou de mascarons, à leur vie calme et retirée parmi les débris d'un luxe suranné, les meubles anciens et des portraits d'aïeux signés de

noms de maîtres et figés aux murs en des attitudes solennelles.

L'écrivain avait choisi ce quartier, et il l'aimait pour son recueillement, son éloignement apparent de la vie moderne : sans doute il lui semblait entendre chuchoter à ses oreilles les secrets des vieilles âmes éparses dans les anciennes maisons où elles avaient souffert et joui de la vie, naguère.

Au troisième et dernier étage d'un très ancien hôtel, dont les appartements étaient loués à présent à divers locataires, en petit nombre et de vie tranquille, Montvèdre s'était meublé « un home » selon son rêve. *Le Journal*, la veille de la première représentation de la comédie, *La Faute de l'homme*, avait décrit l'intérieur de l'écrivain, minutieusement, ainsi qu'il convenait de parler des choses et des objets entourant la vie d'un maître.

C'étaient, après l'entrée, où, dès le crépuscule, brûlait une veilleuse de cristal rouge, suspendue au centre du plafond par des chaînes d'acier ciselé, quatre pièces successives, luxueusement meublées d'un assemblage d'objets de styles différents, d'époques diverses. Un salon, où voisinaient des meubles des différentes phases du dix-huitième siècle ; une lourde table Louis XIV, aux pieds recourbés, d'ébène rehaussé de cuivres ouvragés, dont la tablette était incrustée de nacres multicolores, recouverte d'un tapis de poult-de-soie crème broché de fleurettes feuillagées, fait, sans doute, d'une

robe de marquise défunte. Quelques livres, des albums y traînaient, en un désordre voulu, ouverts parfois aux bonnes pages. Des consoles aux pieds frêles, dans les coins, supportaient des japonaises précieuses, des poteries rares. Un secrétaire Louis XVI, étroit et haut, aux nombreux tiroirs superposés, faisait face à un bonheur-du-jour de même style, fait d'une tablette écranée, que surmontait une galerie supportée par deux colonnettes, où était posé un coffret de Gien ancien, orné d'un Amour lauré tirant de l'arc, assis sur un coussin de roses. Des orchidées mauves, blanches et pourpres, achevaient de mourir dans des vases minuscules. Des fauteuils Louis XV. Aux murs, tendus d'anciennes étoffes sombres, vieilles chapes, ornements d'église encore imprégnés d'un vague parfum de chapelle, — des tableaux, esquisses des vieux maîtres italiens, éventails de Watteau et de Lancret — le grand art classique alternant avec les scènes galantes et mignardes, en un mélange voulu de sévérité et de charme, créant un décor délicat et sensuellement tendre, tel que, sans doute, le voulait paraître le champion de la faiblesse féminine.

Au-dessus de la cheminée, le buste, en plâtre, de Montvèdre, par Rodin, le sculpteur magicien qui n'est pas pour le fini, mais pour l'infini. Non loin, un portrait par Bourdelle, tailleur de marbre aussi, mais qui pastellise exquisement. D'un large vase de terre

rosée, où des femmes nues, en ronde, étaient poursuivies par des papillons, surgissait un palmier qui étendait, au-dessus de la table de travail, ses feuilles dentelées et comme vernies, découpant leurs ombres qui dansaient, sur les murs, au moindre souffle. Et un divan, encombré de coussins brochés, disait les longues paresseuses heureuses dans un endroit aimé.

Les murs de la salle à manger s'égayaient de toiles des meilleurs peintres modernes, des croquis aquarellés de Verdet, un dessin de Louis Morin, souvenir de Bretagne, — où des fillettes, en bonnets à trois pièces d'où sortaient des cheveux courts, traversaient, au retour de l'école, la place du village de Fouesnant; — des enfants et des chats de Steinlen, — une Lulu, debout, clownesse nerveuse et nue, un bras levé, la main tenant le trapèze, étude exquise et savante, par Rassenfosse; — une silhouette preste de Parisienne, par Henry Detouche; un pimpant et délicieux tableau, *La Louée des Servantes*, par Alonso Perez; une danseuse de Georges Decroix, faisant des pointes et saluant, un paysage clair et matinal de Monet, un groupe de peupliers baignant dans un ciel bleuté, — d'autres.

Après la chambre à coucher, qu'assombrissaient des vitraux anciens, débris rassemblés de verrières d'églises gothiques, le retrait que préférait Montvèdre — son révoir, ainsi qu'il appelait son cabinet de travail — était plus sévèrement meublé de

chêne, des armoires Louis XIII aux colonnes torsées, où sommeillaient d'innombrables livres.

L'ornementation en était sobre ; c'étaient, à peu près exclusivement, des copies de Botticelli, dont les Vierges et les anges hiératiques durent leur vogue renouvelée à Montvèdre, admirateur documenté, auteur d'une longue étude sur l'œuvre du maître italien, parue dans une revue de poids, et, pour cela même, prépondérante sur l'opinion mondaine.

La large table près de la fenêtre était surchargée des livres récents ; on y trouvait, en outre, des volumes épars de Balzac et de Stendhal, à portée de la main, *Adolphe*, de Benjamin Constant, et encore, *Manon Lescaut* : c'étaient là les références spirituelles, avouées, de Montvèdre.

Les fenêtres donnaient sur les jardins d'un couvent de religieuses, celui dont les arbres, par-dessus les murs tristes bordant la rue, jetaient leurs branches nues, l'hiver, — leur feuillage, plein de chants d'oiseaux, dans la belle saison. — La solitude de Montvèdre était seulement troublée par les visites de très rares amis et de plus fréquentes amies féminines, curieuses de ses avis, ou quémandeuses d'amour.

Né d'une modeste famille bourgeoise qui avait tenu à faire de lui un homme instruit, Paul Montvèdre s'était montré, dès l'enfance, élève brillant,

passionné pour les études de lettres, avide de savoir les causes des actes des hommes.

Enfant, il questionnait sans cesse et recueillait déjà tout ce qui pouvait lui ouvrir une échappée sur la vie. Perspicace, il avait eu, au lycée, de chaudes sympathies pour ceux de ses maîtres qui l'avaient pris en affection, leur sachant gré de leur estime dont il tirait profit, leur empruntant des livres au-dessus de la portée ordinaire des esprits de son âge, cherchant avec ses camarades les plus intimes, plus âgés que lui le plus souvent, à savoir d'eux les choses qu'il ignorait encore et qu'il voulait pénétrer. D'esprit délicat, Montvèdre se tint à part du troupeau puéril des autres et conçut, de sa supériorité, un immense orgueil. Il se prit à dédaigner profondément les gamins vaniteux de leur richesse qui, parfois, le sachant pauvre, avaient tenté de l'humilier.

Très vite, il avait cessé de croire à la bonté des gens, avait démêlé les hypocrisies coutumières. De là était né son précoce scepticisme. Sa jeunesse avait été sobre et travailleuse : maître répétiteur, à Paris, au collège Stanislas, il avait pu compléter ses études, toujours très assidu aux cours. A vingt-cinq ans, agrégé de lettres et docteur, il avait dû accepter un poste de professeur de philosophie dans un lycée de province. Ses parents étaient morts, le laissant à peu près dénué, rongé d'ambition.



Dès sa vingtième année, malgré les besognes auxquelles la vie l'avait astreint de travailler ardemment, il n'avait cessé d'échafauder et de détruire ses œuvres tour à tour, suivant les phases de puissance ou de découragement qu'il avait traversées.

Hardi,

il ne fut pas longtemps, toutefois, avant de se décider à des démarches auprès des éditeurs et dans les rédactions des grands journaux. A peine arrivait-il à placer, de loin en loin, un article ; il se vit longtemps rebuté, sans qu'on se fût donné la peine de lire les manuscrits qu'il apportait ; aussi, à vingt-cinq ans, sans trop hésiter, il avait accepté la chaire de philosophie qu'on lui offrait, — mais sans renoncer à la lutte, certes, décidé à tout faire pour arriver au but, à la notoriété, à la gloire qu'il rêvait.

Le Havre, où il vécut deux ans, fut un premier champ d'expérience de la vie réelle pour Montvèdre. Il y apportait son activité conquérante, son esprit d'intrigue, sa ténacité.

Longtemps, ses sens avaient dormi, matés par la rage studieuse ; au quartier Latin, Montvèdre s'était satisfait de courtes passades fréquentes et vite éteintes. Mais l'ardeur de son tempérament le poussait aux aventures, profitables peut-être à sa passion d'analyse ; il se délectait des libertinages raffinés, des flirts savants, des longs préli-

minaires de caresses, dont s'enfuyait le charme, dès qu'il avait atteint à la possession désirée. Le rêve réalisé se décolorait vite à ses yeux, et il n'aimait pas s'attarder à en contempler les débris, dédorés à l'approche.

Il sut, très vite, s'imposer dans le monde élégant et intelligent du Havre, il plut à nombre de femmes, se fit haïr de quelques-unes, ce qui est aussi moyen d'être remarqué. Il eut quelques bonnes fortunes, apprit à manier les adorables, s'insinuant auprès d'elles, sachant leur plaire par sa parole chaude et vibrante, les phrases câlines dont il enveloppait ses paradoxes, ses sophismes enjôleurs et spécieux, délicats et dissolvants par leur charme même, l'excuse qu'ils offraient aux dévergondages. — Il acquit, discrètement, une renommée de galanterie, dont on lui faisait une auréole.

Enfin, il obtint un gros succès d'estime avec un roman d'analyse passionnelle, publié dans une grande Revue. C'était l'histoire d'une femme qui avait trompé son mari, et s'était donnée, par entraînement de tête, passionnément et candidement, mais qu'avait déçue l'égoïsme d'un amant trop matériel, brutal sous les dehors d'une galanterie affectée. Survenait, plus tard, un garçon, très jeune et très sincèrement épris d'elle. Alors, se souvenant du passé, elle se refusait, cette fois, par un scrupule et un égoïsme de femme, au commencement de son automne, qui préfère être désirée ardemment

que de voir décroître un amour rassasié, désillusionné peut-être, demain.

Montvèdre revint à Paris en conquérant, passa des traités avantageux, partagea sa vie entre les soirées dans le monde et le travail acharné. Il fut le favori d'une grande dame, le compagnon d'un prince dilettante, de millionnaires amis des lettres, l'homme choyé et fêté de plusieurs salons à la mode. Un duel avec le comte de Véran, et dont la cause pénétra dans le public, consacra sa notoriété.

Ses écrits lui avaient attiré, surtout, le public féminin. Un critique, Pierre Bisson, avait appliqué, le premier, à ses romans — et à ceux des chercheurs de succès qui l'avaient suivi dans la voie des plaidoyers pour les femmes — l'épithète de « féministes » qui servit à désigner l'école nouvelle, — et Montvèdre s'en installa, tout de suite, le chef.

Or, non contentes d'admirer ses œuvres qui flattaient leurs instincts et les rehaussaient à leurs propres yeux, nombre de femmes voulaient approcher leur dieu, se jetaient dans ses bras, par orgueil d'une telle conquête ou poussées par le désir des sensations neuves, qu'elles espéraient de ses caresses, vaguement glorieuses.

Il acceptait les intrigues qui l'attiraient par leur originalité ou pour la joliesse de la femme, et rejetait les autres — beaucoup d'autres — dédaigneuse-

ment, sans prendre garde aux sollicitations dont elles l'obsédaient.

Presque toutes les femmes, tour à tour admises dans l'intimité du cher maître, — poupées qu'il démontait et rejetait gentiment, après avoir regardé et butiné ce qu'elles avaient dans le ventre, au point de vue de la « copie » littéraire et de la vente, — s'en allaient, un peu désillusionnées, et « avaient assez », dès leur caprice satisfait, de l'égoïsme de ce jouisseur pour qui sa religion feinte de la femme, — qu'il adorait et méprisait, pessimiste au fond, — était un métier lucratif, aussi une attitude avantageuse dans la vie moderne.

13 août.

J'ai brûlé, définitivement, tous mes griffonnages de l'année dernière. Lorsque les pages se sont consumées lentement, avec un soupir qui s'évanouit, je n'ai pas eu plus de regrets que si j'eusse jeté un bouquet fané.

Et je recommence à écrire mes impressions aujourd'hui, pour les brûler aussi comme les précédentes, quand, dans quelque temps, leur lecture me déplaira. Par le fait, que puis-je écrire d'intéressant ? J'essaie, par un brusque retour en arrière, de me remémorer toutes mes rêveries de ces jours passés, et je ne trouve rien, je me sens la tête vide ! C'est bestial de ne songer à rien. Le rêve idéalise.

Aujourd'hui, je m'étais faite presque jolie, avec ma petite chemisette de crépon rose, et mes cheveux gentiment vagués, et puis, à quoi bon ? Personne ne m'a vue, et, le premier mouvement de joie passé, de voir que je n'étais pas trop laide, je suis devenue très triste, avec l'envie folle de me griffer, de m'abimer, puisque ma gentillesse ne servait à rien ! Comme disent les paysans d'ici :

« C'est du bien de gâché ! » Et c'est presque vrai, personne ne m'aime, je n'aime personne. Dimanche, j'ai quêté, à la grand'messe, et je n'ai rencontré que des filles pataudes et envieuses mesurant du regard le satin de ma ceinture, ou des villageois s'exclamant : « Ah ! est-y Dieu possible d'avoir une taille comme ça ! » Vrai, c'est décourageant.

Cet après-midi, nous avons eu des tas de visites : Mme de Froment, Mme Lacrelette, deux éthérées, lasses de lutter avec les stupidités de la vie, parlant toujours de « l'indéchiffrable mystère de l'au-delà ». Ah ! c'est chic, des visites comme ça ! Ce que l'on deviendra ? Ça m'est égal, pourvu que j'aime, avant. A la pension, on nous a toujours représenté un Dieu charitable et bon, comprenant les faiblesses de ses créatures et absolvant tout, miséricordieusement.

Ma petite cousine Rosette est là, depuis hier ; son mari l'embêtait, alors, vite, elle a pris le train pour venir respirer l'air pur près de sa tante — et de sa Suzannette, comme elle m'appelle si gentiment. Nous avons couru les champs, en bavardant comme des perruches. Elle est très intéressante, ma petite cousine. Finie, sa passionnette, avec Ernest, mon frerot. Maintenant, c'est un grand garçon blond, ami de son mari — naturellement — beau comme Apollon, dit-elle, qui triomphe ; et c'est amusant d'entendre Rosette conter les plus piquants pas-

sages de ce flirtage en règle. Oui, c'est amusant, mais ça m'énerve et ça me désespère.

Pourtant, elle m'a parlé d'un jeune homme à marier, chic à miracle, position extraordinaire; ça commence toujours comme ça. Le père a perdu 800.000 francs aux courses, et lui, le fils, ne rêve que de moi depuis la petite soirée que Rose a donnée, l'hiver dernier. Il va en rêver jusqu'à ce qu'il apprenne que je n'ai presque pas de dot! Comme la petite Defrey me disait: « Tu as cinquante mille, ma chère; mais ce n'est rien, des épingles, tout au plus! »

17 août.

Mon petit mouton est mort! le petit mouton tout blanc, avec une si drôle de petite queue touffue comme un pompon, — mort de la suite d'une opération. Il devenait amoureux, et père a voulu lui faire enlever tout ce qui aurait pu lui donner un peu de bonheur dans sa misérable vie! Il a eu conscience de ce qu'il avait perdu et n'a pu y survivre! Vers quatre heures, il a exhalé son âme vierge de bête candide et pure; elle s'en est allée, sans doute, dans le paradis des animaux bien sages où l'on goûte d'éternelles délices et où, au moins, l'on ne vous supprime rien!

Nous avons été faire visite aux Lassecq, qui sont très riches. Je m'étais bien habillée et cela n'a servi à rien, je n'ai pas rencontré d'hommes bien « épa-

tants ». Si, pourtant, M. d'Orloup, en costume de cheval, prêt à monter en selle. Mais lui ne voit que ses chevaux; pas de chance, décidément.

Le soir, j'ai eu envie de pleurer, de verser, en de longs sanglots, tout mon découragement. Ah! je resterai fille, toutes mes petites amies se marieront une à une, je verrai les années s'écouler, en enlaidissant petit à petit, et ma vie, ma jeunesse se seront passées sans amour, sans rien! Le mari de Rosette a essayé de me consoler. « Voyons, m'a-t-il dit, ayez du courage, vous n'êtes encore qu'une gosse... »

23 août.

J'ai été aujourd'hui à la ferme, une jolie ferme bien champêtre, avec des granges pleines de foin — de ce foin si frais, si parfumé, qui a fait dire l'autre jour à Rosette: « Tiens, tu vois, Suzannette, le rêve serait de s'aimer là-dedans! » Puis la grande cour, où, symétriquement, sont rangés des tas de fumier, la mare où barbotent une armée de petits canards; et, dans le fond, un délicieux jardin plein de pommiers. Nous avons grimpé dedans, avec Rosette, et un peu plus, le pied m'ayant glissé, je serais tombée dans un massif de rosiers! Oh! J'ai eu bien peur. Il me semble que si, brusquement, l'on me baisait sur les lèvres, la sensation serait pareille, un choc en plein cœur, anéantissant, faisant oublier tout, mettant un voile à votre pensée,

annihilant tout autre sentiment que celui de l'aimé présent ou du péril imminent.

25 août.

Rosette regobe Ernest. Faut-il qu'elle soit dépourvue pour retourner à Fly! Pourtant, l'Apollon blond?... Moi, qui comptais l'utiliser, ayant dit à Rosette, il y a quelques jours :

« Ma chérie, puisqu'il t'aime tant, qu'il est très lancé dans le monde, n'a-t-il pas, dans ses relations, un époux pour ta petite cousine? Dis-lui de chercher, et pour prix de ce gibier si rare, tu promettas tes lèvres, s'il ne t'est pas indifférent! »

Eh oui, il ne lui était pas indifférent; mais Ernest recommence à la désirer, — oui, oui, Fly, — pris d'un revenez-y, en voyant sa cousine si joliment chic dans sa robe de sarah noir à pastilles jaunes et son petit chapeau où trois grosses roses rouges se perdent dans l'ébouriffement des plumes.

27 août.

Chez les du Sillet, je me suis embêtée, d'une façon effrayante, jusqu'à l'heure du diner. De stupides promenades dans le parc, avec l'institutrice. Mais la cloche, annonçant le repas, tintant à toute volée, a semblé chasser ce spleen que je croyais garder toute la soirée. Une agréable compagnie; j'étais près d'un petit lieutenant de vaisseau qui

faisait un peu son Loti; mais la table était admirablement servie avec des trainées de fleurs et de petits globes électriques. Par les portes ouvertes, au large, on apercevait les immenses pelouses, les corbeilles pourprées de géraniums. De jolies femmes. Seule, une jeune fille en face de moi, — d'allure un peu étrange, — aux yeux brillants, au teint blanc et rose à souhait. Je crois que j'en ai été jalouse; mais, à part ça, très perche et anguleuse.

Après le diner, on a représenté une comédie de Labiche, jouée par les petits jeunes gens et les jeunes filles en villégiature chez les du Sillet. Je ne suis pas restée dans les salons, je me suis faufilée dans les coulisses où, vraiment, nous avons bien ri. Ah! l'amusant désordre de ces artistes improvisés, les essayages de costumes où l'on rit, à chaque envollement de jupe, les grimaces à peu près, les yeux drôlement crayonnés. J'ai regardé la pièce par une fente du décor.

Après, on a dansé jusqu'à ce que l'heure du dernier train eût enlevé nos plus intrépides valseurs. Comme flirts, rien! A peine des petits frôlements pendant le quadrille américain, où les mains se serrèrent un peu plus étroitement, et puis un baiser sur le bout des doigts gantés, je n'ai pu savoir qui; il faisait si noir, à un moment où l'on a changé de décors, que mon voleur s'est esquivé.

3 septembre.

Rosette a parlé à l'Apollon blond. Il est très émoussillé par ses promesses, il va se remuer énergiquement jusqu'à la découverte du fameux merle blanc.

Pauvre gars! il a le temps de se remuer; lorsqu'il l'aura trouvé, il sera tellement vanné qu'il n'aura plus de forces pour toucher sa récompense!

9 septembre.

Le matin, on m'a attrapée pour une grappe de raisin maraudée dans le jardin et une botte de roses sauvages. L'après-midi, Rosette est venue. Nous sommes allées goûter dans une auberge, au bord de l'Oise. Ah! c'est affreux! Rosette a vu son soupirant blond, cette semaine, — et lui a donné la récompense — avant qu'il ne l'ait méritée! Quelle détraquée, cette Rosette! et avec une petite frimousse si angélique! Pas eu la patience d'attendre! C'est vrai que ça l'aurait, peut-être, menée loin! Enfin, elle dit que ça lui donnera plus de courage pour ses recherches!

Pauvre chérie, je l'ai déconcertée tout de même, en lui disant que ce galopin éternel ne l'avait jamais bien aimée, et malgré tout, ce « petit » lui tient toujours au cœur!

— Mais voyons, lui ai-je dit, ton nouvel ami?

— Ah! fit-elle, avec une moue, c'est un amour chic, compassé, un refuge où l'on se dédommage

des infidélités du mari, de ses insultantes indifférences! — et puis, c'est tout! Au lieu que ton frère, fillette, c'était davantage...

— Plus que tout?

— Plus que tout. Je l'aimais! Je l'adorais, j'avais pour lui des tendresses de sœur, des câlineries presque maternelles. Et tu dis qu'il ne m'a jamais aimée. Ah! je souffre! Mais il vaut mieux que cela soit ainsi... A l'avenir, je serai forte!

Elle sera forte? Ah! je le désire pour elle.

13 septembre.

Les religieuses de la rue du Bac sont venues passer la journée chez nous. Ah! les amours de petites nonnes! Pas semblables du tout à ce qu'elles étaient, lorsque je bouquinais au couvent. On a cru même devoir les prévenir, avant d'aller faire visite à la fanatique douairière de Tombel. Elles ont été très chic, très cabotines, parlant saints, miracles, avec de petits airs tout à fait édifiants.

J'ai interviewé sœur Rosalie sur les mariages! Hélas! c'est décourageant, une douzaine de nouvellement mariées, depuis la petite Luce, qui a tout juste seize ans, jusqu'à Huguette, qui boite si affreusement. Mme de Tombel aurait bien un mari pour moi, mais il ne désire qu'une femme ayant 600.000 francs. C'est pour rien! Mais, malheureusement, je ne peux pas me le payer!

20 septembre.

Ah ! mais c'est Rosette qui a des ennuis ! Son Apollon est un monstre, il l'a brutalisée presque, pour une lettre qu'elle allait lui envoyer et que, discrètement, elle avait cachée dans les dentelles de son corsage : « Faut-il donc que j'aie de la prudence pour vous, madame ? » lui a-t-il dit, en lui pressant si fort les poignets, qu'elle a failli en pousser un cri. Les brutalités attachent les femmes, paraît-il ? Et Rosette l'adore depuis. C'est égal, on ne devrait jamais aimer avec passion. J'ai lu cette phrase aujourd'hui : « La femme ne doit pas oublier qu'elle est une divinité qu'on adore, devant laquelle on se prosterne, mais qui ne doit jamais descendre de son piédestal. »

Le chemin a été fait à rebours, hein, ma petite cousine ?

2 octobre.

Rose est partie aujourd'hui, à quatre heures. Elle était à la maison, depuis samedi. Mes parents sont toujours aussi énervants, m'attrapent tellement qu'ils ne savent plus ce qu'ils disent. Quand je mange beaucoup, avec un bel appétit, je manque totalement de poésie ; quand c'est le contraire, je suis une éthérée, une névrosée ! Et, avant-hier soir, parce que j'avais pris un petit air blagueur en écoutant leurs interminables morales, papa m'a brutalement poussée. Oh ! pas

fort, fort ! Cela m'a fait l'effet d'un massage un peu vif, d'autant plus que j'avais posé mon corset et que je me baladais en peignoir, ayant presque mes petits seins à l'air. Je ne me suis pas fâchée. Je me moquais de tout, ce soir-là. Mais c'est égal, toujours est-il qu'ils m'ont forcée à aller à la première messe, dimanche matin ? Et pourquoi ? Parce que Rosette était là ! « Oui, oui, ont-ils dit tout bas, aussitôt que nous serions partis, Suzanne irait retrouver Rose, et cela ne nous convient pas. » Mais ils sont épouvantables, mes petits parents ! et puis, quand même, quel mal y aurait-il eu à ce que j'aie embrassé gentiment Rosette, que je me pelotonne tout près d'elle, dans les grands draps tièdes. Un petit, petit peu de câlineries, cela doit être bon de temps en temps.

Avant de partir, Rosette m'a confié ses amours. L'Apollon blond a reconquis pleinement le cœur de ma cousine. Brutalités, lâchetés, tout s'en est allé, à tire d'aile, dans un baiser passionné, cela dans le bureau même de son mari. C'est adorable, en vérité. « Aussi pourquoi mon mari s'appelle-t-il Joseph ? » dit Rosette, en souriant.

20 octobre.

Vive Dieu ! Demain est le dernier jour que je passe à la campagne. Jeudi, nous rentrons à Paris. Ah ! la phrase de Fly : « Fais tes adieux à ce pays, ma chère, cet hiver, tu seras mariée ! » Puisse-t-il

dire vrai ! Et puis, Paris, c'est le paradis, à côté de ce village où tout me déplait, depuis les habitants jusqu'à la petite fontaine du jardin où l'eau coule si tristement, pareille à un sanglot d'enfant. Paris ! C'est le phare que l'on aperçoit en pleine déroute, la lumière consolatrice qui vous redonne un peu de confiance, un regain d'espoir, des chimères souvent. — Mais les chimères n'ont-elles pas résolu le problème de l'existence, puisqu'elles nous aident à la supporter ?

A Paris, on a du bruit, du mouvement, ne serait-ce que la scie des pianos dans les appartements voisins. On ne sent plus le glacial frisson de la solitude. Toute cette vie qui s'agite autour de vous, à Paris, vous enchauffe délicieusement le cœur.

Avant le départ, des visites un peu partout, entre autres chez la comtesse d'Aprélon, une très ci-devant, très avare et richissime, achevant sa vie dans une petite maison entourée de chrysanthèmes. Rencontré là M. de Nourland, un adorable vieillard de quatre-vingt-cinq ans évoquant, par ses fines manières, ses galantes répliques, les mignardes silhouettes de ces marquis du dix-septième siècle, capables de folies pour une petite main à baiser. Puis Mme d'Orloup revenant de « confesse » ou d'un Salut, gardant encore, dans ses fourrures, le parfum des encensoirs et, dans ses diamants, le scintillement des cierges :

— Ah ! madame, promettez-moi de venir à un de mes Jeudis à Passy, rue de la Tour. Mon fils Jean prend des leçons avec l'organiste de Saint-Philippe ; nous ferons de la musique sacrée, ce sera délicieux !

— Ce sera divin, chère madame !

J'avais envie de crier que le répertoire d'Yvette me plairait un tantinet plus ; mais, pour une fillette à marier, c'eût été un peu risqué...

24 octobre.

Dans le désarroi du départ, une pluie persistante, pour nous prouver que la campagne tenait à être assommante jusqu'à la fin. Maman défait ses malles, je manque à chaque instant de me « fiche » par terre dans ma chambre, toutes mes affaires se « baladent » sur le parquet. C'est embêtant, les réinstallations. Fly est venu dîner, il doit avoir appris le flirt de Rosette, — avec l'Apollon blond, — parce que, toute la soirée, il nous a répété la chanson de Couyba et Delmet :

Qu'importent les trahisons  
Des lèvres que nous aimons,  
Quand les lèvres sont jolies...

31 octobre.

Cet après-midi, Mary Verdun, une ancienne du couvent, est venue me voir. Un peu changée, mais toujours gentille, toute gracieuse, toute menue, un



peu grêle, mais ce n'est pas vilain du tout. Elle m'a donné des nouvelles de toutes les petites camarades. Louise Bret, une jolie fille sans le sou, a maintenant un petit hôtel, rue Ballu, et Marthe et Marcelle, qui « piaffaient » tant, sont cloîtrées avec leur maman dans leur petite propriété de Montmorency. Les économies forcées; après avoir usé les chandelles par les deux bouts, on brûle une petite vieilleuse.

Puis, d'elle aussi, Mary m'a confié toute une petite amourette avec un petit étudiant en médecine, qui vient, presque chaque soir, aider son père dans ses travaux. Et, ingénument, — comme à une mendicante, pleurant la faim, on décrirait l'étalage de Potel et Chabot, — elle me conta ce premier chapitre d'amour, toute la gamme délicieuse des baisers timides à peine appuyés, puis plus profonds, plus pénétrants, des rendez-vous furtifs, n'importe où, dans les magasins de nouveautés, dans la pièce qui sert de laboratoire à son père et qui, justement, a une seconde porte donnant dans l'escalier de service. Elle m'expliqua aussi d'étranges lectures, terrifiantes vraiment, faites dans des brochures scientifiques que, quelquefois, il lui glissait.

Je l'ai écoutée, les yeux brillants, un peu fiévreuse, et elle, trouvant je ne sais quelle joie ineffable à revivre les instants passés, à confier à une amie sincère toutes les délices goûtées, me fit un peu souffrir en me les disant.

4 novembre.

Nous avons donné un diner.

Rosette était en beauté ce soir; sa robe de su-rah gris argent lui collait joliment aux hanches, et puis, lorsqu'on aime, n'est-on pas toujours jolie?

Les actions de Fly remontent sensiblement. Dans le cabinet de toilette où elle était allée retapoter ses frisettes, Ernest l'a rejointe furtivement, et, doucement, avec une lueur de joie sur sa figure de gosse vicieux, l'a baisée longuement, sur la nuque, tout près des frisons bruns. Rosette a souri, heureuse, puis lui a tendu ses lèvres...

Ah! je me suis sauvée en enfonçant si fort mes ongles dans mes mains que la pointe en fut toute rosée de sang. Et, toute la soirée, j'ai été navrée, sans seulement savoir pourquoi.

8 novembre.

A la bonne heure! Les jours passent vite ici. Voilà près de quinze jours que nous sommes rentrés à Paris, et j'ai, tout juste, le temps d'écrire cette sorte de journal.

En visite, on a présenté à maman un jeune avocat très riche, M. Delaboy, — affreux, selon elle, avec un teint blême, des os qui percent les vêtements, et presque pas de cheveux! — Chic! ce que je suis contente!

Il viendra nous faire une visite avec sa mère, maman lui ayant dit le jour où nous recevions.

Serait-ce le fiancé?

13 novembre.

A notre Lundi, aujourd'hui, Mme de Froment, vraiment chic, en drap officier bordé d'astrakan, et la petite Estelle en robe d'ottoman framboise. Puis, à six heures, alors que mes frisettes commençaient à se déboucler singulièrement, on annonça M. et Mme Delaboy (le jeune avocat riche et laid, avec sa maman). Vrai, je ne les attendais plus; aussi j'ai dû paraître absolument gauche.

— Suzanne, madame et monsieur Delaboy, me dit maman.

Je salue bêtement et relâche le jeune homme. Maigre, anguleux, blêmi par les veillées de travail, paraît-il. Sûrement, il est loin d'avoir une tête de fétard. Sans chic, l'air d'un grand flandrin qui a poussé trop vite. A part ça, intelligent, causant spirituellement, quoique avec un air de vieille femme! L'habitude de vivre dans les jupes de sa mère, une sorte de vieille douairière portant encore des bandeaux roulés.

Je crois que l'impression que j'ai produite ne m'a pas été très favorable. Y devaient se figurer une grande gosse mystique, l'air ingénu avec de plats cheveux blonds et des yeux de brebis langureuse. Non, j'ai pas fait d'effet, et Fly a été stupide. Il aurait dû être l'entremetteur, — oui, je dis bien, — se mettre en frais de conversation, me faire par-

ler pour produire un peu sa sœurlette, que diable! Et il est resté accoudé à la cheminée, dans un vague abrutissement, ayant l'air de poursuivre une interminable chimère. Ce n'est seulement que quand les Delaboy sont partis qu'il m'a demandé ce que j'en pensais.

— Pas beau, assurément, lui ai-je répondu, mais je le croyais encore plus laid. S'il est riche, autant celui-là qu'un autre.

Ça ne doit pas aller très chiquement, les affaires chez nous; on nous a envoyé des gravures de chez la couturière pour choisir la forme de nos costumes, et on m'a fait rabattre des trois quarts ceux que j'avais choisis. Mais là, Fly a été gentil: « Qu'est-ce que ça fait? a-t-il dit, qu'il soit tout simple, ce costume? Avec des hanches et une taille comme tu les as, l'étoffe a-t-elle besoin d'être si riche? » Il est gentil Fly, mais c'est un blagueur, il ne faut pas le croire.

14 novembre.

Je me trompais, l'impression que j'ai produite a été merveilleuse, la mère est ravie, le jeune homme enthousiasmé! Un rêve, quoi! Oui, mais gare la bombe, lorsqu'ils sauront ma dot! (Voir le 11 mai, il y a un an et demi, affaire du monsieur qui, tous les jours, passait sous mes fenêtres, m'inondait de fleurs, marchait comme Ruy Blas, tout vivant dans son rêve étoilé, et qui court encore, parce qu'il a

su que je n'avais « même pas cent mille francs » (*sic*). Ah! les ridicules fantoches! Mettons que j'en veuille, de cet efflanqué que l'on m'a présenté hier, jamais, certes, je ne l'aimerai! Aimer un homme qui ne vous prendrait pas, si vous étiez absolument sans le sou? Ce serait une aberration! Le mariage envisagé de cette façon est une duperie, et la femme est doublement lâche d'accepter un pareil marché! Mais le monde, les conventions, les préjugés sont respectés! peu importe que la vie soit gâchée à jamais.

Les anarchistes que l'on guillotine, mais, à certains points, je les admire. L'union libre! l'union du cœur, franche et sans calcul! Se donner tout entière à celui que l'on aime, sans arrière-pensée, sans de vils intérêts, être sûre d'être aimée pour soi, se dire, que si l'on continue à vous aimer, c'est pour vous, rien que pour vous, et non parce que des actes signés ou parafés vous rivent l'un à l'autre comme le boulet au pied des forçats!

13 novembre.

Fly est venu dîner, ce soir, tout abruti, avachi des noces de la veille, des nuits passées sans sommeil. Papa lui a fait de la morale, et, vraiment, a été merveilleux. Des paroles sortaient de sa bouche, lentes, graves, étrangement puissantes.

Fly n'en menait pas large.

A un moment, j'ai cru qu'il allait pleurer.

Quel gosse! Il est parti, pétri sans doute de bonnes intentions qui s'évanouiront dans une brasserie, devant une pile de ronds de feutre ou quelque fille vautrée dans ses bras qui lui grasseyera, d'une voix pâteuse, des paroles d'amour, des mots de plaisir.

17 novembre.

Rosette est venue, vers trois heures, toute frissonnante dans ses fourrures, avec des diamants pareils à des gouttes de rosée suspendues aux lobes de ses minuscules oreilles. Elle m'a dit, avec un petit sérieux tout à fait comique, qu'elle s'était faite très belle, parce que Fly l'avait fait souffrir affreusement, avait osé la comparer à une fille, sa maîtresse en titre, — et qu'elle se vengeait en allant faire visite à la tante de M. Albert Turot, — l'Apollon blond, — chez qui il lui a promis de se trouver. — Le soir, avant le dîner, j'ai conté la « vengeance » à Fly; il a souri, le monstre, avec un petit air tout à fait indifférent.

19 novembre.

Rosette était furieuse contre moi! parce que, chez elle, chez qui nous dinions, ce soir, j'ai été très méchante. Mais elle m'a pardonné, comprenant bien que j'étais comme une perruche bavarde ne sachant pas trop la portée des mots. C'était dans le petit salon bleu, les autres prenaient

le thé dans le grand salon. J'étais seule avec Ernest qui faisait les jeunes premiers, et Rosette les grands rôles!

C'était trop risible, — et sachant combien ils étaient peu sincères tous deux, je dis, affreusement commune :

— Ah! mes enfants, si vous voyiez quels jolis « fourneaux » vous faites, vous vous arrêteriez!

— Pardon, pardon, répliqua Ernest, il y a fourneaux et fourneaux. Moi, par exemple, je suis un poêle mobile.

— C'est cela, ai-je continué, et Rosette, une « choubersky », parce qu'elle s'adapte à toutes les cheminées.

Ma pauvre petite cousine pâlit un peu, et moi je pleurais, presque, de lui avoir fait de la peine! Je ne comprends pas bien ce que j'ai dit, mais ce doit être très vilain. — Aussi pourquoi profanaient-ils l'Amour, en se disant des choses très tendres, sans en penser un mot?

30 novembre.

C'est désespérant. J'ai une monstrueuse petite écorchure, toute rouge sur le rose de la peau, et si mal placée, un peu plus haut que la jambe, semblable à une petite fraise perdue sur un chemin, à l'orée d'un bois; et, malgré ce grand tourment, une visite à faire, pas dans les embêtantes, oh! non, charmante, — à Mme d'Orloup, à Passy, dans son

petit hôtel de la rue de la Tour, vrai nid, capitonné depuis le vestibule jusqu'à la chambre à coucher des époux, vrai sanctuaire d'élégance, avec ses tentures vert mousse et ivoire, son lit de milieu où, dans les sculptures, s'enlacent deux initiales dorées, — sans doute, pour prêcher l'exemple, — bas, dans l'enfoncement des tapis, évoquant une vague ressemblance avec les vieilles couches de parade où, seuls, naissent les héritiers d'un trône. Pour empêcher l'envie de vous mordre l'âme, la maîtresse de la maison a été charmante, gentille au possible, pas poseuse du tout. C'est Madame Nature pour le physique, mais qui, avec une frisure et un rien de poudre, serait presque jolie, quoique elle ait des toilettes dont une seule paierait dix des miennes. Nous avons lûché et fait de la musique sacrée, — comme il était convenu.

4 décembre.

Je comptais que nous ne recevions personne, aujourd'hui. Sais pas; une idée. Et puis, Mme de Froment et son fils sont venus, ensuite M. Delaboy. Il m'a paru moins laid que les fois précédentes. Il nous a parlé de ses richesses, à moitié défuntes, hélas! de ses voitures, de ses chevaux, de sa jeunesse passée dans le luxe, et, en parlant, il avait de la distinction, comme le souffle de cette splendeur qui aurait revécu un peu en lui. Ensuite, il s'est extasié devant mon portrait, où, sur un fond

9.

blanc, ressortent le blanc d'une écharpe piquée d'une grenade, et les frisstements de ma crinière brune. Il m'a fait un gentil compliment que, seule, ma modestie m'empêche de relater ici ; — non, plutôt, parce que je ne m'en souviens plus. Enfin, c'était gentil, et ça m'a étonnée de ce maigrichon.

8 décembre.

Fly a l'air fichu, aujourd'hui ; yanné, éreinté, mon gentil frère. Des tremblements, des pâleurs livides sur sa pauvre face émaciée de fêtard. Et, trouvant le moyen de rire, de me dire son suprême compliment, mignon tout plein, sur ses lèvres de gamin : « T'es bath ! ma sœurette !... » Quel dommage qu'il soit si peu sérieux !...

10 décembre.

Un diner d'amis, et les cousins, Rosette et son mari. Rosette est désolée, Joseph a l'air de se douter des « chéris » et lui mène une sale vie de chammaillerie, d'assommants espionnages. Et puis, paraît qu'il n'est plus en passe de devenir millionnaire, il perd même beaucoup d'argent, à la Bourse, — car il joue à la Bourse, tout en étant chef de division au ministère des finances, — et Rosette ne veut pas réduire son train de maison, s'occuper de son intérieur, comme une petite bourgeoise. Finis à présent, les flirts ! Une lettre, de temps en temps, qu'elle envoie chercher, bureau restant. Elle m'a dit

que, maintenant, elle enviait ma vie monotone de jeune fille sans amour, sans rien, ma tranquillité complète d'esprit, ma sérénité, jamais troublée...

Pauvre Rosette ! faut vraiment qu'elle soit désolée, pour m'avoir dit cela.

12 décembre.

Mme Lassecq a parlé à maman d'un gros entrepreneur, rose, jouffu, ayant presque le double de mon âge, riche à miracle, superbe hôtel, boulevard Pereire, villa au Vésinet, chevaux et voitures ! Mais un entrepreneur ! J'ai pâli un peu, lorsque maman m'en a parlé. Ce serait drôle que moi, j'arrive à me rouler dans le plâtre ! Mon Dieu ! si, au fond de l'auge, se trouvent des titres de rente ! Et moi qui me croyais très chevaleresque ! Voilà le détestable esprit du siècle qui s'insuffle en moi !

17 décembre.

Fly a toujours son temps pris par Sa Majesté la Noce ! Ah ! la noce ! on ne la fait guère chez nous, — ou fameusement, dans un autre genre, en s'embêtant mutuellement les uns les autres ! Mes parents m'ennuient de plus en plus, me grondent pour des riens, des futilités. Mais faut se consoler, paraît que, dans toutes les familles, c'est à peu près le même cliché ! — Un diner chez des amis, ce soir, plat et monotone, comme tous ceux où nous allons.

18 décembre.

Chez les Lassecq, rencontré l'entrepreneur rose et joufflu ! Dix fois millionnaire ! Ah ! mes aïeux ! Ah ! cendres de mon grand'oncle, — le général Michel de Jussieux, — dont le nom est gravé, indélébile, sur l'Arc de Triomphe, dont les brillants faits d'armes sont immortalisés, là-bas, chez les Mamelucks. Ah ! mon grand-père, le juriconsulte, Président de la Cour de Cassation, dont la croix, au bout d'une cravate rouge de commandeur, scintille, éblouissante, dans un écrin de velours noir ! Ah ! mes ancêtres ! comme vous avez dû rigoler de dédain en voyant le prétendant à la main de votre descendante !

Non, pas ça, — malgré les millions.

22 décembre.

« — Pince-moi très fort, ai-je dit à Rosette, lorsque nous fûmes installées, toutes deux, dans la voiture nous menant chez la modiste, pour que je croie bien que ma sortie avec toi est réelle. »

Certes, il y avait lieu de croire rêver, maman ne nous laissant jamais sortir ensemble ! Et quel mal faisons-nous ! Simplement chez la modiste, puis un tour, rue de la Paix, et sur les boulevards. Mais, parole, nous sommes de petites saintes ! et, malgré cette sainteté, on n'a pas confiance en nous !

C'était aujourd'hui la clôture de l'inventaire d'Alice Ozy qui, en mourant, a laissé plusieurs

millions. Le duc d'Aumale, dont Alice Ozy fut l'amie, dans sa toute jeunesse, va perdre l'amie qu'il avait eue dans sa vieillesse, Léonide Leblanc qui est très bas, m'a conté Fly. — Je l'ai vue, pour la dernière fois, sur la scène du Vaudeville dans cette comédie dramatique, *Liliane*, où Marthe Brandès était si ravissante, par exemple, à la fin du dernier acte, quand le mari la baisait, triomphant, sur les lèvres et qu'un rayon de lune, vague et frissonnant venait, sur leurs têtes, comme sceller leur réconciliation. Léonide était encore très talentueuse dans le rôle de mistress Flowers.

Alors, c'aura été son dernier succès ?

24 et 25 décembre.

Les fêtes de Noël.

Ah ! bien oui, je me suis assommée ! Dimanche, une stupide promenade en voiture et un dîner, *de famille*, avec une petite soirée où seuls étaient conviés des amis, — *de la famille* ! Et, à onze heures, un arbre de Noël pour les enfants, — *de la famille*, et les enfants des amis, *de la famille*.

C'est touchant ! C'est chic, *la famille* ! mais c'est embêtant.

26 décembre.

Un beau soleil aujourd'hui, tiède, presque printanier, vous faisant espérer, au milieu de la saison

hivernale, le printemps prochain ! Le pâle soleil doux, ainsi qu'un sourire d'enfant, m'a chauffé exquisement la tête, ma pauvre petite tête folle de gamine qui ne songe à rien ! et je me suis mise à rêver, comme à l'approche triomphante du renouveau, cette approche de printemps qui vous fait passer de petits frissons à fleur de peau, vous fait désirer, éperdument, l'inconnu, le mystérieux idéal !...

L'idéal ? n'est-ce pas ce qui vous a fait frémir, vibrer délicieusement ? et jamais sensation plus douce ne fut ressentie que, lorsqu'un peu troublée, j'ai lu, en cachette, le dernier roman de Montvèdre. Oh ! les phrases charmeuses ! Oh ! le poète, l'artiste, le Maître qui, sublime, éveillerait en vous les plus divines inspirations ! — Ah ! encore, encore un peu d'idéal, de foi, de romanesque !

Ecrire à Montvèdre ! Lui écrire, pour qu'un mot venant de lui me trouble, à jamais, d'une joie délicieuse !

1<sup>er</sup> janvier.

Un sale jour de l'An, morne, gris, triste, avec des chagrins dans l'air, une boue noire, visqueuse, qui, du trottoir, vous grimpait jusqu'au cœur.

J'ai pleuré, pour commencer l'année, agacée par de sottes visites, — toujours en famille et dans la famille.

Des chagrins couraient dans l'air. Pourtant non, pas partout. Dans un petit rez-de-chaussée, avenue

Trudaine, tout tiède par les tentures et le feu clair et pétillant, une petite table était dressée, tout juste deux couverts, l'un tout près de l'autre, et des chatteries sur le dressoir. Un jeune homme attendait, un joli garçon, m'a-t-il semblé, à travers la guipure des rideaux. Qui attendait-il ? Parbleu, l'aimée ! Et j'ai songé que je pourrais être attendue moi aussi, aimée, câlinée par quelque beau garçon qui m'aimerait tant que je serai jeune, quitte à me laisser plus tard, comme une fleur qu'une fois fanée on détache de l'habit noir.

C'est insensé, immoral, cette pensée qui, fugitivement, m'a couru dans l'esprit. Mais ne serait-ce pas préférable à toutes ces tentatives de ménage, à ces écœurantes exhibitions où l'on se sent marchandée comme une bête d'étal, à cette attente indéfinissable où l'on vieillit en la vaine espérance d'un mari qui ne vient guère ?

J'ai pleuré pour commencer l'année. Est-ce un bon présage ? l'espoir qu'après les embrumeuses mélancolies viendront les radieuses joies ? ou, la certitude que je languirai toujours, avec du vague à l'âme et des folies en tête ?

Le pire, c'est que je suis très heureuse, au dire de toutes, même des petites amies mariées. Jamais, paraît-il, je n'aurai un tel bonheur, un bonheur tout attiédi des joies familiales ; et je devrais me laisser vivre doucement, sans souci du lendemain, dans une insouciante sérénité.

Oui, mais je sens qu'il est quelque chose de tout différent, et de bien meilleur encore ! Ah ! que n'ai-je encore en tête les robes satinées de mon bébé japonais, et non des folies qui me désespèrent et me délectent à la fois.

7 janvier.

*La Faute de l'Homme*, — aux Français. Première chic, à noter dans les fastes de ma vie ! Un enchantement, un triomphe de l'art, cette comédie de Montvèdre. Chaque scène vibre de passion... Et puis, pourquoi me surmener, me forcer à chercher des phrases qui ne viennent pas ? Non ! je ne peux pas, je ne pense pas ? Et pourquoi ? pour une bêtise, une futilité. Parce que, avant le lever du rideau, un monsieur à monocle, dans la loge voisine de la nôtre, a dit à une jolie fille blonde, en le lui désignant : « Tiens, Montvèdre ! — Où ? — En face, à l'entrée des fauteuils. » Curieuse, j'ai regardé vivement.

Je n'ai entrevu qu'une silhouette, mais une silhouette chic, élégante, qui disparut, presque aussitôt, dans l'embrasure d'une porte. Et c'est pour ce fait si simple que j'entendis mal le premier acte de sa comédie ? Je me suis bien rattrapée pour les deux autres. C'est pour cette banalité que je suis encore toute troublée, tout émue, comme quand, à la Trinité, j'ai communiqué pour la première fois ?

Oui, mais c'est que la silhouette était toute

jeune, l'air d'un élégant coiffeur blond, un monocle fiché dans l'arcade sourcilière, — tout autre, d'ailleurs que je me l'étais imaginé ! Le Bargy, très bien dans le rôle de l'amant, Lara, exquise. Cette première restera, pour moi, un souvenir impérissable entre tous.

8 janvier.

Ah ! tant pis ! J'ai écrit !...

Oh ! pas sentimentale, on m'aurait blaguée ! Non, — le griffonnage futile d'une mondaine qui, frivole, papote, la plume aux doigts, dans son lit, en rentrant d'un bal, ou, sur sa table de toilette, toute rosée de poudre, pendant que chauffent les fers à frisettes !

Ah ! s'il devinait entre les lignes ! Folie ! Considère-t-on les femmes qui écrivent ainsi aux romanciers ? Oui, mais les lettres de ces femmes veulent des rendez-vous ! Elles écrivent pour qu'un nouveau plaisir d'amour apporte à leurs sens détraqués une petite fièvre. Moi, je suis toute neuve, toute fraîche d'idées ! Ce n'est pas de perverses sensations amoureuses que je désire. C'est un peu de poésie, un peu de chimère qui me fassent trouver la vie moins bête, qui l'illuminent comme d'un rayon d'étoile !

Ah ! si entre les lignes il pouvait le deviner !...



Montvèdre, au lendemain matin de la représentation de sa pièce, parcourait les comptes-rendus des journaux, — critiques dramatiques et soirées parisiennes. Les éloges le flattaient, caressaient son amour-propre, mais des objections l'agaçaient. Pourtant, au fond, cela lui était égal. Il attendait son courrier du soir, pour voir si des admiratrices allaient lui écrire. Il ne travaillait que pour elles.

Et il fut satisfait.

Le soir même, en effet, il reçut un monceau de lettres. Il aurait passé la nuit quasi blanche s'il avait voulu les lire toutes, mais il fut aux écritures les plus fines, les plus agréables à voir, rejeta les lettres d'où s'exhalait un parfum violent, flaira celles qui étaient discrètes d'odeur, parmi toutes, en remarqua une sur papier lilas, déchira l'enveloppe. — C'était de Suzanne.

Voici donc ce qu'il lut :

« Cher maître,

» Après cette représentation triomphale, — une enthousiaste de plus, une de moins, cela sans doute

vous laissera indifférent ; vous avez trop à penser, vraiment, pour y prendre garde. Vous avez été tant flatté, et ma pauvre lettre vous arrive en même temps qu'un tas d'autres. Comment allez-vous la distinguer ? Elle vient d'une femme sincère qui a lu vos livres, qui a admiré, hier soir, votre chef-d'œuvre : *La Faute de l'homme*.

» Croyez que celle qui vous écrit n'est pas une détraquée qui, vous ayant aperçu, hier, quand vous êtes apparu à l'entrée des fauteuils d'orchestre, vous envoie, en de passionnantes phrases, l'expression des délicieuses sensations que vous lui avez causées. Vos livres sont pour moi comme le thé quotidien : je ne pourrais vivre si, chaque jour, je n'avais lu ou relu quelques pages de vous.

» Vous venez d'appliquer à la scène les qualités maitresses de vos romans, et tous ont été surpris de voir comment vous y êtes arrivé. Même les plus subtils écrivains du livre sont, parfois, des gâcheurs, au théâtre ; ils n'en comprennent pas l'ordonnance, le plan, le mouvement ; ils sont trop psychologues pour faire vivre leurs bonshommes et bonnes femmes, arriver à les animer. Et pourtant, vous avez su donner la vie aux gens de votre pièce. Je les ai vus, peu à peu, se former, pour arriver à leur complet développement.

» Oui, je vous ai lorgné, comme vous causiez dans la pénombre du balcon, avant la représentation. Quelqu'un vous avait désigné à mon attention,

et j'ai passé une soirée délicieuse. A chaque instant, j'étais suspendue à ce que disaient vos personnages. O maître, comment êtes-vous arrivé à nous faire voir des êtres ainsi créés, à empreindre partout une haute idée dans l'action de votre pièce?

» Car il y a une idée : la bonté de la femme, sa nature supérieure échouant toujours devant la trahison de l'homme, le mépris que, à un certain moment, celui-ci éprouve pour celle qui l'aime. Oui, les hommes, êtres égoïstes, perdent les femmes.

» Mais vous, vous n'êtes pas un homme. Vous êtes une personnalité ne ressemblant à personne. Vous avez vu, compris la femme, et, avec votre talent, votre générosité, vous lui venez en aide.

» Voulez-vous correspondre avec moi?

» Je vous réserve une surprise. Cette surprise, direz-vous, sera, peut-être, de connaître une femme qui se croit de la valeur, et c'est le propre des femmes de s'imaginer chacune au-dessus de toutes les autres. Alors, pourquoi vous ferais-je une promesse aussi banale, aussi prétentieuse? Non, ce n'est pas en quoi consistera l'objet de ma promesse. Je vous ferai, certes, connaître une femme, avec toutes les qualités de la femme, mais possédant aussi quelque chose de plus. Je veux que vous veniez à moi et que vous me trouviez mieux que les autres, différente de toutes.

» Répondrez-vous? En ce cas, adressez vos

lettres, poste restante, boulevard Haussmann, aux initiales : S. P. M. J. »

Montvèdre réfléchit une minute. Quelle est cette femme? se demanda-t-il. Une riche désœuvrée encore, qui ne sait que faire de son temps et qui s'amuse à m'écrire aujourd'hui, parce que je suis en vue. Sa lettre s'adresse au vainqueur d'hier. Demain, elle recherchera les hommages d'un nouveau, à qui elle écrira presque les mêmes paroles admiratrices. Il faut à ces ennuyées la distraction de l'homme en vedette, de celui qui possède Paris, ce jour-là, et puis un autre encore après!... Et il jeta la lettre, sans même avoir songé à y répondre, et n'y pensa plus du tout.

Mais, huit jours après, le courrier féminin étant bien diminué, il reçut une lettre dont il reconnut l'écriture. Il allait la jeter au panier, sans la lire, mais il n'avait pas envie de travailler, ce matin-là, flânait sans savoir que faire; il la lut :

« Cher maître, j'ai attendu votre réponse, toute cette huitaine, et il m'est impossible de vous dire mon impatience. Vous recevez sans doute tant de lettres de femmes que la mienne est passée inaperçue, ou, peut-être, n'avez-vous pas daigné me répondre. Vous m'avez crue décidément semblable à toutes celles qui vous écrivent. Si vous vous étiez trompé, pourtant, si vous aviez une admiratrice qui fût vraiment sincère?

» Je suis, je vous l'avoue, peu ordinaire, sans fatuité; bien élevée, sensible, instruite, vous devez le voir, et je cherche un homme grand par le cœur autant que par le talent. Je vous l'ai dit, on vous a montré à moi, l'autre soir, au Français, et à l'admiration que j'avais déjà pour votre talent est venue se joindre l'attrance de votre personne.

» Pourquoi ne feriez-vous pas un pas en avant? pourquoi refuseriez-vous de me connaître? D'abord, nous nous écrivions, et puis, un jour, n'étant plus des étrangers déjà, nous pourrions nous rencontrer. Dans cette correspondance, je me ferai connaître, et vous aussi. J'apprendrai à estimer l'homme, et aussi à mieux comprendre l'écrivain.

» Correspondre avec moi ne vous tente pas?

» Peut-être vous dites-vous que je suis laide. Rassurez-vous, je suis jolie. Je suis une femme qui aime tout ce qui est beau, élégant; vous devez le comprendre, puisque je vous aime.

» Cette flatterie vous est envoyée pour faire passer ce qui va suivre. Mes amies disent beaucoup de mal de vous. Il paraît que vous êtes volage: vous courez, m'affirme-t-on, d'une femme à une autre, sans jamais faire de serments, vous amusant de toutes. Eh bien, êtes-vous tel en vérité? Si vous l'êtes, je me pique pourtant de vous fixer. Si ma personne vous plaît, je crois avoir assez d'empire par mon intelligence pour vous attacher à moi.

» Dites, n'est-il pas doux de n'aimer qu'une femme à la fois, et de l'aimer profondément, de placer en elle toute sa joie? — Ne sera-t-il pas doux à votre esprit de savoir qu'une femme vous câline vraiment, car croyez-vous, sceptique, que toutes celles qui vous murmurent des paroles d'amour soient sincères? — Elles mentent, cher maître, ou, plutôt, elles abusent de la crédulité née de votre orgueil, elles se jouent de votre fatuité. Beaucoup, soyez-en sûr, sont seulement curieuses de l'écrivain, sont heureuses de faire souffrir un homme de valeur, s'il se laisse prendre. C'est déjà pour elles une fête, la vanité de le tromper. Quel est l'homme, alors qu'une femme prétend l'adorer, qui hésite à la croire? Et vous êtes comme les autres! Un dieu peut-être tant qu'écrivain, un homme autrement, c'est-à-dire un être faible et vain, prêt à se laisser prendre au piège.

» Vous allez, peut-être, croire que c'est quelque bas-bleu, votre correspondante. Mais non, c'est une femme assez fine pour démêler ces choses. En tout cas, avouez que celle qui vous écrit a un gentil brin de plume. C'est que j'ai relu quelques pages de vous avant de me risquer de nouveau à vous écrire cette lettre, et, vous voyez, cela déteint.

» Me prendrez-vous pour ce que je suis, pour une femme sérieuse, je le répète, et me ferez-vous, cette fois, l'honneur de me répondre? En ce cas, écrivez, comme je vous l'avais demandé la première

fois, poste restante, boulevard Haussmann, aux initiales : S. P. M. J.

» Et croyez-moi votre admiratrice. »

Cette fois, bien disposé, Montvèdre ne réfléchit pas longtemps ; il aveignit un de ces petits cartons coquets qu'on choisit quand on a de courts mots à écrire, et il traça :

« Oui, madame, vous avez un joli brin de plume. Mais avant de continuer une correspondance qui peut être sérieuse, veuillez me dire si vous êtes tout à fait libre. Je ne tiens pas à chasser sur les terres de Monsieur votre mari, ou de Monsieur votre amant, de tous les deux, peut-être ! »

Mlle Suzanne de Jussieux avait gagné la femme de chambre de la maison, comme le note son journal de jeune fille : « Marie est très gentille et, pour peu que je sois familière avec elle, elle ne demande pas mieux que de me servir. « La petite patronne » se dégrouille, » pense-t-elle ! Bah ! tant pis ! je m'en moque ! »

C'était cette fille qui allait chercher à la poste restante les lettres de Montvèdre ; elle se chargeait aussi de jeter dans la boîte celles de sa jeune maîtresse. « Ah ! je l'ai ! je l'ai ! la lettre attendue ! Il m'a écrit, lui, Montvèdre ! à moi, une fillette ! Ah ! le rêve est joli ! Oh ! les chères lignes tracées par

Lui ! On me les a remises ce matin, furtivement, dans l'antichambre. Je les ai vite glissées dans mon corset, sur la peau même, où le cœur battait fort, fort, comme pour fêter, en un redoublement éperdu de joie, les délices que je ressentais. » (*Journal de Suzanne*).

Or, Montvèdre, vingt-quatre heures après sa réponse, reçut ceci :

« Oui, j'ai suis tout à fait libre, c'est-à-dire jeune, veuve, et je n'ai pas d'amant encore. Avouez, tout de même, que vous êtes un impertinent de me croire sous la tutelle de deux hommes. Quand j'en aurai, je n'en aurai qu'un, et ce sera probablement vous, si vous voulez. »

Il répondit aussitôt :

« Enchanté d'apprendre que vous êtes libre. Mais vous me supposiez chassant plusieurs lièvres à la fois, et ne pouvais-je pas croire que vous faisiez de même ? Puis, quelle différence entre l'homme et la femme ! Il y en a même qui veulent que ce soit la femme qui vaille moins. »

» Mais ce que vous voulez d'abord, c'est m'intriguer. Non, je ne suppose pas que vous soyez laide. J'adore la beauté, la joliesse, vous le savez, et vous n'oseriez m'écrire si vous n'étiez pas jolie. C'est donc un point acquis, vous avez de la beauté, vous

pouvez plaire, et, quand je vous verrai, il n'y aura pas de désillusion pour moi.

» Je vous prends pour ce que vous êtes, une jeune veuve qui cherche un mari, ou une aventure, une très jeune veuve, car une femme, déjà mûre, n'aurait pas le délié de votre phrase. Intelligente, certes, mais avec des audaces de plume qui me prouvent que vous avez à peine vu le monde.

» C'est donc, d'abord, une correspondance — qui nous mènera à nous connaître. J'accepte, et j'espère que vous n'avez pas qu'une lettre dans le ventre. — D'autres viendront qui me prouveront que les femmes surpassent les hommes, car c'est un peu votre idée, n'est-ce pas ? Une réponse donc, et alors commenceront nos relations, la comédie épistolaire. »

Quand il cacheta sa lettre, il eut un sourire :

— Je devine en elle une femme pas ordinaire, Balzac conseille d'écrire des lettres d'amour ; cela forme le style, dit-il. Eh bien, formons notre style. Michelet a connu et aimé celle qui devint sa femme par un échange de lettres dont plusieurs sont admirables. Maupassant lui-même, qui avait horreur d'écrire des lettres, répondait bien à Marie Bashkirtseff. Peut-être celle-ci était-elle, comme la jolie disparue, intéressante et artiste.

Suzanne fut perplexe. Allait-elle continuer d'écrire ? Elle le désirait, certes ; mais il la prenait

pour une jeune veuve, et, quand il la verrait, si jamais cela arrivait, il la reconnaîtrait pour une jeune fille.

— Avançons toujours, se dit-elle, quitte à lui tout avouer !... Ah ! il a cru que je savais peu le monde !...

Montvèdre reçut, quelques jours après, la lettre suivante :

« Cher maître, vous voulez bien me prendre pour une personne sérieuse et continuer cette correspondance, faut-il vous remercier ? En tout cas, me voici encore la main à la plume, comme dit Calino.

» Oui, vous avez bien vu, je connais à peine le monde. Je suis si jeune d'abord ; puis, je le fréquente si peu. J'aime mieux me délasser à lire quelques auteurs qui me plaisent, vous, entre autres. On m'a montré quelques écrivains, et pourtant j'ai mis leur esprit d'un côté, leur personne de l'autre. Il n'y a que vous dont les écrits et la personne m'aient plu tout ensemble. Voilà pourquoi je suis venue à vous.

» Oui, commençons une correspondance qui nous fera connaître l'un à l'autre, au moral, de sorte que, quand nous nous verrons, il n'y aura pas de surprise. Ce sera très gentil de s'écrire ainsi. Je vous aimerai de loin, sans vous toucher, je vous caresserai, je vous embrasserai en imagination, et n'est-ce pas ainsi que vous rêverez vous-même de

moi? Vous irez, je n'en doute pas, voir de ces personnes faciles à donner des bonheurs plus matériels, mais vous aurez aussi plaisir à me voir jolie en imagination, à m'admirer. Peut-être fermerez-vous les yeux, pour vous illusionner à certaines heures.

» En tout cas, maître, je vous remercie de vouloir prendre un peu de votre temps pour m'écrire. C'est une charité bien entendue tout de même, car vous en serez récompensé — par mes phrases, demandez-vous? — Par ça, pour le moment, et par une belle récompense plus tard, je l'espère.

» Mais, de grâce, n'échangeons pas des lettres banales, quelconques : je mettrai toute mon âme dans les miennes, mettez pour moi un peu de vous dans les vôtres. »

Montvèdre répondit :

« Vous voulez une correspondance qui ne soit pas banale, mais de quoi parlerons-nous? Le monde est vieux; nos aînés se plaignent de ce que, de leur temps, on avait déjà tout dit. Nous, qu'allons-nous répéter? Il n'y a qu'une chose au monde qui ne soit jamais fastidieuse. Vous devinez laquelle? L'amour!

» Vous, vous avez été mariée, mais peut-être n'aimiez-vous pas votre mari. Voulez-vous me dire franchement si vous avez aimé?.. »

Il reçut un petit bleu :

» Vous me demandez si j'ai aimé? Non je n'ai jamais aimé. C'est un sentiment que je ne connais pas encore; je voudrais le rencontrer. Peut-être est-ce vous l'initiateur futur? »

Il répondit encore :

« Oui, je le pensais bien, vous n'avez pas aimé. On vous a mariée jeune, quand vous ne saviez pas ce que vous faisiez. Mais, croyez-vous qu'il y ait un tel charme à aimer? L'amour est la perte de la nature. C'est une maladie qui nous prend et dont nous ne pouvons nous débarrasser. Il vaut mieux ne pas aimer, rester seul, être fort, et se garder à soi-même, égoïstement.

» Je vous dis tout cela, sachant bien l'inutilité du conseil. Vous serez comme les autres, vous aimerez. Vous espérez trouver le bonheur, mais vous serez très malheureuse, et vous chéririez votre mal. »

Il reçut en réplique :

« Pourquoi me faire d'aussi vilaines prophéties, m'attrister par ces choses que vous m'avez écrites? Si c'est vous l'aimé, et je le pense, est-ce que vous me ferez repentir de vous chérir? Non, vous ne seriez pas l'homme que je crois : l'être bon, sensible, misanthrope par moments, mais pourtant incapable de causer, volontairement, de la peine à quelqu'un. J'ai vu cela parmi bien d'autres belles choses à travers vos livres : ils disent l'horreur de faire souffrir. »

Montvèdre, sans plus y attacher d'importance, répondit :

« Vous prétendez être sûre de ma répugnance à faire le moindre tort à quelqu'un, surtout à une femme. Qu'en savez-vous? Et d'abord quelle sorte de tort? Me croyez-vous différent des autres? Je ne vaudrais pas mieux, je ne suis pas pire. Puis, ma chère amie, à quel jeu jouons-nous? J'aimerais assez à le savoir. Etes-vous de l'espèce des collectionneuses d'autographes? Alors vous en avez assez. Non, n'est-ce pas? — C'est la continuation de notre correspondance que vous voulez? Vous êtes donc une épistolière. Ce sont mes lettres que vous aimez, en ce cas. Et, pourtant, vous dites que l'homme vous a plu. Je veux bien le croire. Mais moi je ne vous connais pas. Vous pouvez être la plus jolie personne du monde et ne pas me plaire du tout. Cela arrive. — C'est votre intelligence que vous voulez nous faire admirer? Eh bien, mais je ne demande pas mieux. Ecrivez, madame, écrivez comme la divine Sévigné, et je tâcherai de vous répondre quelque chose qui vaille la peine d'écrire et d'être lu, je m'efforcerai de ne pas descendre trop au-dessous de ma réputation. »

Mlle Suzanne de Jussieux eut un petit mouvement de dépit en lisant cette lettre; elle s'attendait à autre chose. Elle pensa: « Il ne perd pas la tête. Mais, aussi, je n'ai encore rien fait pour la lui faire perdre. — Comment se faire aimer par les lettres? C'est là un problème psychologique, comme dit papa. »

Elle réfléchit quelque temps; puis elle griffonna:

« Vous avez infiniment d'esprit, et non moins de subtilité. — Non, vous ne pouvez faire aucun tort à personne, car vous êtes délicat.

» Le jeu que nous jouons, mais vous le dites fort bien, c'est un jeu où nous apprenons à nous connaître, à nous estimer, et après, vous le verrez, nous ne pourrions plus nous séparer. Je ne suis pas une épistolière, mais je n'ai que ce moyen de me livrer intellectuellement et, vous comprenez pourquoi je désire continuer cette correspondance.

» Puissé-je vous gagner par les grâces de mon esprit en vous assurant, dès maintenant, que ma personne, en chair et en os, n'est pas désagréable du tout. Que je ne vous convienne pas, il ne faut pas y songer. Vous aimez les femmes, et je mérite d'être regardée. Mes mots ne sont peut-être pas ceux qu'il faudrait pour vous charmer comme je voudrais le faire... Je voudrais, par chacune de mes phrases, éveiller un écho en vous; je rêve de vous rendre fou d'avance... Je voudrais vous faire délirer un petit peu par mes lettres. Je suis ambitieuse, hein?

» Et nous verrons après, n'est-ce pas? »

D'abord, Suzanne s'était jetée dans cette correspondance avec la joie d'intriguer un auteur célèbre et de se faire aimer de lui: elle ne doutait pas, alors, de triompher de son indifférence, persuadée

qu'elle n'avait qu'à provoquer sa curiosité, à l'entretenir savamment par des mots de caresses habilement semés dans ses lettres. Elle devait l'amener à souhaiter leur rencontre, à l'ardent désir de la voir. Elle voulait l'obliger à se préoccuper d'elle, en se rappelant à lui sans cesse. Elle croyait impossible qu'il ne l'aimât point, après que, connaissant ses idées, il la verrait si jolie, si jeune. Elle aimait à s'imaginer sa joie quand elle lui avouerait sa virginité, lorsqu'elle viendrait offrir à Montvèdre la fleur, éclosée pour lui et bientôt tout à fait par lui, de sa joliesse neuve. Mais, après sa dernière lettre, elle vit bien qu'il lui faudrait déployer beaucoup de talent pour abuser, piper l'écrivain. Si elle lui adressait une seule phrase naïve, inexpérimentée, trahissant la jeune fille, la correspondance cessait immédiatement, et ç'en était fait de son bel espoir. Rêve achevé. Elle se rendait bien compte du danger qu'elle courait d'échouer en son projet, si elle laissait deviner sa situation véritable, qui elle était. Il craindrait de s'engager dans une intrigue compromettante et qui le pourrait mener trop loin, jusqu'où il ne voulait point aller. Il ne devait pas se douter de la responsabilité qu'il encourait en menant aventure avec une jeune fille du monde. Fière d'avoir réussi à entraîner Montvèdre à lui écrire, Suzanne aurait eu grand dépit de s'être compromise et de voir Montvèdre, sachant enfin à qui il avait affaire, arrêter là un échange

de lettres qui ne pouvait lui servir de rien. Elle le jugeait ainsi. Il est évident que, parmi toutes, il l'avait choisie, elle, et rien qu'elle, car il était inadmissible qu'il eût plusieurs correspondantes du même genre, même deux. Il fallait donc qu'il continuât à croire qu'elle était une très jeune veuve.

Suzanne écrivit, à ce moment-là, des lettres d'une littérature cherchée, spirituelles et sceptiques, nuancées parfois d'une passagère tendresse qui effleure et n'ose se manifester, par peur d'être dupe. Lui, répondait à peine quelques lignes, où négligemment, il lui indiquait les thèmes de ses réponses, soucieux seulement de la connaître, elle, sans se livrer. Il semblait s'inquiéter très peu de sa personne, satisfaire seulement sa curiosité ; il ne la ménageait guère, lui envoyant des mots dont la banalité, poliment sèche, montrait le peu de cas apparent qu'il faisait d'elle-même, témoignant parfois d'une impatience brutalement sensuelle, choquante pour son amour-propre de jolie femme, — et Suzanne pensait : « Ernest, en lisant cela, dirait sûrement qu'il me fait marcher. »

Suzanne, blessée, lui adressa une longue lettre où elle s'était efforcée de faire étinceler son esprit, d'empreindre, tour à tour, de tendresse précise et de pudeur honteuse d'elle-même ses griffonnages. Elle se fit tantôt provocante et tantôt câline, ingénue et rouée, laissant pétiller les mots au



hasard des lignes, colorant de scepticisme un attendrissement qu'elle semblait vouloir montrer et voiler, suivant qu'elle semblait s'abandonner ; puis, peureuse des mots même qu'elle avait osé écrire, se reprendre.

Montvèdre, cette fois, lui répondit sans réticences, en homme qui veut savoir et qu'énervent les attentes vaines :

« Madame, notre correspondance menace de s'éterniser, et nous ne nous connaissons pas.

» Combien elle deviendrait plus intéressante si je vous avais vue, si je vous connaissais réellement. Ce flirt à l'encre n'aboutit à rien. Je désire vous voir. Venez donc chez moi, un après-midi, la plus jolie possible, afin que je vous couvre de baisers et que je respire cette rose. — Je veux m'assurer que la beauté de mon admiratrice vaut son intelligence. Faites-vous belle, séduisante, troublante ; j'aimerais n'avoir qu'à vous prendre, dès en entrant.

» C'est donc entendu, je vous attends mercredi, à deux heures. Si vous ne venez pas, je croirai avoir eu affaire à une coquette, quelque épistolière trop veule pour oser plus loin que la plume ; et je cesserai tout à fait de répondre à vos lettres.

» Vous m'avez donné votre intelligence, dites-vous ; j'attends l'abandon complet. Les mots écrits, les plus belles phrases, madame, sont impuissants

à donner une idée vraie d'une femme ; l'être intellectuel même échappe au contrôle des yeux, et la vue des vôtres m'enseignera votre âme, bien mieux que les phrases les plus gentiment troussées.

» On ne possède, d'ailleurs, l'intelligence d'une femme qu'après avoir pris la femme tout entière, corps et âme. J'attends de vous la conclusion : je veux de votre beauté autre chose que votre affirmation ; j'en veux la certitude, ma chère inconnue, et l'offertoire. »

Suzanne fut, d'abord, froissée de la brutalité de cette lettre : elle en aurait souhaité la forme plus délicate ; la sensualité l'aurait flattée, seulement elle l'aurait voulue enveloppée de douceur, voilée d'un peu de tendresse ; mais elle le jugea craintif de n'être pas compris, peut-être aussi menait-il, en ce faisant, une expérience. — Il n'avait guère pu écrire autrement — se disait-elle ensuite — la croyant femme, il avait exprimé tout juste ce qu'il fallait, et elle ne devait s'effrayer de rien.

Mais elle était on ne peut plus embarrassée. Impossible, à présent, de reculer. Ou il lui fallait renoncer à sa chère causerie écrite, ou il lui fallait se rendre au désir de Montvèdre. Aller chez lui, c'était se livrer. Elle avait bien des ignorances, mais la principale lui faisait défaut. Elle avait la parfaite certitude de ce qui l'attendait : elle entrerait vierge chez l'écrivain, elle en sorti-

rait femme. Cette petite phrase : « et que je n'aie qu'à vous prendre, dès en entrant », lui causait des frissons, un émoi qui la faisait défaillir presque ; jamais elle n'avait imaginé audace si prompte ; elle avait peur de ce que, si ardemment, elle avait souhaité. Pourtant, elle s'enhardissait peu à peu. Femme, elle le deviendrait docilement : cela lui serait bien égal, si elle avait été certaine de triompher, de soumettre à son caprice l'homme admiré ; mais elle voulait le voir se livrer à elle, entièrement. Elle rêvait surtout de voir, devant sa joliesse câline, s'incliner une âme supérieure. Mais vaincrait-elle ? Il avait connu tant de femmes ! Elle s'en voulait d'être jeune fille, redoutait son ingénuité ; elle était prise de la crainte de montrer de ces ignorances, de ces maladresses qui éloigneraient, à tout jamais, le héros charmant et souhaité.

## XI

## LES SCRUPULES DE FLY

Suzanne pensa trouver un conseil pratique auprès de son frère. Il savait, lui, et elle parviendrait bien à tirer de lui des confidences qui la guideraient.

Il la regarda, tout d'abord, en se frottant les mains :

— Eh bien, ma petite, je te l'avais prédit, ça devait arriver.

— Que dois-je faire ?

— En rester là, ne plus écrire.

— Ah ! c'est cela ton conseil !... Je crois pourtant que si j'allais chez lui...

— Alors, Suzanne, tu veux lui donner...

Pour le coup, Ernest était suffoqué, conscient, à présent, de son œuvre démoralisatrice.

— Pourquoi pas ? répliqua-t-elle.

— Tu sais ce que c'est ?

— Me crois-tu une sotte ?

— Prends garde, Suzon.

— Si je veux risquer tout !

— Tu feras mal...

— Tu ne me trahiras pas. Je me suis confiée à toi, pourtant ?

— Papa et maman n'en sauront rien... Mais,

crois-moi, ne fais pas cette bêtise, car ce serait une bêtise... grave. Si tu étais certaine de le conquérir, s'il devait l'épouser, passe encore, mais...

— Tu deviens moral, Fly ?

— Sacrebleu, oui, et ça m'étonne ! mais aussi tu ne peux aller comme ça perdre la bataille, car elle est perdue d'avance...

— Que faire ?

— Lui tout avouer et, après, on verra...

— Mais, me sachant jeune fille, il cessera la correspondance...

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Mais je suis prise déjà. Je l'aime... Comprends-tu ?

— Ah ! que tu es bien femme... Un monsieur que tu ne connais pas... Si tu le voyais, tu en aurais peut-être horreur.

— Oh ! non !

— Mais qu'en sais-tu ? Je tedis que tu ne le connais pas... Voyons, ma petite sœur, ce ne peut être sérieux.

Si, Fly, si, je sens que c'est sérieux.

Il n'était pas fort, lui, pour les situations de sermonneur obligatoire. Aussi, pour couper court, il dit à sa sœur :

— En tout cas, débrouille-toi comme tu voudras. Moi, je ne m'en mêle plus. Je suis très ennuyé de ton aventure. C'est qu'il ne s'agissait que de lettres ; mais maintenant, c'est sérieux. Non, sœurlette, je ne « marche » plus...

4 février.

Il fait un froid du diable, 18 au-dessous de zéro ! C'est torturant ! Je suis toujours fourrée entre le paravent et la cheminée, avec la fallacieuse espérance de me dégeler un peu. Est-ce que le froid porte à la méchanceté ? Je ne serais pas éloignée de croire qu'avec tous ces frissonnements, d'un grelottage sans fin, la gaieté se gèle et fait place aux interminables rêveries qui n'ouvrent leurs barrières déflorées que sur un horizon noir et brumeux, comme ce navrant ciel d'hiver aperçu par l'entrebaillement d'un vitrage.

Toute seule, le soir, dans ma chambre, avec une petite expression très sérieuse sur ma figure qui, paraît-il, a toujours l'air de ne songer qu'à des babioles, — j'ai pensé à cette réponse que je veux faire. A plat ventre par terre, sur des coussins, — c'est très bête, mais j'adore cette position pour écrire — j'ai crayonné un brouillon, puis je l'ai jeté dans le feu. Pourquoi mentir, lorsqu'on désire réaliser le Rêve ? Se préparer la honte d'avouer un mensonge, à quoi bon ?

crois-moi, ne fais pas cette bêtise, car ce serait une bêtise... grave. Si tu étais certaine de le conquérir, s'il devait l'épouser, passe encore, mais...

— Tu deviens moral, Fly ?

— Sacrebleu, oui, et ça m'étonne ! mais aussi tu ne peux aller comme ça perdre la bataille, car elle est perdue d'avance...

— Que faire ?

— Lui tout avouer et, après, on verra...

— Mais, me sachant jeune fille, il cessera la correspondance...

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Mais je suis prise déjà. Je l'aime... Comprends-tu ?

— Ah ! que tu es bien femme... Un monsieur que tu ne connais pas... Si tu le voyais, tu en aurais peut-être horreur.

— Oh ! non !

— Mais qu'en sais-tu ? Je tedis que tu ne le connais pas... Voyons, ma petite sœur, ce ne peut être sérieux.

Si, Fly, si, je sens que c'est sérieux.

Il n'était pas fort, lui, pour les situations de sermonneur obligatoire. Aussi, pour couper court, il dit à sa sœur :

— En tout cas, débrouille-toi comme tu voudras. Moi, je ne m'en mêle plus. Je suis très ennuyé de ton aventure. C'est qu'il ne s'agissait que de lettres ; mais maintenant, c'est sérieux. Non, sœurlette, je ne « marche » plus...

4 février.

Il fait un froid du diable, 18 au-dessous de zéro ! C'est torturant ! Je suis toujours fourrée entre le paravent et la cheminée, avec la fallacieuse espérance de me dégeler un peu. Est-ce que le froid porte à la méchanceté ? Je ne serais pas éloignée de croire qu'avec tous ces frissonnements, d'un grelottage sans fin, la gaieté se gèle et fait place aux interminables rêveries qui n'ouvrent leurs barrières déflorées que sur un horizon noir et brumeux, comme ce navrant ciel d'hiver aperçu par l'entrebaillement d'un vitrage.

Toute seule, le soir, dans ma chambre, avec une petite expression très sérieuse sur ma figure qui, paraît-il, a toujours l'air de ne songer qu'à des babioles, — j'ai pensé à cette réponse que je veux faire. A plat ventre par terre, sur des coussins, — c'est très bête, mais j'adore cette position pour écrire — j'ai crayonné un brouillon, puis je l'ai jeté dans le feu. Pourquoi mentir, lorsqu'on désire réaliser le Rêve ? Se préparer la honte d'avouer un mensonge, à quoi bon ?

Mais la vérité l'effraiera peut-être. Une jeune fille ! Et puis, il ne le croira pas, il pensera que je suis très laide, que je recule devant l'épreuve où l'on vous juge définitivement. Que faire ? C'est ma première envolée dans le bleu, c'est ma première ébauche de rêve, des bêtises qui n'aboutiront à rien, mais dont je veux être seule à songer...

5 février.

Neuf heures du matin.

Une tristesse débordante. Je pensais à cette réponse que je ne trouvais pas et personne n'a su comprendre mes nerfs (parbleu !), les apaiser par quelques câlines paroles de consolation. Au contraire, des mots durs, des phrases qui navrent encore davantage. « — On ne t'aimera jamais, dit papa, d'une voix sèche de magistrat qui rend son arrêt, entends-tu ? Jamais. Aime-t-on les folles, les détraquées, qui sont tristes, sans savoir pourquoi ? » Alors, désespérée d'une douleur sans bornes, affolée, j'ai crié que je me tuerais, puisque l'avenir ne m'apporterait rien d'heureux, que l'on ne m'aimerait jamais ; j'ai crié que je trouverais dans la mort, l'oubli de tout ! J'ai crié cela, comme on dit que l'on va partir en Amérique ou que l'on va acheter une mine en Californie. Et maman a continué, exaspérante, comme elle sait si bien l'être. Elle m'a forcée à faire des visites avec elle,

et, dans un salon, pendant que l'on causait de choses futiles, j'ai pleuré, silencieusement, dans la bergère où je m'étais enfoncée.

6 février.

Sept heures du matin.

J'ai idée que je perds mon flirt, que c'est fini ! Il m'a écrit avec la belle insouciance d'un joueur qui se fiche pas mal du résultat de la partie, ayant la satisfaction intime d'avoir fait ce qu'il devait pour la gagner, mais dont la perte le laisse indifférent ; et c'est naturel, après tout ! Que suis-je pour Montvèdre ? Une inconnue ! un peu plus, peut-être : la bouffée d'un parfum habituel, comme ces essences que l'on connaît par leur senteur, mais dont on ignore la fleur qui les a produites (hein ? je me flatte), et encore les essences sont étiquetées ; — et lui ne sait même pas mon nom.

J'ai mis, cette nuit, près de moi, sous les draps, ses lettres aux phrases délicieuses, avec cette superstition des fillettes primitives qui plissent un ruban ou une jarrettière sous leur oreiller pour que la nuit leur apporte la vision de celui qu'elles aiment. Moi, je n'aime pas, c'est, simplement et délicieusement, un flirt de songe, un flirt exquis ! peut-être, sans doute, parce qu'il est tout spirituel.

Mais je n'aime pas ; on n'aime pas une silhouette à peine entrevue, si gracieuse qu'elle soit !... Je ne

l'aime pas, et j'en rêve un peu. C'est bizarre, je suis dans une telle phase d'incompréhension de moi-même, que je ne puis même plus analyser mes sentiments ni mes sensations.

7 février.

Je suis allée toute seule, avec la femme de chambre, à la messe de onze heures, ce matin, à cause de papa qui est malade, une vieille bronchite qui lui déchire la poitrine.

Ça m'a distrait un peu.

On voit du monde chic, aux messes de onze heures, celles des paresseuses, des jolies petites femmes qui viennent à l'église, les yeux tout meurtris de la nuitée de plaisirs. Plaisirs des danses, du théâtre? d'amour peut-être! On adore bien un... ami, pourquoi ne pas adorer Dieu? La réminiscence des délices goûtées appelle les repentances ferventes, et on fait de très ardentes prières, cachant, dans les mains menues, la frimousse que rosit une envolée de poudre — la poudre étant aux Parisiennes comme la poussière que l'aile veloutée des papillons dépose sur l'églantine.

Et puis, le chagrin aussi vous dispose aux choses célestes. Papa et ma jolie Rosette sont malades. Oui, Rose a des douleurs dans les reins et dans les flancs.

Elle a trop aimé, la pauvrete.

Tout de suite, l'idée que si, gentiment pieuse, je

priais un peu les guérirait tous deux, m'a fait élever ma vilaine âme de petite athée vers les nimbes étincelants où, aux pieds de l'Immaculée Conception, s'ébattent des petits anges ailés. Et aussi, faut bien faire son salut.

La pudeur, les grâces timides des petites ingénues se dédoublent même en moi. Je ne me suis pas retournée du tout, pour regarder un jeune monsieur décoré qui m'a suivie, avec acharnement, depuis l'église jusqu'à la maison, malgré les détours que j'avais faits pour le dérouter.

La journée s'est tirée longuement, tristement. J'ai lu, j'ai rêvé aussi, un peu, admettant, avec une joie naïve, de jolies chimères! Pourquoi chimères? Une fleur incélose a-t-elle moins de parfum qu'une autre? La virginité, c'est, peut-être, l'inconnu qui tente! La promesse, souvent plus désirable que la réalisation! Je méprise — qui sait? — ma seule force! Oh! oui, demain, demain, je prendrai un parti définitif.

8 février.

Ah! tant pis, j'ai avalé trois grands verres d'eau, avec beaucoup de fleurs d'oranger, pour me donner du courage. Les idées me sont venues, plus claires, plus précises, et j'ai écrit. Tout de suite, sans faire de brouillon, très émue, très franche, comme à un confessionnal où, très brave, l'on avoue ses plus gros péchés.

Vaguement, en commençant ma lettre, des bribes de « Confiteor » me couraient dans la mémoire, et, dans ma tête de gamine exaltée, le profane se mêlait perversément au sacré, un délicieux profane où, dans une sorte de songe, le poétisant, se dessinait la silhouette entrevue ! Baissant, timide, les paupières, je me recueillai très profondément, attendant la suggestion complète, et, doucement angoissée, j'avouai... j'avouai... j'avouai tout ! et jeune fille ! et mon âge ! déjà coquette, hélas ! (en vieillissant), me rajeunissant de trois mois, trouvant de petites paroles imploreuses comme si, vraiment, il eût été là, et que, tout bas et très près, pareille à ces petites marquises qui, jadis, confiaient leurs fautes et leurs peines de cœur au petit abbé qui, galant, tendre presque, esquissait une vague caresse avec un geste bénisseur, j'usse attendu l'absolution de ses lèvres.

Bref, j'ai « patte-de-mouché » trois grandes pages, avec une tache à la fin ; et, partout, des virgules égarées comme des moucherons dans un rais de soleil.

Et voici la copie de ma confession :

« Maître cher,

» Je ne sais plus comment vous écrire. Car il va me falloir un certain courage pour tout vous dire... Je voulais déjà... mais, je ne pouvais... je ne voulais...

» Depuis quelque temps, vos lettres sont si jolies, me causent un si grand ravissement, et j'ai craint de tout perdre. J'ai attendu, je vous ai fait attendre, ne soyez pas fâché contre moi. Mes hésitations étaient légitimes, et vous les comprendrez, quand vous saurez tout.

» Mais je ne veux pas reculer, au moment décisif ; je vais tout vous avouer, sans retard, afin de n'avoir plus le temps de réfléchir encore.

» Vous me croyez une jeune, très jeune veuve, ne connaissant guère le monde, avec un grain de mondanité peut-être et de coquetterie. Eh bien non, je suis jeune fille, et je n'ai pas tout à fait vingt ans. — Moins deux mois.

» Voilà le terrible aveu. Qu'allez-vous en penser !

» Jeune fille ! Cela évoque la fade vision des petites ingénues aux yeux de pervenche, comme dans les pièces de M. Scribe. Ah ! j'ai comme la prescience que c'est fini, que jamais vous ne me pardonneriez de ne pas vous avoir révélé ce secret plus tôt, pour couper court à mes bavardages inutiles. Mais si vous saviez combien il m'était délicieux de lire vos attrayantes lignes ; oui, si délicieux, que j'en perdais la tête et que j'aurais voulu prolonger pendant longtemps, longtemps, ces exquis sensations. Ah ! si vous saviez ! vous comprendriez, certes, que je n'ai pas eu le courage de vous l'avouer, avant aujourd'hui.

» De tout ceci, il reste quoi ? Tout de même une

jolie fille. Je crois l'avoir écrit. Oui, jolie, je suis déjà trop femme pour le nier.

» Maintenant, si l'illusion que vous vous étiez faite ne peut s'effacer, condamnez-moi. J'aurais pu, peut-être, vous la laisser en prétextant la vertu... les préjugés. Mais à quoi bon? Vous êtes Parisien, sceptique, et vous auriez cru...

» Si vous me condamnez sérieusement, je ne vous écrirai plus. Mais pourtant, une jeune fille, une vierge... Cela ne vous effraie peut-être pas, dites? Ah! si vous m'absolvez miséricordieusement, vous accepterez mes griffonnages jusqu'au jour où... J'allais dire des folies... Vous les accepterez comme la fleur que vous piquez au revers de votre habit, sans vous inquiéter de qui les a écrits, pas plus que de la contrée où la fleur est née. »

9 février.

Je suis un tout petit peu inquiète, et cette inquiétude a du charme, enveloppant ma petite âme, si neuve, de sensations, de tout le mystère d'un flirt adorable. Et c'est gentil! Oui, mais fou, sans doute, de se jeter, pour ainsi dire, à plein cœur dans cette première chimère. Il est vrai que je n'ai pas encore aimé, pas même un héros imaginaire suggéré par quelque romanesque lecture, comme Renée, une petite du couvent, qui murmurait presque tout haut, dans le dortoir, avec de petits soupirs pâmés, le nom de d'Artagnan.

Je suis toute neuve, et c'est cette fraîcheur de sentiments qui, mystérieusement, me guide vers qui, seul, m'a un peu émue. Oh! oui! Au point que je regrette comme une faute d'avoir eu de l'admiration pour d'autres que Lui. J'ai renié toutes les petites pensées anciennes pour être toute à ce commencement d'aventure, peut-être une très vilaine action, et le premier pas dans le rêve du mal, le rêve de perversion qui vous grise, vous délecte, peut-être parce qu'il est affreux d'y songer.



Montvèdre s'expliquait maintenant les lettres précédentes, faites d'audaces et de naïvetés ; elles étaient justement telles, parce qu'elles étaient d'une jeune fille ignorante de tout, hors des lectures, et aux yeux de qui la vie tout entière se reflétait dans les livres. Mais allait-il continuer une correspondance qui se terminerait...

Par quoi ?

Par une entrevue dont il sortirait vainqueur. Un beau triomphe, vraiment ! Dans un ouvrage qu'il avait lu et relu, *Les Liaisons dangereuses*, Valmont écrit : « Que me proposez-vous ? De séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manque pas d'enivrer et que la curiosité mènera, peut-être, plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi ! » La conquête de cette jeune fille lui parut bien insignifiante, sans ce piment dans la défense qu'aiment des libertins, et, tout d'abord, il résolut de terminer là cette esquisse d'amourette ; mais, en réfléchissant, il jugeait son amie inconnue diffé-

rente des autres ; perplexe d'abord, il résolut, enfin de lui répondre, — tout en ne lui accordant qu'un demi-pardon, — c'est-à-dire de la laisser espérer ce qu'elle voulait et de se décider lui-même, suivant sa réponse.

Montvèdre prit une plume, et, d'une écriture posée :

« Ma chère enfant, — car vous n'êtes que cela, une grande enfant qui deviendra une jolie femme, le moment venu, proche, je l'espère, — vous ne m'avez pas tout à fait surpris. Nous recevons, d'ordinaire, beaucoup de lettres où les femmes ne se donnent jamais pour ce qu'elles sont. Quand j'ai lu les vôtres, je les ai acceptées telles qu'elles, je les ai crues sincères, parce qu'elles annonçaient chez vous de l'intelligence ; mais je ne croyais pas beaucoup à vos affirmations.

Il était gentil et bien tenu le rôle pris ; à présent, il faut savoir exactement ce que vous voulez. Vous vous êtes avouée jeune fille ; vous ne pouvez plus garder un masque sur votre visage d'avril. Que puis je faire pour vous, et qu'attendez-vous de moi ? D'ailleurs, vous ne m'avez pas encore dit votre nom et je ne sais pas encore, au juste, à qui j'écris. Vous avez pu être élevée dans un salon ou dans le fond d'une arrière-boutique. Ce détail ne fait rien, d'ailleurs, à l'affaire : le privilège de la femme, c'est d'être reine partout. Maintenant que

vous avez commencé les aveux, il ne faut pas en retenir quelques-uns, il faut tout dire. J'attends de vous une prochaine lettre, très franche. Confessez-vous, mademoiselle, nous verrons, ensuite, la pénitence. »

Suzanne attendait la réponse de Montvèdre avec impatience, et elle ne fut déçue qu'à demi. Elle s'attendait à une lettre dithyrambique dans laquelle Montvèdre célébrerait la jeune fille, le bonheur de respirer tout l'amour d'une vierge. D'abord, elle ressentit un petit froissement ; mais, dans la journée, plus rassise, elle répondit :

« Moi qui croyais vous faire une surprise ! Vous n'appréciez pas beaucoup celle qui vous écrit et qui mérite pourtant, je vous assure, d'être appréciée. Mais, je comprends, vous avez été si gâté, tant joué sans doute, et vous avez bien raison de dire qu'en général nous sommes des menteuses, car c'est cela dont vous me chargez : le mensonge perpétuel de notre sexe. Excusez la femme, elle a beaucoup à se défendre. Mais le verdict n'a pas été complètement rendu. Suis-je condamnée ou magnanimement absoute ? »

Et alors elle se confessait en règle, disant ce qu'était son père, sa mère, racontant sa vie à la maison. Puis elle terminait ainsi :

« Ce que je veux, c'est continuer ma correspon-

dance avec vous, c'est me faire aimer par mes lettres, où je m'efforce de vous donner, le plus possible, de moi, avant de me faire aimer pour ma fri-mousse, car il faudra bien arriver à nous connaître, n'est-ce pas ? Oh ! je sais ce que vous allez penser.

» Une correspondance avec une jeune fille n'a rien de bien intéressant : une jeune fille doit être l'ignorance même, et, parfois — ô sceptique ! — je vous ferai sourire. Mais n'a-t-elle pas des aspirations, cette jeune fille, et ne sera-ce pas une joie pour vous de lire en elle, de voir se développer son sentiment, de la sentir s'éveiller à vos paroles.

» Si vous êtes, vraiment, le psychologue passionné que je crois, cela vous plaira, et vous continuerez de me lire et de m'écrire. Cela ne peut que me donner de la joie et à vous la satisfaction de vous savoir apprécié, selon votre valeur. »

Après la lecture de cette lettre, Montvèdre eut une hésitation. Puis il se décida à poursuivre l'aventure. Il n'avait pas recherché cette jeune fille, dont il savait maintenant le nom, qu'il n'avait jamais vue et qui venait à lui. Donc sa responsabilité était à couvert : les lettres qu'il avait reçues, au besoin, le prouveraient. Ensuite, l'écrivain était attiré encore plus que l'homme. Il y avait un problème psychologique à résoudre, un champ inculte, peut-être, à défricher, un terrain

d'expérience, un printemps; il se laissa tenter. Il connaissait, au surplus, de réputation, M. Bernard de Jussieux; il avait, surtout, entendu parler de lui à propos de l'affaire de Jacques de Mirande, de ce pauvre garçon faussement accusé de l'assassinat de sa maîtresse, Lucienne de Sergy, — *Marquissette*, comme on disait à Paris, dans un certain monde. D'aucuns avaient, àprement, reproché à ce magistrat d'avoir tendu, trop souvent, la perche à l'accusé, d'avoir montré une sympathie pour la défense, contrairement aux mœurs féroces en usage au Palais.

Le père, à qui on prêtait de l'esprit, lui était sympathique, sans qu'il le connût: que lui serait la fille? Il comprit qu'il y avait là une vierge qui désirait l'émancipation, de toutes les forces d'une âme curieuse et hardie, longtemps contenue. Enfin, Montvèdre lui savait tout de même gré de lui offrir une Fleur que nul, jusqu'à présent, n'avait même vue.

Et il pouvait la cueillir.

Certes, il ne le ferait pas.

Seulement, à dater de là, il fut moins sincère qu'auparavant; mieux ou pire, toutes ses lettres, plus tard, tendirent à faire écrire Mlle Suzanne de Jussieux dans un certain sens, à lui donner comme une analyse d'elle à faire. Il la guidait, afin d'établir entre eux un flirt spirituel. Ce fut bien cela, un flirt spirituel; car il avait des femmes, il n'avait,

comme dit le peuple, qu'à se baisser pour en ramasser, et Suzanne ne lui offrait aucun attrait particulier, sauf celui de l'inconnu.

Il répondit :

« J'ai appris avec plaisir que vous étiez fille d'un grand magistrat renommé au Palais pour la conscience psychologique qu'il déploya dans quelques causes célèbres. Auriez-vous déjà des bas bleus, mademoiselle? La narration de votre vie à la maison, quoique courte, est assez réussie. Vous avez du talent, et je ne veux en rien vous flatter en vous disant qu'avec le temps — et en vous débarrassant de quelques défauts — vous arriverez à écrire très bien, si toutefois cela peut être un but.

» Soit, j'accepte de continuer à correspondre avec vous, ma petite Sévigné. Vous devez me réserver encore des surprises. Vos lettres disent votre instruction, votre esprit alerte, et ce me sera toujours un plaisir de lire vos pattes de mouche. Tâchez de me faire tourner la tête, et cela vous sera facile, puisque vous vous sentez, sans raison, attirée vers moi.

» Mais, cette correspondance, à quoi aboutira-t-elle? — A nous rencontrer. Et qu'arrivera-t-il? De votre côté, ma chère petite amie, votre amour monte vers l'écrivain bien plus qu'il ne descend jusqu'à l'homme. Vous êtes amoureuse bien plutôt des phrases de mes livres, d'une certaine façon

de sentir qui touche votre sensibilité et votre cérébralité — ces deux facultés vous gouvernent — que de ma véritable personnalité d'homme, absente de vos préoccupations. Je vous représente un garçon célèbre qui peut vous procurer, peut-être, quelques sensations moins banales que celles déjà ressenties par vous, et il n'y a pas autre chose. Où irons-nous? Je vous le dis, je ne sais pas encore. A l'amour? Vous du moins; vous pouvez y aller; car, pour moi, comme dit le poète :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

» En tout cas, je vois maintenant que, dès le début, pour me donner votre adresse, poste restante, vous avez encore mes initiales — S. P. M. J. — dans celles de votre prénom et de votre nom. Y avez-vous pensé? C'est exquis et fripon; c'est, de loin et d'avance, comme nos lèvres jointes. Et elles ne s'approcheront peut-être jamais. Enfin, répondez-moi, et nous verrons ce qu'il sortira de toute cette dépense de papier... »

Suzanne lut cette lettre avec un peu de surprise. Elle s'attendait à une autre flambée: elle vit que Montvèdre ne « s'emballait » pas et qu'elle ne triompherait pas aussi aisément qu'elle s'en était flattée.

Elle répondit pourtant :

« Etes-vous assez impertinent envers moi! Je puis vous aimer, moi, sans que vous éprouviez rien pour moi, vous! Me croyez-vous donc dépourvue de ces charmes où se prennent les hommes? Est-il donc impossible que je vaille assez pour vous conquérir? Je vous assure que je suis une petite personne très passable et je garde la ferme persuasion de pouvoir être beaucoup aimée d'un homme. Mais mon esprit doit bien être compté pour quelque chose, et, avant de mettre mon corps sous vos lèvres, si cela doit arriver, je voudrais être sûre d'être aimée pour mon âme aussi, pour toute moi. Je suis à l'âge où l'on ne voit pas la fin de tout, et pourtant je sais que la beauté passe et que, seul, demeure l'esprit de la femme. N'est-ce pas ainsi que voulez m'aimer? »

Il lut cette lettre et il riposta aussitôt :

« Evidemment, vous êtes assez différente de mes précédentes amies. Il y a en vous des aspirations supérieures qui s'efforcent de fleurir. Mais est-ce bien à moi d'être votre initiateur dans cet inconnu qui vous tourmente? »

Il s'était dit : « C'est court et elle voudra répliquer assez longuement. J'ai l'air de me dérober quand, au contraire, je désire, psychologiquement, la connaître. »

Avec une impatience pire que la précédente fois,

Suzanne avait attendu la lettre de Montvèdre. Elle fut mécontente de la voir si courte, si ambiguë, mais elle était fille d'énergie, elle voulait une aventure, et c'était sur Montvèdre que, définitivement, elle avait jeté son dévolu.

Elle répondit :

» Certes, je ne l'ignore pas, vous avez été gâté par tant de femmes, qui vous adorèrent sans doute. Mais toutes ces femmes vous ont parlé tout comme si elles s'étaient adressées à d'autres, et moi je suis celle qui Vous dit, pour la première fois, ce que je ressens vraiment à votre pensée. N'êtes-vous donc pas flatté? N'est-ce pas un triomphe pour vous? Mes lèvres, tout de moi est pur, impollué, et si jamais je suis blottie dans vos bras, vous serez le premier qui aura effleuré ma bouche. Tans pis! je l'ai écrit, — et, *si c'est écrit*, tant mieux! Je m'avance; mais il y a le recul.

» Ah! je le vois bien, vous doutez encore. Ne me croyez-vous pas jolie? On m'a louangée quelquefois, et j'ai pu croire à certains signes, qu'ils disaient vrai, les madrigaliseurs du monde. Je suis, du moins, vive et franche, et j'imagine qu'on pourrait être fier de moi.

» Certes, vous allez m'aimer pour mon bagout, pour ma hardiesse, de loin, pour mon âme; plus tard, sans doute, vous attacheront à moi des qualités plus matérielles, car notre correspondance aboutira forcément à une entrevue. C'est à vous de

la préparer. Faites que j'arrive et que je tombe dans vos bras, palpitante, émue, délirante même; prenez-moi, alors, et de manière que je ne sache plus me reconnaître en moi-même, — oublieuse de tout.

» Ce ne sera pas demain, maître. Je n'en aurai jamais le courage. Mais, peu à peu, en m'écrivant, je verrai votre individualité morale surgir des choses que vous m'apprendrez de vous; elle viendra se joindre à l'image de votre personne, que je connais, et, un jour, peut-être, je me sentirai le courage d'aller vous voir. Je dis: le courage; car je prévois que vous me prendrez dans vos bras, que vous me ferez connaître vous... Tenez! je n'ose pas continuer. Il est encore trop tôt. Vous vous dites peut-être: « Est-elle assez dévergondée, Mlle Suzanne! » Allons, soyez indulgent un peu, et prenez-vous-en à vous seul. J'ai lu vos livres troublants, où passent des images voluptueuses, et vous m'avez appris une façon de sentir. Le coupable, c'est vous, votre talent d'exprimer les souffrances éducatrices de l'amour, — cette curiosité qui m'a entraînée, après vous avoir lu, à vous connaître; et, depuis, je ne m'appartiens plus... »

La lettre était à peu près telle que l'attendait Montvèdre. Il s'applaudit d'avoir écrit précédemment, selon la ligne qu'il s'était imposée.

Il répondit, cette fois, tout de même aguiché :

« Etes-vous vraiment belle? Vous, vous ne seriez pas fille d'Eve si vous ne croyiez pas à votre beauté. Ne pouvez-vous me faire un portrait de votre visage et de votre corps? Il sera probablement flatté, mais je verrai clair quand même et sentirai la vérité sous les mots que l'orgueil vous aura dictés.

» Enfin, j'aime vos pattes de mouche, car elles présentent à mon esprit une femme, ou une enfant, différente de toute généralité. N'est-ce pas un peu ridicule? Je ne vous ai jamais vue, mais je vous pressens, et je vous écris, à ces minutes du moins, avec la petite émotion charmante que l'on a en écrivant à celle qu'on n'aime. Enfin, je souris à la gracieuse silhouette qu'évoquent vos lettres alertes et pimpantes, fraîches et exaltées de tout votre printemps.

» Ecrivez-moi bientôt, et longuement. Dites-moi vos yeux, donnez vos lèvres, sur votre papier, où je mettrai les miennes, Suzanne. A lire vos lettres fines et délicieuses, jolies et ingénument artistes, je me l'imagine maintenant, et j'en suis sûr, vous êtes celle que l'amant, le poète et l'artiste espèrent parfois, celle qu'on rêve, aux heures tristes de solitude.

» Puisque vous allez au théâtre, dites-moi le prochain soir où je pourrai vous apercevoir? Dans quel théâtre? Quel jour? Dans quelle loge? Comment serez-vous habillée? Je serai aux fauteuils

d'orchestre et vous reconnaitrai à une fleur que tiendra votre main. Voulez-vous? — Ou bien avec votre femme de chambre, ne pourriez-vous pas entrer dans telle église, à telle heure dont vous m'aurez averti? Vous aurez un bouquet de violettes.

» Et votre photographie? — Reutlinger a dû vous portraiturer. — N'en pouvez-vous dérober une à l'album familial — voulez-vous? — et la mettre dans votre prochaine lettre? Je vous la rendrai, si vous l'ordonnez. — Suzanne! Suzannette! Suzon! Suzette! Les gentils petits noms à murmurer.

» C'est fou, il y a des moments où, moi qui ne vous ai jamais vue, j'adore votre petite âme franche et pittoresque, et je rêve, sous mes baisers, le corps frais où elle vibre. Un jour — qui sait? — nous cueillerons tous ces baisers entre nous, baisers d'autant plus inoubliables qu'ils n'ont pas la fièvre passagère des lèvres jointes.

« Suzanne, vierge sage ou vierge folle, mais venue si ingénument et curieusement à moi, croisez un instant les mains sur vos jeunes seins, pour que votre bouche en butine lentement le parfum en pensant à celui qui, peut-être, vous attend. »

6 mars.

J'écris ce journal sur du grand papier écolier plié en deux, sans craindre les brusques surprises. On pense que je note mes impressions et qu'elles ne valent même pas la peine d'y jeter un regard. « Une fillette ! Qu'est-ce que ça peut bien avoir à dire ? » Et ces pages fripées traînent dans mes poches, écrites à la hâte, souvent sur mes genoux, au crayon, ou sur mon oreiller, lorsque, couchée, me trouvant ainsi plus intime avec moi-même, je me souviens de ce qui m'a frappé. C'est amusant, de les tromper un peu, ces parents, qui se croient très forts, parce qu'ils vous ont enlevé une boîte de papier mauve et vous tiennent en laisse comme un King's-charles de petite duchesse !

Avec tout ça, je suis amoureuse d'un homme que je n'ai jamais vu, que j'ai à peine entrevu, un soir, au théâtre. Ne serai-je éprise que de l'Amour, tout simplement ? Mais non, je suis troublée surtout par Celui qui, sans être connue de lui, me l'a si divinement inspiré ?

Montvèdre m'a demandé de brûler ses lettres.

Demande-t-on à une religieuse, à une sainte, de brûler ses reliques ? C'est toute ma vie ! C'est tout ce que j'ai de lui, et il voudrait que... Non ! c'est impossible. Je les cache, on ne les découvrirait qu'en cherchant beaucoup, et, pour chercher ainsi il faudrait avoir un motif, des doutes. Le jour où je le supposerai, je me déferai de ces chères missives, pour les retrouver quelque temps après.

J'ai donc caché ses lettres dans une draperie, entre la doublure et le satin. La nuit, lorsque tout dort, je me lève doucement, je grimpe sur une pile de coussins à ma cachette, et, presque nue, toute frissonnante, repelotonnée dans les draps tièdes, approchant tout près la petite veilleuse, dont le globe opalisé projette des lueurs de rêve, je relis avec un peu de démençe dans les yeux, ces lettres idéales. Ah ! les sensations inconnues dont le souvenir vous hante, vous extasie, que l'on pressent garder toujours, parce qu'elles sont les premières qui vous ont fait vibrer, vous ont démontré qu'après des platitudes de l'existence il y avait un petit coin céleste, poétique, pour lequel il était bon de vivre et de rêver ! Et c'est délicieux, cette demi-clarté donnant le mystère où l'on se cache, comme pour une action terrible et défendue ; où, rougissante d'une instinctive pudeur, on s'abandonne à ces sensations qui vous possèdent tout entière, vous délectent d'indéfinissables langueurs, presque un songe lent et caressant dont on souhaiterait ne

pas s'éveiller, pour en subir toujours la détraquante influence!

Oh! je me donne trop!... C'est que je suis siennel telle que, sûrement, il me désire. Et cette longue contrainte, ce « noviciat de l'amour » ajouteront je ne sais quelle puissance lorsque, dans l'infini mystère des choses, nos mains seront unies, comme le sont déjà nos âmes. Oh! j'ai peur! j'ai peur de ce que j'écris — pour moi seule pourtant. S'il n'était pas aussi sincère que moi! Si les caresses écrites étaient oubliées, avant même que l'encre en soit séchée! J'ai vingt ans, la jeunesse avec ses illusions, ses croyances! On se grise au parfum d'une fleur...

8 mars.

S'il savait les sensations terribles que me donnent ses livres, lorsqu'il décrit ses héroïnes, ces tentatrices qui savent séduire et aimer, qui joignent à un luxe inouï toutes les affolantes voluptés! Je me trouve, alors, si faible que j'ai peur de ma faiblesse, d'être comme ces petites fleurs des serres que le grand air tue! Je me trouve l'esprit faussé, détraqué, de croire que, vraiment, il peut m'aimer! Et, dans ces moments-là, je pense tout anéantir pour ne pas devenir plus ridicule encore!

Mais c'est là, encore, que ma folie atteint son plus haut degré d'acuité. Non, je ne me sens pas la force de redevenir ce que j'étais, une bonne petite

fille aux instincts sérieux et purs! Mais je sens une fièvre envahir ma peau, courir dans mon sang, une soif d'inconnu, une imagination qui s'enflamme, ne se rebute ni aux déceptions ni aux obstacles, qui pressent qu'au bout de tout cela il n'y a qu'un but inéluctable et divin! fait sans doute de douleurs, de désastres, peut-être. Mais n'est-ce pas dans les pires supplices que l'on goûte les plus voluptueuses jouissances?

9 mars.

La sensation devient absolument délicieuse lorsque, dans ses romans, je retrouve le style idéal et charmant de ses lettres. Oh! oui, la sensation est délicieuse. Je me dis qu'un peu de ce talent est pour moi seule, que ces lettres, de petits chefs-d'œuvre, sont comme des roses qui ne se seraient écloses que pour vous, qu'un écrivain — la par la foule — a pensé, a rêvé, et que cette pensée, cette rêverie ont été pour moi, presque une « gosse ».

Ah! ses lettres, ça brûle! Oui, c'est épeurant et délicieux! — Pourquoi cacher à l'ami inconnu mes sentiments? M'estimera-t-il moins si je lui avoue que mes lèvres frémissantes veulent les siennes, que ses phrases adorables, même un peu ironiques, un peu hautaines, me délectent, m'affolent, que, de jour en jour, ma raison s'échappe, petit à petit, comme le sang qui coule, goutte à goutte, d'une blessure?



Ah! oui, je sais, je devrais me rappeler que je suis une jeune fille et que, pour la première fois, j'oublie ce que je dois à ceux qui m'ont élevée et à moi-même! Mais s'en souvenir! C'est vivre sans penser! C'est étouffer toute aspiration vers l'Idéal! C'est oublier que l'on a un cœur, une âme! Que cette âme se sent attirée vers qui lui chante des mots d'amour! Est-ce ma faute s'il est arrivé à la faire vibrer follement, délicieusement? si, à la fièvre grisante de Ses désirs, je tremble d'épouvante, et charmée à la fois?...

10 mars.

Craintes, appréhensions. Oui, je suis folle de chercher toujours dans mon bonheur, si troublant qu'il m'épeure, de vaines puérités. Oui, j'avais peur, et même encore j'ai peur en ce moment, que, seule, en moi, l'initiation le tente! Je suis assez jolie, mais ai-je l'affolante séduction des maîtresses passées, ce luxe, qui est un peu le complément de l'amour? Et cet amour, le saurai-je? Saurai-je les caressés, les caresses qui prennent l'âme, la chair, la raison de Celui que l'on veut à soi? En amour, je suis une petite sauvage; je ne saurai que, gauchement, lui tendre mes lèvres, sans savoir seulement comment se donne un baiser... Cela ne m'effraie pas, mais c'est quand il m'aura faite très savante que, peut-être, il ne m'aimera plus.

Ah! ces pensées me font mal!... Bah! qu'importe

l'avenir, donnons-nous tout entière à l'heure présente! Doit-on y songer, lorsqu'on est heureux?...

Il m'a écrit cette phrase: « Je cause ainsi avec vous, mais c'est en attendant les mots écoutés sur vos lèvres. Je mets des baisers partout sur ce papier, pour que, cette nuit, la nuit prochaine, ils s'évadent, en sarabande, pour vous vêtir, sous la chemise, de leur papillonnement un peu ivre. » Des baisers, partout. Il me semble qu'elles me frôlent, les caresses folles, éperdues, que je me débats, que je me sens prise, et que c'est bon... bon à mourir... Je suis affreuse de parler ainsi. Pourtant, je le jure, jamais les caresses reçues n'ont eu une arrière-pensée un peu perverse, pour que j'aie ainsi le vague sentiment des délices qu'elles peuvent donner.

Ma petite cousine?... Oh, non!... Cependant... Mais si innocemment, et il y a deux ans. Une nuit, des fleurs que j'avais mises dans tous les coins de ma chambre, m'avaient rendue malade: je grelottais avec de petits frissons de fièvre. Alors, Rosette vint, me prit dans ses bras et me coucha près d'elle, dans son grand lit. « Approche, tout près, tout près, ma pauvre mignonne, que je te réchauffe, me dit-elle. » Elle ouvrit sa robe de nuit, toute fanfreluchée de dentelles, qui sentait un peu comme les fleurs que je venais de quitter. Je m'approchai tout près, tout près, comme elle m'avait dit... On s'endormit gentiment... La chair

attiédie de nos gorges approchées se soulevait pareille, comme le frémissement tranquille des ailes d'une colombe... Ce fut tout... et je n'en ai gardé qu'un souvenir très pur et très doux.

Ah! ça, c'est une folie, un petit péché qu'il faut que j'avoue. Encore une nuit, une nuit grisante d'été, pleine d'étoiles, de parfums semblant monter des dessous vaporeux d'une femme; dans le jardin, avec Rosette, de sa voix câline et chaude de Toulousaine, elle me parlait, encore un tantet hallucinée du souvenir de baisers échangés, la veille, et cela me parut si tentant, qu'un peu folle je dis doucement et câline (mais trop fort, sans doute, parce que maman, que je ne soupçonnais pas, m'entendit, et là fut tout le mal): « Embrasse moi sur la bouche, dis, chérie... pour voir comment c'est...? »

Rosette sourit, amusée, et, penchait déjà la tête.

Mais maman parut dans l'allée, et depuis, je n'osai le lui redemander.

13 mars.

Je suis allée chez une cartomancienne! Comment cette folle et absurde idée m'est venue? A un diner, on se mit à parler d'étranges prédictions réalisées, de tout un avenir dévoilé par les cartes! Et cela me mit en tête l'irrésistible envie de savoir ce que serait ma vie, de savoir si cette femme, à qui je demanderais l'Inconnu, verrait, sur ses cartes étalées,

la suite de ce tourment délicieux où s'enflent le cœur et l'âme? Ah! je l'eusse payée de toutes mes richesses de fillette, mes chiffons et mes romans, celle qui m'eût appris cela! Comment je fus, le lendemain, dans le logis d'une cartomancienne très célèbre, juste une heure avant de prendre le train? avec la femme de chambre. La chose est très complexe. Le mieux, c'est que je n'avais absolument rien pour payer cette donneuse d'illusion! Je m'en inquiétais peu. Bah! je laisserais ma bourse vide, mais valant, dix fois, le prix de ma visite, une mignonne bourse en or que papa m'a donnée, l'an dernier, pour ma fête. Et je dirai que je l'ai perdue. — C'était fou, mais je voulais avoir toute une gerbe d'espérances, toute une moisson de joies futures. Je ne croirais qu'au bonheur! A vingt ans, croit-on le malheur possible? On accepte, avec une naïve confiance, toutes les prévisions heureuses; mais les papillons noirs, on les chasse en se moquant!

Eh bien, la « pythonisse » m'a servie pour ma largesse. Couverte d'une peluche usée, elle battit fiévreusement ses cartes, de grands tarots égyptiens où s'unissaient des personnages, des animaux étranges, des objets bizarres, des fleurs de jettature, qui effraient, dans leurs mystérieuses formes, comme des maléfices inconnus. « Dégantez-vous, pour couper », me dit-elle. Je le fis, et, habile au métier, devina-t-elle, au frémissement de mes doigts, cette

attirance qu'elle exerçait sur moi? vit-elle dans mes yeux une flamme enfantine et curieuse, d'une joie aussi que causait l'évocation des lettres récentes, mes désirs naissants? l'inquiétude de mon âme qu'inconsciemment le lendemain épourait?

Pour me donner des visions de paradis, elle prononça :

« — On vous aime, on vous désire, un joli garçon... blond? Oui, blond... et vous correspondez avec lui? »

Ah! j'eus tort de me lever à demi sur ma chaise, de frémir, anxieuse, les yeux brillants, ardemment fixés sur elle, car elle vit bien que ces phrases, écloses dans son imagination fantaisiste, tombaient juste dans ma pauvre petite cervelle déséquilibrée. Puis, voyant que le passé, le plus difficile à dire pour elle, était franchi, elle entama l'avenir. Un avenir drôle, étrange, auquel je ne veux pas croire.

— Eh bien, lui dis-je, s'il existait, ce jeune homme que vous dites m'écrire, devrais-je me fier à lui?

— A un certain point, répondit-elle, il vous désire et fera tout ce qui sera humainement possible pour vous avoir. Je vois sa situation très mondaine. Oh! Il a beaucoup de maîtresses; regardez cette quantité de femmes qui l'entourent.

Et je vis, autour d'une carte représentant un jeune homme aux cheveux noirs drôlement crépelés lui inondant les épaules, une ribambelle de cartes

avec des petites femmes presque nues, sautant sur des écharpes vertes. C'était très amusant. « Sans doute est-ce sa famille? répliquai-je en souriant. — Non, il a peu de famille. » Voyant combien j'étais intriguée, palpitante, elle continua, puisque le sujet portait si bien :

— Il veut, il voudra que vous alliez chez lui. N'y allez pas. Si vous y allez, vous oublierez tout, entendez-vous, tout, et lui qui n'envisage cette aventure que comme un caprice passager vous aimerait plus qu'il ne le voudrait, plus qu'il ne le pense, et, alors, entraînée par le courant des choses, vous feriez une folie irréparable...

Des blagues, tout ça. Elle radotait la vieille sorcière, — et je regrettais presque ma petite bourse d'or.

16 mars.

Bien! ça a été chic, ce matin.

J'ai pu sauver la situation! Mais Dieu, que de tremblements, que de craintes, que de désespérance à la pensée de voir s'écrouler le radieux échafaudage de la délicieuse aventure! Oui, ce matin, j'écrivais à Montvèdre, j'ai été surprise par ma noble mère; elle m'a chipé ma lettre dont la damnée couleur mauve dépassait sous les cahiers où je l'avait cachée. Déjà quelques folles phrases s'alignaient. Par veine, aucun nom! Maman tonnait :

— A qui? A qui?

14.

Je répliquai :

— Au mari inconnu.

Après une heure de morale, maman me laissa tranquille; puis avec l'inquiétude que nous cause la maladie de Rosette, on n'y pensa plus. Je suis allée la voir aujourd'hui, avec ma mère, ma pauvre cousine. Deux gardes-malades veillent autour d'elle, et sa mère, qu'elle appelle comme un bébé qu'on égorge: « Maman! maman! » Elle se plaint; son pauvre corps est tenaillé par l'horrible mal. « Suzanne, a-t-elle dit faiblement, viens près de moi. » Je me suis approchée près d'elle, prenant dans ma main sa main si pâle: « Conte-moi quelque chose », me souffla-t-elle. Je lui chuchotai ma saisie de lettre, mes espoirs, heureuse de pouvoir lui dire mes secrets, comme à la chère confidente qu'elle avait toujours été et qu'elle redevenait.

— Tu as raison, a-t-elle pu répliquer, s'aimer est ce qu'il y a de meilleur sur terre! C'est si bon l'affection! Tu sais qu'Albert envoie, chaque jour, prendre de mes nouvelles. Oh! va! tu verras comme c'est bon de se sentir aimée! Et Ernest?

— Il vient d'être reçu licencié en droit, ma belle chérie, et il t'aime toujours bien.

— Pourquoi n'est-il pas venu me voir?

— Il travaille beaucoup maintenant.

Elle a souri, — il y avait un peu de bonheur dans ce sourire malade — puis, presque défaillante, le pli de douleur plus âprement marqué sur sa jolie

figure, elle m'a dit: « Laisse-moi, ma Suzanne, tu me fatigues. » Ensuite, les plaintes ont continué avec plus de douleur dans l'accent. Le cri d'une pauvre victime torturée qui perd jusqu'à la force d'exhaler sa souffrance.

17 mars.

Ah! c'est atroce! Obligée d'écrire aujourd'hui, à mon cher flirt, sur une page arrachée du papier écolier — plié en deux, — dont je me sers pour le journal. Que pensera-t-il de cette presque impolitesse, forcée, hélas? Ecrire sur mon papier mauve, c'est impossible! Sur ces feuilles on ne se donne même pas la peine de jeter un regard, de sorte que je puis écrire, même la porte ouverte, et sans craindre les brusques surprises, amusée de les « rouler » un peu, les parents qui réservent tout votre printemps pour un « mariage de raison ».

22 mars.

Rosette est morte! je ne la verrai plus! Ma jolie chérie! C'est fini à jamais! Je suis comme un peu hébétée, mais je n'ai pu trouver une larme dans mes yeux brillants de fièvre. Il a fallu apprendre ça à son petit garçon — cinq ans — à Robert, si gai, si insouciant.

Il a eu cinq minutes de vrai désespoir — une minute pour chacune de ses années — de vraies larmes qui coulaient, en longues rigoles, le long de

ses joues un peu pâlies; un quart d'heure après, il riait comme si rien ne s'était passé, comme si sa mère adorée n'était pas partie pour le voyage noir, était toujours au logis, prête à le réchauffer de ses caresses, à le consoler des petites peines ingénument contées, à le couvrir de baisers !...

Elle est jolie, morte, ma pauvre Rosette, jolie comme elle ne l'a jamais été. Le teint, d'une diaphanéité, d'une transparence divines, rayé par la ligne sombre des cils et des sourcils, le pli de souffrance faisant place à une expression radieuse de pure béatitude, comme si, dans le lugubre anéantissement de tout, elle avait trouvé des joies idéales, des félicités angéliques !

Elle est morte, à sept heures du soir. Depuis le matin, des étouffements la prenaient : c'était l'eau qui la torturait, qui remontait au cœur; et, depuis le matin, les médecins prolongeaient sa vie par des piqûres de caféine, d'une violence inouïe, par des fers brûlants qui lui roussissaient les chairs sans que, seulement, elle s'en aperçût. Elle eut, pendant un instant, conscience de ce qui allait se passer. « Je vais mourir, soupira-t-elle. Ah ! comme c'est bon ! Oh ! je vous en prie, ne m'en empêchez pas, c'est trop bon ! » Comme elle parlait ainsi, le prêtre arriva : « Mon enfant, vous repentez-vous de toutes les fautes commises ? — Oui, oui, dit-elle épuisée. » Augsburg, son mari, la soutenait : « Souris-moi, ma Rose adorée », lui disait-il, navré.

Elle essaya, et ce fut tout : sa tête blonde retomba, inerte, livide, dans un spasme suprême.

Pauvre aimée ! à trente ans à peine ! si jeune !

Et je n'ai pas une larme pour la pleurer ! Bah ! pour elle, n'est-ce pas une joie, un bienfait du ciel, de s'en aller, en pleine jeunesse, sans connaître les rancœurs d'une vie plus prolongée ? Elle a aimé ; elle a cru qu'on l'aimait, et c'est une grâce divine de mourir avec ses illusions.

24 mars.

Cet après-midi, j'ai jeté une dernière goutte d'eau bénite, comme une larme de désespérance infinie, dans le caveau où l'on venait de descendre ma pauvre cousine, et je n'ai pas encore pu pleurer, j'ai eu les yeux fixes et secs en regardant le cercueil où se désagrègerait le corps de ma Rosette.

Auparavant, j'avais assisté à la grand'messe mortuaire, à la Trinité, où les grandes orgues m'arrachaient l'âme par leurs clameurs de douleur. *Deprofundis clamavi* ! C'est horrible, ces chants d'église ! Cela vous épouvante, vous emplit la tête de je ne sais quelle nostalgie de néant, de trêve avec cette bataille de la vie, vous fait désirer de ne pas aller plus loin, de mourir tout de suite, puisque, tôt ou tard, il faut y arriver.

25 mars.

Je me trouve horriblement indifférente à ce

malheur récent, à la perte de la blonde qui m'adorait, qui aurait exécuté, sans murmurer, n'importe quel désir que, câline, je lui aurais adressé! Et je ne me sens rien! Même en me remémorant les terribles souffrances qu'elle a endurées, l'état horrible où, sans doute, elle est maintenant, le temps qui, lentement, fait son œuvre, qui, peu à peu, décompose ce corps qui fut aimé, — entre autres, par mon frère, — ces lèvres qui, tant de fois, furent baisées; toutes ces choses atroces que j'évoque, espérant éveiller en moi un frisson d'angoisse, de désespoir ou de pitié, me laissent indifférente, comme si la chère morte était passée dans ma vie sans me la rendre douce par sa chaude et vibrante affection: « Tu n'as pas de cœur, dit maman; tu t'es tellement serrée dans ton corset qu'il est descendu de ta poitrine. » Oh! non, il est toujours là. Les lettres chéries ne l'ont-elles pas fait vibrer délicieusement? Et encore tout à l'heure, en écrivant à Montvèdre, la plume ne glissait-elle pas, comme guidée par Lui?

28 mars.

C'est très drôle, jamais je n'aurais cru que l'attente d'une lettre aimée vous fit souffrir à ce point.

29 mars.

La femme qui aime un poète aime deux fois: l'artiste et l'homme! Hier, la lecture d'une lettre,

dont l'attente m'avait tant inquiétée, m'a ravie! Dans ces lettres, il y a des trouvailles d'une délicatesse infinie! C'est un charme jamais connu! Des petits chefs-d'œuvre que ces phrases, longues comme des caresses, émanant un tel relief de séduction, qu'épouvantée on se demande si l'on doit aller plus loin; si, plus tard, alors aux prises avec un tel homme, on n'abdiquera pas tout courage, toute volonté, si on ne s'abandonnera pas ainsi qu'une poupée à un enfant adoré qui se sent libre de la casser, après s'en être amusé un peu, ou de la câliner, de la dorloter, longtemps... longtemps...

30 mars.

Toute alanguie, dormant encore, on m'a conduite, ce matin, au couvent. L'aumônier m'a confessée. A huit heures, parmi les rayons de soleil qui filtraient, bleutés par les vitraux, j'ai communié et j'ai eu l'âme toute enchauffée par cet acte dont j'ignorais l'intime et très réelle jouissance. Certes, j'ai des tendances mystiques; même la confession, cet acte apeurant, que, toute petite, j'appréhendais comme une punition terrible et fatale, m'a émotionnée doucement; j'ai éprouvé une joie secrète et perverse à avouer, avec de gentilles mines contrites, de légers péchés exhalant, dans le sévère carré de pénitence, un souffle de vice, et, presque d'amour!

Défaillante, j'appuyais mon front contre le treillis

de chêne, mes frisettes le traversaient drôlement, se posant sur l'épaule du confesseur qui, la tête inclinée, me questionnait, à plaisir et longuement, sur les fautes les plus exquisement scabreuses, que je niais avec de petits cris pudiques d'oiselle effarouchée.

Après la communion ! l'instant poétique et délicieusement troublant ! On s'agenouille, languissante, devant la nappe brodée, et on est prête à s'évanouir un peu, tant la sensation devient forte, quand, dans une opacité de songe, on voit le prêtre, avec sa robe de dentelles, l'étole aux larges broderies d'or où, hiératiques, sont posés des lys argentés, s'avancer, tenant le calice éblouissant d'étincelles de lumière. La main prenant une parcelle du Christ, la voix, avec des accents d'incantation, prononce : *Corpus domini nostri Jesu Christi*. Tremblante d'un amour où le religieux se profanise perversieusement, on avance ses lèvres brûlantes avec l'arrière-pensée que Celui dont on rêve va y poser les siennes... et le baiser arrive... doucement... se délecte, le baiser aux lèvres pâles, l'hostie !... l'hostie sanctifiée qui s'amalgame à vous, se donne, où l'on puise, longuement, toute une griserie imaginaire, l'hostie que la langue humide tourne, retourne avec une recherche libertine et délicieuse... C'est le rêve ! c'est le baiser seul ! ce baiser que l'on avale ! La jouissance mystique devient une jouissance amoureuse !

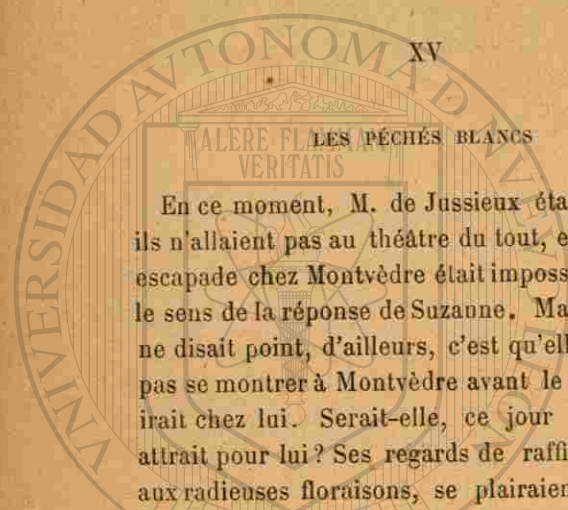
Ah ! zut ! zut ! zut !... je me détraque, positivement. Mais c'est lui ! qui me donne cette sensibilité, cette nervosité, ce rythme démoralisateur qui me font chercher tout ce qui sent les caresses, tout ce qui se rapporte aux baisers.

1<sup>er</sup> avril.

Je n'ai plus la force de penser ! Cette passion spirituelle me prend toute. Ce sont, les unes après les autres, d'étranges et douloureuses sensations, de lancinantes, puis délicieuses pensées qui, jour et nuit, me poursuivent. C'est la fameuse Idée fixe dont ma petite Rosette m'avait si souvent parlé. L'idée fixe, adorable et terrible, si adorable même, quand elle vous fait souffrir, que l'on préfère en subir toujours la détraquante obsession plutôt que de la perdre.

Une heure du matin.

Je ne peux plus écrire ; les mots dansent devant mes yeux comme une sarabande fantastique de petits moucherons.



LES PÉCHÉS BLANCS

En ce moment, M. de Jussieux était souffrant ; ils n'allaient pas au théâtre du tout, et une courte escapade chez Montvèdre était impossible ; ce fut le sens de la réponse de Suzanne. Mais, ce qu'elle ne disait point, d'ailleurs, c'est qu'elle ne voulait pas se montrer à Montvèdre avant le jour où elle irait chez lui. Serait-elle, ce jour suprême, un attrait pour lui ? Ses regards de raffiné, habitués aux radieuses floraisons, se plairaient-ils à contempler la petite fleur fraîche ? Serait-il ce délicat à qui l'habitude des grands vins fit paraître délicate la coupe de clairol lui apportant tout l'enchantement d'une nouveauté ? Cette première petite rencontre, malgré un peu de confiance qu'elle avait en elle-même, pouvait causer au romancier une désillusion. De même qu'elle s'était fait de Montvèdre une image avant de le connaître, il devait se la figurer selon son rêve ; et elle n'eût voulu, pour rien au monde, que ce désappointement se produisît avant le moment fixé par elle-même, quand elle jugerait l'entrevue nécessaire à sa définitive victoire.

Montvèdre ne fut pas dupe, une minute, du motif du refus opposé par Suzanne. Il devina tout de suite qu'elle voulait lui ménager une surprise. qu'elle évitait de s'opposer à le décevoir avant le jour suprême, si jamais ce jour devait venir. Mais il continua d'écrire. Il trouvait ces lointaines relations spirituelles et intelligentes, se prenait d'une curiosité, voulant pénétrer assez avant dans les secrets de la jeune fille pour approfondir sa nature, intéressé maintenant : la découvrir telle qu'elle était, parmi l'enchevêtrement de mensonges et de vérités qu'il supposait en ses lettres.

Chacune des missives de Montvèdre était écrite dans un sens donné, convergeait à ce but. Suzanne devait, nécessairement, préciser ses réponses, selon le point de départ qu'il lui proposait, sous peine de divaguer, de laisser errer la correspondance en de folles échappées, badinages inutiles auxquels Montvèdre ne se serait pas laissé prendre. Ses lettres à lui étaient courtes et précises, forçaient, par les termes même où elles étaient conçues, la jeune fille à se livrer.

Parfois apparaissait une phrase de roman déjà employée par le conteur d'histoires d'amour au cours de ses œuvres, jetée là comme pour éprouver ses théories favorites sur Mlle Suzanne de Jussieux, bien loin de se douter, elle, du rôle que lui faisait jouer son dieu : il l'avait prise, sujet bien-vole, comme un champ d'expériences psychologi-



ques pour lesquelles la jeune fille, confiante, lui prêtait son âme tout entière, dont il jouait avec un plaisir d'artiste auquel, d'ailleurs, il se laissa prendre, lui, même plus qu'il ne le croyait.

Une autre que Suzanne, au fond inexpérimentée, jeune, ignorante des réalités de la vie, aurait peut-être soupçonné que Montvèdre, deci, delà, s'acquittait de toute cette correspondance, comme d'une tâche ; mais elle, elle ajoutait aux chères lettres tout ce qu'elle rêvait d'y lire. Elle marquait et odorait de tendresse les phrases, parfois un peu sèches et normaliennes, du romancier. Suzanne prêtait aux mots les significations qu'elle y voulait comprendre. Elle-même s'abusait, se fascinait. La jeune fille, cependant, continuait à écrire de longues lettres jolies, spirituelles, semées de ces phrases où se montrait toute la femme.

Une fois, Suzanne lut ceci :

« Notre correspondance menace de s'éterniser dans des choses vagues. N'oublions pas que nous sommes, vous une femme, moi un homme ; il nous faut autre chose que des phrases, autrement nous ne sortirons jamais de la situation équivoque que nous nous sommes créée. Encore un coup, où allons-nous ? Pouvons-nous toujours continuer cette correspondance ? Elle deviendra fastidieuse à tous deux, car nous ne nous connaissons pas, ne parlons que de généralités, et nous serions bien

étonnés de voir que ces généralités-là, le plus souvent, ne s'accordent pas avec notre nature.

» Vous ne pouvez pas, — vous ne voulez pas — venir chez moi, ou plutôt vous remettez cela à un temps lointain, aux calendes grecques. Cependant, je désire savoir vraiment votre beauté, avant de me laisser captiver, tout à fait, à votre intelligence ; je veux, vous entendez, apprendre de vous, avec un peu de réalité, ce corps gracieux qui me plaira, peut-être, à la folie. Oui, votre esprit me charme, j'aime la façon dont vous faites courir votre brin de plume ; mais cela ne suffit plus, et, vous le pensez bien, ne pouvait suffire longtemps. Des données plus nettes, matérielles enfin, sont nécessaires à notre correspondance, et, puisque vous ne voulez pas, — ne pouvez pas — me montrer la guenille charnelle, jeune et jolie, je n'en doute pas, de votre âme pimpante, j'exige au moins, une description.

» Chère, comment êtes-vous faite ? Vous me dites : « Souple, élégante, et cætera ». Mais ce sont des mots vagues et je souhaite avoir de vous un portrait qui me montre, exactement, chaque détail de vous. Oui, ne pouvant vous donner à moi d'une façon réelle, accordez-vous, Suzanne, en imagination.

» D'ailleurs, je l'avoue à la fin, votre pensée, aujourd'hui, me hante un peu. Il y a des jours où rien ne me vient de vous et où je voudrais recevoir

une de ces lettres qui, lorsque j'en déchire l'enveloppe, me font battre plus vite le cœur. N'est-ce pas, je ne demande pas trop, en te voulant nue, — ô printemps ! ô rêve ! Suzanne ! — décrite par toi, donnée par toi ? Puisque vous m'avez choisi, unis de loin, mais déjà, dans l'amour qui nous a menés obscurément l'un vers l'autre, voulez-vous, chère, vous livrer toute à moi, dans un abandon, pour ainsi dire, blanc ?

» Veux-tu te regarder, nue, dans ta chambre de jeune fille ? Oui, la nuit, à la clarté de la veilleuse, regardez-vous, *avec mes yeux autant qu'avec les vôtres*, dans une glace, avec des regards qui seront aussi les miens, et, ensuite, voulez-vous me décrire ce corps que votre miroir seul a eu encore, et à ma place ? N'oubliez rien, ni les cheveux dénoués, ni les épaules, ni les jeunes seins, ni la Fleur, ni les jambes élégantes, — elles doivent être certainement comme vos pensées, — ni les roses que sont vos pieds nus. La première messe des prêtres est dite blanche, parce qu'ils ne consacrent pas l'hostie. Il en sera de même de vous, — de toi, — la consécration ne sera pas célébrée.

» J'attends. — Et excusez mon galimatias. J'ai mêlé les « vous » et les « tu » ; mais je voudrais les mêler sur tes lèvres. Allons ! que vos phrases, artistes sans le savoir, et si preneuses, vous donnent dans deux minuscules draps de papier. Donne-toi, petite amie, donne-toi, car c'est me prendre. »

Suzanne, à la lecture de cette lettre, sentit une rougeur lui monter au visage. Répondre : non, lui était pourtant impossible. C'était abandonner la correspondance, perdre le terrain conquis. Mais se dévêtir devant une glace, puis se décrire ! Toutefois, à mesure qu'elle y pensait davantage, s'accoutumant à l'image jolie qu'éveillait en elle le désir exprimé par Montvèdre, elle trouva l'idée originale, commença de se prêter à la pensée dont s'était, d'abord, révoltée son instinctive pudeur. Elle se dit que Montvèdre était dissemblable des autres, qu'elle lui devait des concessions.

Elle ne pouvait lui en vouloir — se disait-elle, — d'exprimer un désir qu'elle avait provoqué volontairement. Comment aurait-elle pensé le contraire ? Elle avait résolu de le conquérir et ne comptait pas triompher seulement avec des mots. Ne lui avait-elle pas promis de lui faire connaître une femme intelligente et belle ? Ne lui avait-elle pas affirmé, d'elle-même, sa beauté, avant même qu'il eût daigné la questionner, uniquement, sur ses pensées, sur son âme.

Tout ce qu'elle avait écrit jusque-là n'avait d'autre but que de donner au psychologue la curiosité de son esprit, et à l'homme le désir de sa jeunesse. Elle avait éveillé cette recherche physique, un peu sensuelle, imprudemment, et se devait, en bonne logique, de le satisfaire dans la limite du possible, en honnête fille. C'était peut-

être le seul moyen vrai de le conquérir définitivement, de le prendre tout entier, de réaliser enfin le rêve d'amour dont elle brûlait.

Elle était heureuse au fond, — refoulées ses premières pudeurs, — de voir Montvèdre inquiet d'elle, charnellement; il sortait de sa froideur et venait à elle, enfin; il serait maladroit de le rebuter au moment où, peut-être,

elle allait vaincre.

Puis, cette idée n'était pas banale. Aurait-elle aimé Montvèdre si elle l'avait jugé pareil à tous les hommes, si elle ne l'avait pas cru capable de pensées plus charnelles et plus ardentes, que celles des quelconques mondains que, jusque-là, elle avait connus. A un homme exceptionnel il faut d'exceptionnelles faveurs, et nul plus que Montvèdre, aux yeux de Suzanne, ne valait une infraction aux convenances habituelles. Et puis, si elle refusait, elle penserait qu'elle était, comme tant d'autres, esclave des préjugés, qu'elle ne l'aimait pas réellement, soucieuse seulement d'une originale coquetterie, d'un flirt écrit avec un homme célèbre. Il l'accuserait d'avoir voulu flatter son amour-propre de fillette un peu perverse — et craintive pourtant des conséquences de l'amour qu'elle avait elle-même provoqué.

Elle perdrait à jamais Montvèdre, sans espoir de le reprendre jamais, et elle l'aimait trop déjà pour se pouvoir résoudre à cette perte. Déjà, elle s'était

attachée à lui par la pensée, ne concevait pas sa vie de femme ailleurs qu'aux côtés du romancier en qui s'incarnaient, pour elle, toutes les supériorités, toutes les tendresses, toute la beauté, toute l'intelligence, l'idéal enfin, qu'elle poursuivait ardemment, de toutes ses forces, de tout l'amour éveillé en elle, — elle ne savait pas pourquoi, — à sa vue, un soir de première, au Théâtre-Français.

Malgré son gentil orgueil de sa beauté, jamais Suzanne n'avait eu la pensée de s'admirer elle-même, toute seule; l'idée de se décrire tout entière à un homme qu'elle connaissait plutôt en imagination qu'en réalité, lui avait paru effrayante, d'abord; mais elle commençait de se rassurer, à présent, en songeant qu'elle serait seule à se contempler. Personne n'en saurait rien.

Si, quelqu'un;

mais ce serait lui; nul autre homme ne la connaîtrait que celui qu'elle jugeait digne de l'aimer et d'être aimé d'elle.

Pourtant, si elle allait perdre la partie? si, après le don qu'elle aurait ainsi fait d'elle toute, implicitement, Montvèdre se dérobait, repoussait son amour ou bien ne la voulait pas prendre en mariage? En ce cas, elle se serait inutilement livrée, — dans de minuscules draps de papier, comme il disait, — sortirait humiliée, déflorée à jamais de cette lutte. Ne valait-il pas mieux, dans cette crainte, s'abste-

nir, ne point commettre l'irréparable imprudence dont elle resterait amoindrie vis-à-vis d'elle-même?

Perplexe, Mlle de Jussieux repassait en sa tête tous les scrupules éveillés par la demande de son ami; d'autre part, elle ne se résignait pas à perdre l'affection qu'elle pensait avoir fait naître et dont elle vivait, uniquement, à cette heure. Suzanne résolut de gagner quelques jours.

» Que me demandez-vous? Moi, une jeune fille, c'est-à-dire un être — conventionnellement — paré de toutes les pudeurs, j'irai me décrire à vous?... Ne dois-je pas avoir honte, et oserai-je jamais? Puis, cette description faite par moi, novice encore en tant de choses, sera-t-elle ressemblante? Et quand même j'arriverais à rendre le relief et les lignes, la couleur de ma chair, à détailler à vos yeux ma beauté, est-ce que, pour vous, je serai triomphatrice? Tant de femmes, dit-on — dans le simple appareil de la nature — ont été tenues dans vos bras! N'êtes-vous pas un peu blasé? Moi, je triompherais au moyen de mon corps, moi qui ne voulais tenir mon bonheur et conquérir l'amour que par ma seule écriture! Que faire? »

Il répondit :

« Ce que je vous ai dit. Vous ne seriez pas femme, si vous ne vouliez pas, malgré votre intelligence, triompher par votre grâce dévêtue. Vous possédez déjà une personnalité propre dont on

peut espérer beaucoup; il est possible, facile même, de la développer; mais il reste alors votre personne physique, qui est bien quelque chose dans le tout, que forment le corps et l'âme. Vous m'avez toujours dit que vous étiez jolie, bien faite. A vous de le prouver aujourd'hui.

» J'attends. »

Il attendait — et il lui écrivait pour la seconde fois. Suzanne parvint à vaincre ses dernières hésitations. Puisqu'elle ne pouvait bluder le désir de l'aimé, puisque l'audace était nécessaire à sa victoire, elle oserait, elle obéirait.

D'ailleurs, ce que pensait Mlle Suzanne de Jussieux, elle le consignait, avec sincérité, dans son journal de jeune fille, dont voici encore quelques pages :

Dimanche.

Le petit bleu de samedi est là, dans mon corset, comme un gentil tiret azuré entre les deux seins, pâles et frêles, qui tremblent un peu. J'appréhende que toutes ces chimères, tout ce printemps d'idylle, ne se dispersent devant la réalité.

Pourquoi, en des phrases si tendrement passionnées, plus dangereuses, en leur élégance raffinées, que n'importe quelle brutale corruption, Montvèdre se plait-il à dissiper toutes mes incertitudes de jeune fille, à me détraquer, à me troubler

de je ne sais quelle frayeur délicate et perverse, en un énervement que ne peuvent maîtriser ni ma volonté, ni mes révoltes? — Mon ignorance est, peut-être, le seul charme m'attachant à lui. Pourquoi vouloir me l'enlever?

Je ne me reconnais plus moi-même aujourd'hui, je me suis confessée et, toute sainte, la conscience innocente par les paroles d'absolution, l'âme encore attendrie des oraisons prononcées, j'éprouve un délicat et suprême plaisir à exprimer des péchés dans ces pages où je note mes rêves et mes espoirs. Pourquoi cette étrange et raffinée perversité d'intimer ainsi deux choses si différentes, d'être heureuse d'une sorte de retraite, d'une veille de communion, de ce profond recueillement où, dans ma pensée, se mêlent des prières angéliques et des litanies d'amour?

Me voici, aujourd'hui, en état de grâce, l'âme toute blanche; mais je n'ai avoué, avec une dévote humilité, que les petites fautes dont je voulais sincèrement me repentir. Pourquoi dire les exquises péchés dont le souvenir vous délecte, vous possède encore plus délicieusement lorsque, toute contrite, avec de très édifiantes ferveurs, on revit les instants passés, dans un long examen de conscience? Surtout, je n'ai pas confessé l'adorable péché que peut-être je rêve.

Si affreusement démonte que je sois, je n'ose pas encore lui faire aujourd'hui la description qu'il

m'a demandée; ce serait une recherche coupable et très vilaine. Pourtant, j'ai essayé, et, après la chute des jupons, du corset délacé, quand j'ai dénoué les rubans de la chemisette, qu'elle fut prête à disparaître, lorsque les épaules émergèrent, frémissantes, puis la gorge pâle pointant sous le tissu, j'ai frissonné, très rose de cette impudeur, révoltée de cette faiblesse, de cet abandon inqualifiable de moi-même! Décidément, ça me trouble, ce portrait de moi-même qu'il désire que je lui fasse.

Je suis toute rose, rien qu'à l'idée.

Lundi.

Je suis à la campagne — nous y resterons, sans doute, jusqu'au milieu de la semaine prochaine — une grande bête de campagne où les fleurs ne sont même pas écloses, où l'on frissonne de froid dans les grandes chambres inhabitées pendant l'hiver. Mais je suis heureuse quand même. Je vis d'une existence à part, toute spirituelle, très douce, très tendre, pensant à Lui éperdument, et cette sorte de chimère poursuivie sans cesse, m'obsédant exquieusement, me donne, lueur divine, le reflet de l'amour! Et, dans mon isolement, dans ce calme absolu, dans l'éloignement de tout rire, de toute chanson, une lettre de lui, venant me trouver ici, ineffable et divine, m'a semblé ce merveilleux Oiseau des légendes qui, malgré les obstacles, appor-

tait à la princesse captive les mots d'espoir qui réconfortent, font une foi nouvelle ; les mots magiques qui versent à l'âme une ivresse infinie, entr'ouvrant des horizons célestes de rêve et dont la lecture, au jour mourant, semble une affolante vespérale d'amour, que quelque mystique Chevalier se plut à poser pour son aimée !

Oh ! les nuits sans sommeil où, dans le grand silence, on se sent si seule ! Le silence qui assure l'impunité, qui fait naître l'ennui et les pensées mauvaises ! L'idée de cette « description » qu'il me redemande et à laquelle je n'osais, à Paris, même pas songer, troublée par la Vie que je sentais palpiter autour de moi, les roulements des dernières voitures, les lambeaux de musique qui arrivaient, affaiblis, d'un appartement voisin et m'effrayaient comme le murmure d'une âme qui veille. Ici, seul, le vent dans les arbres du jardin et la plainte attristée d'une cloche qui annonce minuit. Et là, près de moi, est une grande glace entourée de cretonnes à fleurs, la chambre est toute sombre, sans autre lumière que les bûches enflammées qui jettent des lueurs d'apothéose sur l'or des cadres et le biseau de la glace.

J'ai eu la coquetterie de cette mise en scène, qui me ferait jolie, pour me décrire à Lui. Et de fait, je me suis plu à me regarder avec une insouciance impudeur, la tranquillité candide d'Eye avant le péché ou de ces babies qui étalent leur petit der-

rière rose au soleil. Eh ! oui, je ne suis pas vilaine, mais il faut faire la part du feu, du feu qui rosissait joliment la peau, qui grimpait le long des jambes menues, attachait un éclair sur la rondeur ferme des cuisses. Puis, était-ce le feu qui, plus haut, faisait une tache mystérieuse ? Oui, sans doute, car ensuite, la peau paraissait plus blanche, et la flamme dansait gentiment sur les hanches souples, un peu accusées, sur la taille où restaient encore les vilaines traces roses du corset, puis montait encore, frôlant de petits baisers tièdes la gorge où, radieuses, écartées, les deux petites pointes roses semblaient avivées d'une goutte de sang ! Mais c'est le feu qui me faisait paraître ainsi, le feu qui, comme un gamin vicieux, se jouait sous les bras levés où, encore, une petite mousse brune estompait la peau ; oui, sans doute, encore une espièglerie du feu, du feu enveloppant comme une grande caresse, posant une diaprure nacrée sur les épaules rejetées en arrière, les épaules semblant défier mon impudicité commise avec une insouciance d'enfant.

Le plus terrifiant, c'est que je me plais, en le relatant dans mon journal, à évoquer ce péché ! Ah ! c'est affreux ! Pourtant c'est lui qui me l'a demandé. Pour m'éprouver peut-être ?

Mardi.

Oui, c'était bien à lui que je pensais, la nuit dernière, quand la glace m'a reflétée tout entière ! Oui,

la grande caresse enveloppante du feu, c'était la même qu'instinctivement je rêvais, défaillante d'émotion, soupçonnant, vaguement, d'extraordinaires délices et acceptant d'autant plus la faute, que je la savais imaginaire.

« Donne-toi, petite amie, donne-toi, donne-toi, car c'est moi qui prends. » Et je vais me donner avec toute mon âme, tous mes nerfs, la faire un peu blagueuse — c'est un essayage, pour mon journal intime — la description, *attendue*, cacher d'un sourire toute ma pudeur un instant révoltée.

Autrement, je ne sais si je pourrais. C'est d'une inconséquence folle. Je m'effraie d'avoir commis le péché à nouveau, en plein jour, pour pouvoir mieux le décrire. Tout à l'heure, après ma douche au tub, encore toute frissonnante de l'eau fraîche, je suis allée me cacher dans le grenier. Oui, dans le grenier, parce que, le jour y passant doucement à travers les tuiles roses, vous rend jolie et que, là, j'étais sûre de ne pas être surprise.

Le peignoir dont j'étais enveloppée est tombé à mes pieds comme la grande corolle effeuillée d'une fleur, et la tige seule est restée, une tige toute rose, élancée, un peu étonnée de se voir ainsi, telle une libellule à qui on a coupé les ailes.

Oui, mais pas de glace. — Impossible d'appeler ou de descendre en chercher une. Je regardais autour de moi, très embêtée, dans le grenier encombré d'un tas de vieilles choses disparates, meubles

au rebut, deux armoires pleines de livres, un canapé centenaire, quand j'aperçus une grande malle. Oh ! cette malle, m'avait-elle assez inquiétée, un jour que j'étais montée toute seule au grenier, quand j'étais encore enfant ! C'était là peut-être que le bonhomme Hiver détenait toute la neige dont il couvrait le sol. Une malle, ce seul mot me faisait sursauter. N'était-ce point là que demeuraient tous les Korrigans, les gnomes et les follets dont j'avais peur et dont ma nourrice m'avait compté les cruels méfaits ? Un repaire de bandits, telle je me figurais une malle, à quatre ans.

Aujourd'hui, je me suis souvenue qu'il devait y avoir, dans cette malle, un costume d'incroyable. J'étais sauvée ! Je tirai du fouillis l'habit vert pomme aux larges boutons dorés, et l'attachai à la clef d'une des deux armoires normandes. Ils étaient si larges, ces boutons dorés, si éclatants, qu'ils étaient, en vérité, de petits miroirs, de délicieuses petites glaces, qui me reflétaient, nombre de fois, indéfiniment rapetissée, si menue, oui, si mignonne, que je me regardai, longuement amusée, le péché ne me semblant plus rien, puisque, dans les conférences brillantes, je me figurai voir une poupée, une petite poupée vivante, grosse au plus comme une chenille, une chenille-femme qui se tortillait, veloutée de rose, parmi les reflets changeants de l'étoffe étalée.

J'étais émue, oui, mais c'était gentil, étant si

petit, et les seins minuscules se soulevaient, émus de leur virginité dévoilée, pareils en leur petite rondeur blanche qu'étoile une fleur, à un pétale de rose où, du milieu, pour sans doute en aspirer l'arome, une petite bête à bon Dieu se serait grisée.

Non, non, — pas plus.

C'est très, très mal, vous savez, d'inciter une gamine à des actes pareils. Bien ! elle est chic, l'ingénue ! Elle serait gentille pour Montvèdre, la description de Suzon, toute nue, reflétée et multipliée dans les boutons dorés d'un costume d'Incroyable. Mais je ne la ferai pas. Il lui faudrait des caresses et il en aurait pour toutes ces petites vierges qui frissonnaient un peu dans la vague attente de demain.

Que n'est-ce demain ?

Enfin, deux jours après que Mlle Suzanne de Jussieux eut ainsi contemplé, en un grenier de leur maison de campagne, son portrait reflété à profusion dans les boutons de métal d'un costume d'Incroyable, la jeune fille s'enferma dans sa chambre. Avec une hâte craintive, heureuse pourtant d'avoir pris une résolution, elle se dévêtit, — pour la troisième fois, — dans la même pensée, jeta, péle-mêle, robes et jupons, ôta sa chemise d'un geste décidé. Puis, très vite, les pieds dans ses mules, elle marcha vers la glace, s'arrêta debout devant sa propre image, explorant des yeux sa

nudité radieuse de jeunesse et de fraîcheur. Certes elle était désirable ; ses formes étaient harmonieuses, et belles les lignes de son corps. Et, cette troisième fois, elle comprit à présent l'importance de cette séduction physique qu'elle affectait auparavant de mépriser ; elle voyait aujourd'hui le secret de la puissance des femmes sur les hommes : et elle ne doutait plus de son triomphe, sûre dorénavant — croyait-elle — de fasciner l'homme dont elle voulait l'amour tout entier.

Et elle se contempla longuement, minutieusement, énumérant à elle-même ses gentillesse pour les graver en son souvenir, afin d'en traduire l'harmonie par des mots capables de les peindre. Elle se couvrit à peine ; puis, couchée par terre, sur des coussins, elle écrivit à Montvèdre. — Après avoir dit, brièvement, qu'elle avait hésité beaucoup, mais qu'elle s'était soumise à la volonté de son seigneur intellectuel, Suzanne continuait :

« Il est impossible de vous exprimer mon étonnement à l'apparition de ce que j'ai vu. Jamais je n'avais encore pensé à me regarder toute. J'ignorais presque mon corps, et c'est pour moi une découverte, un charme de honte et de joie auquel je ne m'attendais pas. Je vous dois cette découverte et ce charme. Souple, d'un blanc lumineux, rosé par endroits, par exemple, aux pointes de mes seins, il y a des places blondes, qui sont les



nids d'amour et des cachettes à baisers, les aisselles, et la Fleur. Je suis belle, en vérité. Du cou aux pieds blancs, mon corps décrit une admirable ligne, serpentine aux hanches, où dorment les maternités futures. Oui, je suis belle, maitre, et surtout, je suis jeune.

» Or, voici la description,

» puisque vous l'exigez :

» Le cou est long, flexible et blanc, d'une pâleur de nacre veloutée, portant haut ma tête, et il lui donne un petit air altier, contraste à la délicatesse de ma figure mince.

» Ma chevelure, châtain clair, se déroule longue et soyeuse, faisant à l'éclat de la chair un fond d'or atténué.

» La ligne des épaules s'infléchit en une courbe insensible; peut-être n'a-t-elle point toute l'ampleur désirable, n'est-elle pas encore assez pleine : — ma jeunesse en est la cause.

» Ce sont mes bras ronds, et déjà potelés aux coudes, creusés de fossettes roses, amincis aux poignets délicats, au bout desquels s'épanouissent les mains longues, étroites, que terminent les cinq pétales des doigts fuselés, aux ongles brillants comme de roses cornalinés.

» Un peu bas, sur ma poitrine bombée, s'attachent et se dressent mes seins très fermes; ils se lèvent et s'écartent, un peu allongés; une baie les couronne de carmin vif — de menus fruits tendus aux lèvres.

» Ma taille est souple, amincie, marquée d'un pli rose, qu'écussonne au centre un point foncé. Et c'est plus bas, entre les hanches, la rondeur polie, en forme de bouclier, du ventre, éclatant de radieuse blancheur, modelé délicatement et se mourant au pli des cuisses, qui semblent de crème figée, tant elles sont pâles; joliment elles s'effilent vers les genoux ronds, polis, au sommet des jambes fluettes, relevées aux mollets et, soudain, amincies aux chevilles fines que terminent des pieds mignons de petite fille.

» Le visage, ovale, au front étroit, mais élevé, caché à demi par des cheveux fous. Mes yeux sont longs, fendus jusqu'aux tempes : ils sont bruns, à la prunelle bleutée, verte parfois, piquetée d'étincelles d'or très brillants sous les sourcils arqués. La bouche est moyenne, bien dessinée, les lèvres un peu charnues, — sensuelles. Les oreilles, de menus coquillages rosés. Le menton fin, un brin relevé, s'achève en ove régulière, et mes joues sont fraîches, à peine duvetées.

» Et voilà, — c'est tout.

» Enfin, maitre, pensez-vous qu'elle soit jolie, la femme que, fidèlement, je vous ai décrite ? Un homme passerait avec elle des heures sans s'ennuyer, n'est-ce pas ? Surtout quand elle est intelligente, capable d'une causerie sans sottise, quand à sa gentillesse elle joint assez d'esprit pour ne pas se donner en petite dinde, n'être pas trop sotté dans ses bras.

» Devrais-je souhaiter, pour vous plaire, d'être la Vénus de Milo? Je suis, certes, moins parfaite et de formes plus grêles. Je connais cette statue, on m'a permis de la voir, parce qu'elle représente l'Art et que l'art vrai n'est jamais immoral, paraît-il. A dire toute ma pensée, je la trouve belle, mais d'une beauté lourde : cette femme est trop proche des premiers temps de la création, elle est peu dégrossie, malgré toute la beauté de ses formes.

» Elle est trop sévèrement, trop froidement belle : elle ne vit pas, elle règne, trop puissante pour être femme comme il faut l'être : ses attaches sont fortes, et durs ses traits : elle n'est point celle, plus affinée, que rêvent, je crois, les hommes modernes.

» Et puis, d'abord, elle n'est pas Parisienne et ça se voit ! si elle s'habillait, elle semblerait peuple. D'abord, il y a si longtemps qu'elle est nue et qu'elle est belle, qu'elle ne saurait plus et se fagoterait comme une fruitière.

» Pour moi, il me semble qu'une femme pareille serait une belle matière, à mettre dans un lit, une fois, — pas plus.

» Quel plaisir auriez-vous à caresser, plus d'un quart d'heure, la Vénus de Milo ou, plutôt, sa Sosie bien vivante? Moins belle et plus jolie, j'offre d'autres bonheurs, plus variés ; je suis plus amusante, vous pouvez me croire.

» Au fait, au moral?

» Je suis un peu nouvelle couche, malgré les purs

principes enseignés, très franche, audacieuse, disant peut-être des horreurs avec une insouciance de gamine, pas méchante, capricieuse, tantôt étourdissante, ou étrangement mélancolique, ne pleurant jamais, même dans les pires situations, mais sanglotant quelquefois comme un enfant pour une futilité. — Ah ! j'oubliais : j'ai, un peu au bas des reins, à gauche, un gentil petit signe noir.

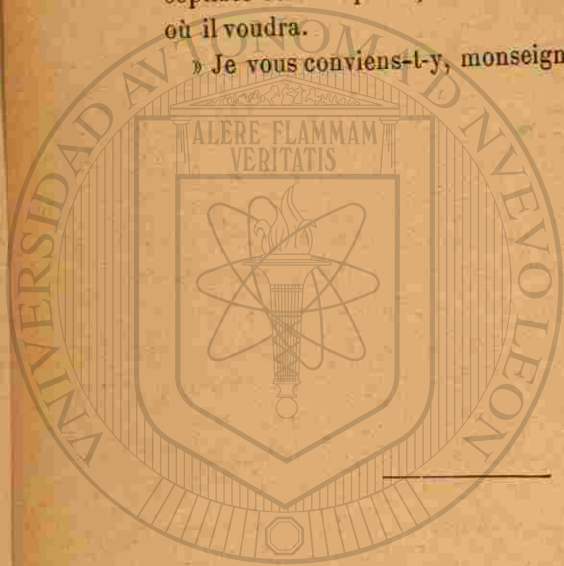
» Mais voilà que, pour une jeune fille, je m'émancipe vraiment. Tant pis pour vous : on vous a prévenu. Ce n'est pas une petite dinde de pensionnat qui vous écrit, c'est une vierge folle, en bourgeon, si j'ose dire, pas encore tout à fait épanouie, mais qui a jeté un regard partout où elle a pu, en zig-zags à travers la vie, et qui, pour être plus brave avec vous, exagère peut-être sa franchise et sa hardiesse.

» Je sais bien ce que vous vous dites, en me lisant : « Elle a beau se décrire... Oui, ce n'est pas encore ça. — Une description, peuh!... » Vous faites une moue. — On ne sait jamais... « Allons, messieurs, la vue n'en coûte rien ! » comme disent les camelots, « il faut s'assurer de la qualité !... toucher l'objet ! »

» Seulement, eux vous écoulent de la pacotille, tandis que moi... j'offre du vrai... Moi, je suis sûre que c'est joli ! Et puis, pas d'occasion. Alors...? C'est tout neuf et ça n'a pas servi!... Si un maître comme vous s'en mêle, veut bien fournir les lisières,

et sort, pour cette éducation, l'admirable tact perceptible dans sa prose, l'élève est prête à le suivre où il voudra.

» Je vous conviens-t-y, monseigneur? »



Montvèdre écrivait :

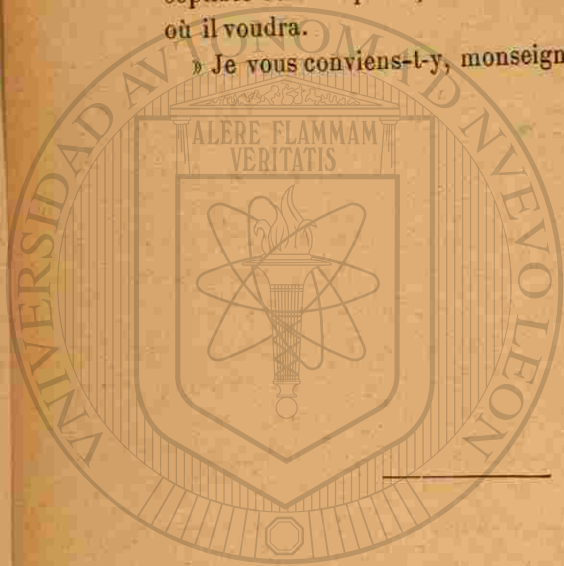
« Mon amie chérie, Suzanne inconnue et déjà nue, — d'abord, elle est affolante la petite description de ton corps délicieux. Oh ! pardon encore pour ce tutoiement ! Je ne te fâche pas. Mais il me semble que nous sommes presque l'un à l'autre, maintenant que tu t'es ainsi donnée. Car ce serait un sacrilège qu'il soit à un autre, ce corps exquis que tu as dénudé, la première fois, devant toi seule, sans doute, dans l'eau profonde de la glace, mais aussi devant une pensée incitatrice, mes regards invisibles, mes baisers encore loin de toi, mais qui sont demain. Les voici, là, tout autour, comme un nimbe ardent, et, plus haut, sur les pointes de tes seins.

» Tu es mienne, amie, toute mienne, par ce choix de ton imagination et de ton rêve de vingt ans. Quel autre aurait le droit maintenant de respirer et de cueillir cette jeune fille — cette Fleur — qui, une nuit, ne s'est regardée nue que dans une offrande impuissante à l'amant élu.

» Ne crains pas la sorcière, qui se trompe. Elle

et sort, pour cette éducation, l'admirable tact perceptible dans sa prose, l'élève est prête à le suivre où il voudra.

» Je vous conviens-t-y, monseigneur? »



Montvèdre écrivait :

« Mon amie chérie, Suzanne inconnue et déjà nue, — d'abord, elle est affolante la petite description de ton corps délicieux. Oh ! pardon encore pour ce tutoiement ! Je ne te fâche pas. Mais il me semble que nous sommes presque l'un à l'autre, maintenant que tu t'es ainsi donnée. Car ce serait un sacrilège qu'il soit à un autre, ce corps exquis que tu as dénudé, la première fois, devant toi seule, sans doute, dans l'eau profonde de la glace, mais aussi devant une pensée incitrice, mes regards invisibles, mes baisers encore loin de toi, mais qui sont demain. Les voici, là, tout autour, comme un nimbe ardent, et, plus haut, sur les pointes de tes seins.

» Tu es mienne, amie, toute mienne, par ce choix de ton imagination et de ton rêve de vingt ans. Quel autre aurait le droit maintenant de respirer et de cueillir cette jeune fille — cette Fleur — qui, une nuit, ne s'est regardée nue que dans une offrande impuissante à l'amant élu.

» Ne crains pas la sorcière, qui se trompe. Elle

a compris seulement que nous nous aimions : c'est toute la vérité. Cette dernière semaine, ne recevant rien de vous, j'étais inquiet. Mes lettres seraient-elles tombées entre les mains de vos parents? Auraient-ils découvert l'adresse, poste restante? Certes, j'étais inquiet pour vous, mais triste aussi à l'idée de ne plus recevoir ces lettres qui, maintenant, me sont chères, font partie de ma vie. Chaque lettre de vous qui m'arrive me fait plaisir comme une maîtresse très aimée, très adorée, qui entrerait, rapide, et avec qui, un quart d'heure, on bavarde. Pas plus. Ce n'est qu'une lettre. Et je vous adore tout de même ainsi; en éloignant le baiser qui peut-être nous unira et que nous voulons tous deux, d'une ferveur mystérieuse et inégale, vous, sans trop savoir, mais dont la bouche tout de même consent, moi, dont les yeux vous retiennent — sur le seuil de la maison que vous ne devez pas quitter pour moi — et pourtant vous appellent.

» Quel charme devez-vous avoir pour que, en lisant vos pattes de mouche exquises et preneuses, non seulement je sois séduit par l'esprit ignorant et raffiné qui s'y manifeste si délicieusement, et que mes sens — je vous avoue aujourd'hui, je te l'avoue, Suzanne — soient troublés à l'idée de ce que je me défends encore de vouloir une espérance comme au souvenir d'un corps divin et de baisers qui communiaient dans l'oubli de toute autre joie que l'amour et le baiser. — Oui, écris-moi sou-

vent, toutes les fois que tu me souhaiteras près de toi; ainsi soyons ensemble, triomphants de l'espace et du temps, et que toutes les fleurs du printemps, — pour la jeune fille, femme à son avril, que, parfois, j'espère, éclosent en milliers et milliers de baisers.

» La description que vous m'avez envoyée de vous, la lettre nue, se termine par ces simples mots : *toute à vous*, qui m'ont grisé de l'imagination de votre venue, parce que vous les avez soulignés. Et j'ai souhaité ceci : quel jour de cet avril viendra-t-elle, donnant à son ami l'avril dans de l'avril, un jour deux fois printanier, à la première communion du baiser dont, toute la vie, deux âmes, même celle qui n'est pas ingénue, restent odorantes? Aurai-je jamais, près de mon cœur, ce cœur frais qui bat pour l'amour, comme pour le dieu inconnu (que je suis un peu troublé de représenter).

» *Toute à vous*, comme vous l'avez écrit en soulignant, — et moi je sens que vous me prenez peu à peu et que je suis, que je deviens, de plus en plus, avec une émotion étrange, le prisonnier de mille fluides, de mille liens magnétiques que vos lèvres, butinant vers mes lèvres, que mes lèvres, butinant vers votre bouche, que nos mains fiévreuses sur la plume et le papier envoient de l'un à l'autre ainsi que des serpentins invisibles, mais pourtant couleur de notre rêve, sans nous connaître. Petit'e

Suzon, entrée dans ma vie et dans ma pensée, dans mon cœur, et, aujourd'hui, mes sens même, un masque sur votre visage d'avril, je vous adore — je l'adore. Petite vierge qui songez, tes lèvres longuement.

» Tes lèvres, donne-les. Voici mes lèvres sur les tiennes. Oui, je t'aime pour cette initiation que tu veux de moi — et qui n'en sera qu'en esprit — pour le baiser fou d'autant plus grisant qu'il ne sera jamais.

» Une critique, à présent :

» Suzanne, vous êtes fine, intelligente, artiste, et il y a de la blague amusante dans la description. Mais se moquer ne vaut guère, si ce n'est avec les sots, *qu'il vaut mieux éviter*. Il faut croire, il faut espérer, il faut aimer. Vos yeux savent voir ; regardez et décrivez ; votre esprit se souvient et compare : c'est l'image qui naît. Tout cela est en germe dans votre petite âme délicieusement aristocrate et raffinée ; il faut le développer. Oui, la description de toi est jolie, jolie comme toi. Tes yeux vierges flambant du désir inconnu, tu m'as montré, à travers une dentelle de mots, ton corps ignorant et frais, caressé à la fois des regards de tes yeux naîfs, pervers sans savoir de quoi et de mes yeux lointains qui le souhaitent tant voir et qui l'ont regardée si longtemps dans leur rêve, qu'ils te voient en effet.

» Mais, en vous décrivant, n'as-tu rien oublié ? Si,

tu le sais bien. Était-ce parce que tes yeux étaient les miens aussi par leur pensée ? Invisible, j'étais présent. N'est-ce pas, quand tu te mirais pour te décrire, tu as senti, sans m'apercevoir, que j'étais blotti contre toi, mon cœur qui palpitait de désir, ma main qui cherchait, mes tempes battant la chamade, entre tes seins si blancs et si neufs. Pudeur ou malice, tu n'as pas tout dit de toi, chaste Suzanne. Eh bien, je veux une autre image. J'attends la description de ma maîtresse intellectuelle nue sur son lit de jeune fille, et j'attends l'Orchidée qui aura, un instant voilé sa beauté et qui doit être, en imagination et en espérance, sous mes lèvres folles, la messagère et la représentante de la Fleur voluptueuse et vivante. Regardez pour moi et montrez avec des mots peints, à peine caché par une Fleur élue, que je recevrai en ambassadrice de l'Autre, le corps printanier que votre désir ainsi a dévêtu.

» Oui, Suzon, décrivez la Fleur, — puisque vous n'avez osé le reste, — et me l'envoyez, parfumée de votre chair secrète, ingénue, et frémissante de tous les baisers aventuriers qui papillonnent sur toi.

» Jeune fille, petit printemps qui rêves, veux-tu m'envoyer cette Fleur, en attendant l'heure de tes bras nus, cette Fleur que la vierge aura choisie et consacrée, qui l'aura épousée, et dont — j'y pense — je serai jaloux.

» Allons, Suzanne, donne encore, en nous quittant, tes lèvres: mon baiser long et frissonnant te possède, oubliant que sans doute je ne t'aurai jamais, et ma main, dans une caresse, où les doigts ont le respect quasi-religieux d'un artiste primitif, tient la Fleur. »

Après l'avoir relue, Montvèdre cacheta la lettre. Ce n'était plus cependant un exercice de littérature: un peu de désir sincère soufflait à travers ses phrases. La culture intellectuelle de cette jeune fille, le rang que, par sa famille, elle occupait dans le monde, cette étrange audace à le provoquer, l'intriguaient et le flattaient. C'était drôle, en somme, tout ce petit manège, cette insistance de vierge éprise.

Cette épître, où l'amour grandissait de ligne en ligne comme une flamme, et par moments, semblait embrasser le ciel avec les vivantes langues de feu d'un incendie, eh bien, quoi? — Un bouquet de paroles, pour une sirène inconnue et troublante, l'appât suprême dont il amorçait le dernier hameçon, pour le jeter ensuite au fil de l'eau.

## XVII

## DERNIERS FRAGMENTS DU JOURNAL DE SUZON

4 avril.

J'ai pu prévenir le facteur, les lettres personnelles ne seront absolument remises qu'à moi seule ou à la bonne. Je crois que, dans le monde, on arriverait encore bien plus à se faire servir pour le mal que pour le bien.

« Soyez tranquille, mademoiselle, m'a dit le facteur, j'aime à servir la jeunesse, surtout lorsque j'en suis récompensé par un sourire comme le vôtre! »

Eh! le vieux! il a poussé son compliment! Voilà à quoi je m'expose! Faut pas me plaindre. Je suis épatée que les choses aillent si bien et qu'à force de tirer dessus, la corde ne se soit pas encore cassée.

5 avril.

La bonne a attendu, deux fois, le facteur; il ne lui a rien remis. Qu'y a-t-il? Je ne dois pas encore m'inquiéter, il est vrai. Mais, pour un rien, mon cerveau travaille et me fait mal.

6 avril.

Cinq heures du matin. Je viens de m'éveiller en

pensant à Montvèdre, et, pour causer avec lui, je saute à bas du lit, et, en chemise, je griffonne mon journal où j'écris ce que, peut-être, je n'oserais dire.

Oh! m'ami, m'ami, le beau sourire de joie triomphante ai-je eu, lorsque le courrier m'a remis, en cachette, la chère missive attendue! Je suis vivement grimpée dans ma chambre, marquant partout, dans une galopade folle, l'empreinte de mes souliers tout mouillés d'avoir attendu dans l'herbe humide. Et j'ai lu, vite, vite, gentiment, puis doucement, posément, avec des mines de petite chatte qui, gourmande, lape, goutte à goutte, de la crème toute tiède et très sucrée, la lettre de mon m'ami. Et une phrase jolie me semblait se réaliser; oui, toutes les fleurs du jardin, aperçues par la fenêtre ouverte, me parurent sourire et se changer en de petits souffles errants qui avaient une fragrance de baisers. Aussi, depuis hier soir, je pique une tête en plein bleu, tout s'irradie, se dilate en moi. Il dit m'adorer, je le crois, et je me semble une petite fleur, très close, que la phrase divine épanouit toute.

Hier, cette lettre reçue, j'avais mis un ruban de satin blanc dans mes cheveux châtain, bruns ou blonds, suivant la lumière, — pensant qu'il fallait parer la joie, comme, dans les régates, on enrubanne le yacht qui arrive premier dans l'assourdissement des hurrahs de triomphe. Fly m'a questionnée un peu et je me suis embrouillée; mais il comprend fort bien que, derrière tout cela, se cache une grande

flamme délicieuse, m'enveloppant toute et me laissant insensible à tout ce qui ne s'y rapporte pas. « Hein, gamine, m'a-t-il dit, la petite bête s'éveille! Fais attention, ne l'écoute pas trop. » Et il m'a embrassée, un peu blagueur, mais très conciliant avec sa morale particulière, affranchie des préjugés et des devoirs négatifs, une morale qui lui ferait se mépriser s'il acceptait les inepties conventionnelles, et, par cela même, la croyant absolument juste, malgré tout l'odieux dont on la taxerait.

Et la fleur?

Je ne l'ai pas. (Oh! ce n'est pas par coquetterie). Il ne serait guère vraisemblable que je me promène, dans le jardin, à cinq heures du matin! Parce qu'il est cinq heures du matin. Une toute petite lueur dorée, sans doute le soleil, tape aux glaces des fenêtres, et, dans le grand silence de tout, je griffonne pour mon m'ami, trouvant un charme infini à lui donner, entre deux sommes, une heure de sommeil et de rêve qui me semble une halte de baisers.

La fleur? Je n'oserai jamais.

Je retourne au lit, m'étendre paresseuse, et dans les oreillers, me blottir, les cheveux épars, les yeux éteints, et rêver que du jour tiède qui monte, délicieusement, s'envolent des baisers et que ce sont les siens.

7 avril.

Nos lettres deviennent étrangement perverses. Les siennes, en leur poésie exquise et libre, ont



des audaces qui effraient et ravissent, c'est la passion qui chante son enfiévrante oraison ! Je l'écoute, hallucinée d'elle, et tout en moi frémit comme si des doigts, aux prestigieuses magies, touchaient les cordes vibrantes d'un mystérieux instrument ! Aucune force suprême, aucun talisman n'ont pu me soustraire à leur terrible griserie. J'aurais pourtant dû prévoir, par toutes ses œuvres, par les petites phrases lues dans ses articles, ce que pourrait être une lettre de lui, affolante, désespérante ! vous suggérant, par un satanique enchantement, les idéales jouissances dont on rêve déjà, tout épeurée, dans les petits lits blancs du couvent.

Non, il n'est pas de bonheur pire que d'aimer et de se savoir aimée, et il m'aime, j'en suis sûre ! Notre fièvre est la même. Il me semble que ce papier brûle un peu. C'est que mes mains tremblantes s'y sont posées, que mes lèvres, qui veulent ses lèvres, l'ont frôlé ! Ah ! elle me possède la fameuse idée fixe dont ma pauvre petite cousine m'avait si souvent parlé ! L'Idée fixe ! La Pensée de l'Aimé qui vous prend, qui vous hante, à laquelle on ne peut se soustraire, dont, jamais, on ne peut chasser la délicate obsession ! Il y a des moments où j'ai le vertige, où je me demande, terriblement épouvantée, quelle nature je suis. Je me fais peur ! A l'instant, j'ai collé ma bouche contre la glace, en pensant à lui. Mais les lèvres que je baisais étaient froides et rigides, et, déçue, j'ai cassé mes ongles

contre la glace en voulant la rayer d'une griffure !

Oui ! je suis toute à lui par la pensée, je me donne en rêve, et le matin, je me réveille exténuée, pâlie comme si l'on m'avait, furieusement et délicieusement, initiée ! Quelle perversité me pousse à écrire de pareilles choses ! Oui, je me fais peur, et ces pages griffonnées en folie, la tête éperdue, jamais je ne les relis.

Prière :

« M'ami, cette âme que vous aimez, je vous la donne, faites-la-vôtre, uniquement vôtre ! Faites naître l'image ! Développez ce que vous voyez en germe : soyez le Maître que je pressentais, Celui qui, sublime, éveille et fait naître les plus divines aspirations ! Oh ! dis ? Soyez mon Maître ? »

Une nouvelle description ? Je me sens incapable de la faire. Comme je ne veux rien lui refuser, je la lui enverrai ainsi que la fleur ; mais je préfère attendre qu'un peu de calme ait détendu mes nerfs.

L'Orchidée, m'ami, elle est là, sous mes doigts qui frémissent en la touchant, mais je ne peux pas vous l'envoyer... Avant, elle était toute blanche et jolie, la fleur. Elle est encore jolie, mais pourquoi me rappelle-t-elle cette légende que, toute petite, l'on m'a contée : une méchante reine avait planté un poignard dans le cœur de la petite princesse, et

de la blessure rose, aux lèvres humides, était née une fleur toute blanche, tachée de sang tiède. Sans doute, la rosée de la blessure ou de la fleur au calice saignant...

Non, je ne peux pas la lui envoyer. Mais si, des vivants pétales, une goutte de la rosée rose se posait sur ma plume? pour que tremblante, j'en trace un mot d'amour, qu'il ne lira jamais.

Ah! la drôle de vie! Quand donc changera-t-elle un peu: Ah! les moments d'anxiété, les battements de cœur, les craintes sans cesse en éveil, les guettages du facteur où, souvent, l'on craint d'être surprise. Les lettres que soi-même on écrit, on ne respire que lorsqu'elles sont jetées dans l'ouverture d'une boîte à lettres.

Et les lettres de l'Aimé, dont, chaque jour, on change les cachettes! Les petites impressions qui pourraient vous trahir, que l'on brûle avec un soupir, les autres dissimulées dans les jupons, un peu partout, mais cachées! cachées! cachées comme toutes mes actions, toutes mes pensées... J'ai l'appréhension de ce qui est fatal, oui, cette vie ne pourra pas durer toujours.

Il ne faut qu'une maladresse, qu'une bêtise, pour que je sois (Oh! moi seule, j'ai pris mes précautions) irrémédiablement compromise, et ce serait terrible, je le pressens! Qu'advierait-il? Je n'ose y penser!

Bah! ce qui arrivera doit arriver. J'y suis prête à tout instant, à ce cataclysme pressenti! Oui, je sais qu'à tout moment une infinité, un rien, peut amener des désastres.

7 avril.

La messe de Pâques. Les cloches qui tintent, la mélancolie d'une fin de jour dans les champs, une perspective, presque hivernale, d'arbres encore sans feuilles, — mais gentiment éclairés d'un petit soleil tiède de printemps.

8 avril.

Se doute-t-on de quelque chose? Mais, l'autre jour, papa m'a défendu de m'enfermer dans ma chambre en poussant le verrou.

— Tu n'écris pas de lettres? me dit papa, qui fait invasion chez moi. Tu sais que je me méfie de toi. Voyons ton buvard.

Heureusement j'avais eu le temps de glisser ma lettre dans ma chemise, par l'ouverture du peignoir!

— Et sur toi? dit encore papa.

Ah! pour le coup, je crus défaillir. Mais je me contins admirablement et dis avec une superbe assurance :

— Voyons, père, c'est folie. Songes donc... J'ai communié hier.

Il en fut « baba », et je crus même, un instant, que c'était lui qui allait me demander pardon. Oui,

toute cette jolie aventure me mènera à un précipice. Je sais cela, et je suis heureuse dans toute cette existence qui n'en est pas une, par le fait. Au milieu de tout, une grande lueur douce me chauffe la tête et le cœur. C'est l'Amour! L'Amour qui fait oublier les pires chagrins, qui anéantit tout autre sentiment, qui me fait rêver délicieusement. Oh! oui, l'on m'aime, ou, tout au moins, l'on me désire, et c'est déjà adorablement bon de se sentir désirée, de voir que l'on ne vous traite pas comme une petite chose insignifiante. Oh! son amour! Je ne vis qu'avec cette pensée. Tout est nul qui ne s'y rattache pas. Ma virginité est peut-être le seul atout que j'aie dans mon jeu, et je ne le jouerai que certaine de gagner la partie!

Oh! Ses baisers! les premiers, les divins, les jamais ressentis! Montvèdre me rendra folle! Et cette nouvelle — et complète — description qu'il exige, cette nuit, je l'ai commencée... Vrai, je n'ai pas continué. Il y avait une telle lueur au fond de mes yeux, une telle expression — la joie, sans doute, de me donner encore, inconsciemment, à lui — que je m'arrêtai. Et puis, ce corps que la glace reflétait, étalé sur le lit blanc, sa chair neuve, toute neuve, vierge, frémissante, attendrie, comme disposée... aux baisers... Ah! m'ami, qu'auriez-vous pensé de moi, si je vous l'avais décrit?

Mes parents m'énervent, m'assomment à en mourir. Ils me blessent, me mortifient, connais-

sent, malheureusement, mes penchants pour ce qui sort un peu des bassesses de la vie, mes aspirations un peu poétiques, et ils me blaguent sottement et cruellement, arrachent, par leurs morales interminables, leurs scènes insensées, et sans cause, tout ce qui pourrait germer de bon en moi. Ils sont pour moi un sujet d'étude, ces parents qui, certes, donnent la vie large à leurs enfants, se préoccupent d'eux, physiquement, avec une très touchante sollicitude, mais ignorent complètement le côté moral, comme si on était des petites bêtes insensibles, sans cœur, ni âme. Ils ne se souviennent donc pas qu'ils ont été jeunes, qu'ils ont eu un cœur, des sens! qu'ils aimaient, eux, à vingt ans! Oui, s'ils se rappelaient leur jeunesse, peut-être seraient-ils indulgents! Mais non, ce sont des pudiques qui clameraient des tirades de troisième rôle, s'ils savaient que leur fille, en pleine sève, en pleine jeunesse, veut profiter un peu de son printemps, veut aimer pour l'amour — et non quelque riche imbécile ou quelconque, attendu d'ailleurs indéfiniment.

Ah! j'ai trouvé une cachette merveilleuse pour mes lettres adorées, sous le marbre de ma table de toilette. Une heure de travail pour la perfectionner. La découverte est impossible! — C'est un poids de moins.

ALERE FLAMMAM AMOUR EN DANGER  
VERITATIS

M. de Jussieux était un magistrat austère vivant peu en dehors du Palais et de son cabinet. A peine allait-il dans le monde, ne fréquentant, lui et les siens, que des maisons graves, de mœurs guindées, d'urbanité exquise et froide; c'étaient des collègues du Palais et des familles, d'habitudes rigides et anciennes, des magistrats qu'on eût dit échappés d'autres siècles, des gens de noblesse, fossiles un peu, ne se mêlant point à la vie tapageuse de Paris, vivant entre eux, dans une atmosphère de passé.

Il aimait, en dehors même de ses devoirs stricts, s'occuper d'affaires judiciaires, dénicher dans les causes qui lui étaient soumises, — même dans toutes celles qui, ne le concernant pas, l'intéressaient, — à travers le dédale des pièces, les preuves des culpabilités, les secrets de l'âme humaine. Il s'appliquait aussi, même devant l'évidence des actes constituant le crime matériel, à déterminer, à l'aide des antécédents et des circonstances précédant le crime, les causes de l'action, cherchant, impartialement, à démêler tout ce qui

pouvait diminuer ou aggraver la faute. L'exercice de sa profession n'était pas seulement pour M. de Jussieux l'accomplissement d'une tâche imposée, c'était la satisfaction d'une passion réelle de justice à laquelle il se consacrait, heureux de l'œuvre, sans cesse nouvelle, qu'il s'imposait.

Soigneusement, il compulsait les dossiers, prenait des notes, enfermé dans son cabinet de travail, entouré d'objets aimés, meubles sévères, quelques toiles, copies des grands maîtres, et ses chers livres, auxquels il retournait, dès qu'il avait fini de travailler ses causes. Il se perdait dans la lecture de ses psychologues préférés, à l'affût des récentes publications d'ouvrages philosophiques. Il les fouillait, curieux des formules originalement trouvées et exprimées, de celles qui lui paraissaient incertaines, comme d'autres dont la justesse s'imposait à son esprit. Il les dépouillait minutieusement, écrivant des gloses et des réflexions sur les passages qui lui semblaient le plus remarquables.

Ces travaux absorbaient M. de Jussieux au point qu'il ne s'occupait guère de Suzanne, surtout depuis qu'elle avait terminé ses études. Il se déchargeait sur sa femme de cette surveillance, s'en remettait à l'autorité maternelle du soin de la jeune fille, sans s'inquiéter des préjugés qui pouvaient entraver la perspicacité de Mme de Jussieux. Celle-ci ne jugeait que par les idées reçues dans son monde, et n'admettait pas l'idée que sa fille pût avoir

d'autres aspirations que celles autorisées par les usages.

Toutefois, le magistrat était assez avisé pour, à la longue, s'apercevoir du trouble que montrait Suzanne, depuis quelque temps. Observateur d'esprit subtil, il avait remarqué d'apparents changements dans sa manière d'être. Plus que le psychologue, le père s'en émut. S'il s'était agi d'une autre personne que de Suzanne, M. de Jussieux eût été heureux d'avoir, auprès de lui, un pareil prétexte d'études; mais il s'inquiéta de la métamorphose du caractère de Suzanne, et il s'en ouvrit à sa femme, un après-midi.

— J'ai remarqué quelques changements en Suzanne. N'y as-tu pas pris garde?

— Moi, non.

— Ils crèvent les yeux, pourtant.

— Oh! toi, tu vas toujours chercher midi à quatorze heures... Quels changements?

— Suzanne, autrefois, était toujours la même; à présent, elle a des moments subits de grande vivacité auxquels, immédiatement, succède un calme morne. Elle n'est plus si gaie.

Mme de Jussieux était en bonne humeur, ce jour-là :

— Elle est variable, elle devient femme, voilà tout.

— Elle mange à peine depuis quelque temps.

— Parce qu'elle n'a pas faim.

— En voilà une raison! Mais pourquoi n'a-t-elle pas faim?

— Le sais-tu? fit Mme de Jussieux, ironique.

— Non, pas encore. Mais je la surveillerai, je trouverai bien la raison.

— Si tu découvres quelque chose, toi! Malgré tout ton savoir!...

— Pourquoi pas?

— Tu n'as jamais rien entendu aux femmes.

— Pourtant, toi?

— Je t'ai toujours respecté, j'ai été bonne épouse; mais tu n'as jamais fait que ce que j'ai voulu, tu le sais bien.

— Oui, vous êtes plus fortes que nous. La force de la goutte d'eau qui tombe, toujours, du matin au soir, et du soir au matin, au même endroit. Vous n'avez rien de plus à faire, tandis que nous autres...

Mme de Jussieux souriait dans son air sévère. Elle connaissait son pouvoir, le basant sur la faiblesse de son mari. M. de Jussieux, pourtant, ne se laissa pas influencer par l'aveugle indifférence de sa femme. Il savait voir juste et voulait connaître les causes de l'état de sa fille. Le soir même, comme il se trouva seul avec Suzanne, un peu avant l'heure du dîner, il prit sa fille contre lui, en la câlinant et la complimentant sur sa toilette — un moyen de se faire bien venir de la coquette et de gagner sa confiance.

— Tu es changée, petite Suzon, depuis quelque

temps, fit le père; tu me sembles pâlotte, absorbée : est-ce que tu souffres ?

— Moi ! s'écria la jeune fille en éclatant de rire. Mais non, papa, je ne me suis jamais mieux portée.

— Enfin, tu as quelque chose, ma chérie, et tu ferais mieux de me le dire.

— Mais je n'ai rien.

— Si !

— Ah ! tu veux me convaincre que je veux avoir quelque chose...

Avec une fusée de rire :

— Quels types, ces psychologues !

— As-tu quelque désir que je puisse satisfaire ?

— Mais puisque je n'ai rien !... Si je te disais que je veux la lune, pourtant ?... La lune dans un seau... quand tu les garderas ?

M. le président Bernard de Jussieux n'obtint rien de sa fille, — dont les pétilllements de rire clair le déroutaient — malgré qu'il eût tout fait pour la confesser. Il était aussi avancé, à la fin, qu'avant d'interroger Suzanne.

Le lendemain, il fit prier un docteur de passer à la maison. Mlle de Jussieux se soumit, en riant, à son examen. Le médecin lui dit à elle qu'elle était très bien, la loua de sa fraîche joliesse ; puis, dès la sortie de Suzanne, il déclara au magistrat que le remède au malaise, à la fois moral et physique, de sa fille était le mariage.

M. de Jussieux n'avait pas encore envisagé, sérieusement, cette situation-là.

Marier Suzanne ? Avec qui ?

Il connaissait bien, parmi leurs relations, quelques jeunes célibataires, mais une difficulté surgissait dans l'esprit du magistrat. Il songeait qu'il n'était pas riche. La famille vivait décemment de la dot médiocre de sa femme et de son traitement à lui, assez élevé, mais il ne pouvait donner à sa fille une dot suffisante pour constituer un appât sérieux aux jeunes gens mariables de leur monde. M. de Jussieux connaissait assez ses contemporains pour savoir qu'il est difficile, dans ces conditions, de trouver un parti sortable. La richesse de la fiancée est généralement ce que recherchent les jeunes gens réputés raisonnables, et le père se rendait compte de l'insuffisance de la somme dont il pouvait disposer. D'autre part, il n'eût jamais consenti à une mésalliance, voulait que sa fille, mariée, occupât dans la société le rang que méritaient sa naissance et son éducation.

Ce n'était pas encore là, pourtant, le plus difficile obstacle : Suzanne ne se laisserait pas marier par ses parents. Son père la connaissait assez pour savoir quelle résistance elle était capable d'opposer à un projet qu'elle n'aurait pas sinon provoqué, au moins accepté volontiers, bref, qui ne lui plairait pas entièrement.

Ernest, — Fly — voyait bien l'embarras de ses pa-

rents au sujet de sa sœur et il en riait, à part lui : « Papa est psychologue et il ne se doute pas de ce qui se passe chez Suzon. Si ma sœur ne m'avait pas pris pour confident, comme je m'amuserais à jeter papa dans l'ahurissement. Tu crois ceci, cela; eh bien, c'est tout le contraire. Je vois sa tête d'ici! Mais Suzon est ma sœurette, et c'est sacré, le droit d'une sœur. »

Cependant, un matin que le jeune homme était rentré tard, son père crut devoir lui reprocher sa conduite.

— Tu viens encore de chez ta gourgandine?

— Je le reconnais, papa. Tu es trop fort, et je ne peux pas te mentir.

— Tu n'as pas honte?

— A mon âge, non. Quand je serai rendu au tien, peut-être!

— Tu me manques encore de respect, Ernest.

— Mais non, papa; je constate la vérité toute nue. N'as-tu pas été jeune, toi aussi? N'as-tu pas fait la fête, dis? Oh! va, tu peux avouer, je ne le dirai pas à maman.

— Monsieur, sachez-le, je suis venu pur au mariage.

— Je sais; tu dis cela parce que tu es un homme moral, et puis c'est dans ton rôle de père. Mais, tu sais, avec moi c'est pas la peine : on ne me la fait pas.

— Regarde ta sœur.

— Ce n'est plus la même chose... et puis, tu as peut-être des illusions sur elle.. Tu ne sais pas ce qu'elle pense, ni ce qu'elle rêve... C'est épatant, tous les parents sont les mêmes; ils se figurent que leurs enfants sont des petits saints et qu'ils ne leur ressemblent pas.

— Soit. Mais à quoi fais-tu allusion en parlant de Suzanne? Quelle illusion ai-je sur elle? Voyons, sais-tu quelque chose?

— Rien...

Et il partit, lançant à son père la flèche du Parthe :

— Tu es psychologue, cherche.

Cette sortie de son fils fit réfléchir M. de Jussieux. Peut-être Ernest savait-il quelque chose? Mais il connaissait le gars : si Suzanne lui avait fait quelque confidence, le point d'honneur, tel qu'il l'entendait, l'empêcherait de trahir sa sœur. Toutefois, il lui devait de lui donner une indication et un conseil. Il résolut d'interroger encore sa fille, de l'amener à dire son secret, en confiance. Il ferait du reste tout le possible pour que Suzanne fût heureuse.

Il rechercha les occasions de se trouver seul avec elle; il la questionnait amicalement, voyant bien la gêne qu'il lui causait, mais sans pouvoir en trouver la cause. La jeune fille ne se livrait pas, et il était de plus en plus évident qu'elle était absorbée par des pensées secrètes, soucieuse de les cacher à tous et qui la minaient.

— Tu sais, lui dit-il un jour, ma chère mignonne, combien je t'aime. J'ai toujours fait ce que tu souhaitais de raisonnable, même tes caprices, quelquefois. Je voudrais te voir plus confiante avec moi... Depuis quelque temps, tu es changée; je t'en ai parlé, mais tu sembles vouloir me faire des cachotteries... Il n'y a pas à dire, tu es dans un état...

— Mais quel état, papa?

— Un état dans lequel tombent toutes les jeunes filles. Il n'y a pas à s'en cacher, c'est très légitime...

— Va donc, papa.

— Réponds-moi franchement, comme à un ami plutôt qu'à un père...

— Mais va donc!... On dirait que tu as peur de dire une saleté.

— Est-ce que tu désirerais te marier?

— Moi, pourquoi?

— Vrai?

— Te quitter? Mon Dieu, non.

Et elle disait cela avec tant d'ingénuité. — Enfin, le psychologue :

— Parce que?... Tu ne désires peut-être pas te marier?... Mais n'aurais-tu pas remarqué quelqu'un, quelque beau jeune homme?... dit-il avec un sourire indulgent.

— Qui?

Il ne voulait pas lâcher le mot, de peur, croyait-il, le bon psychologue, d'éveiller quelque désir

chez sa fille. Ce serait là une imprudence qui pourrait nuire à la pureté de son âme. Il l'imaginait encore une enfant; elle était peut-être — pensait-il — inconsciente même des sensations nouvelles que l'âge lui procurait, ignorante de l'éveil de la féminité en elle. Il redoutait de hâter cette éclosion, sachant le danger de donner aux jeunes filles des thèmes à rêver, faux souvent.

— Mais, papa, tu as une façon de parler, comme si tu marchais sur des œufs.

Elle riait de ce qu'il voulait dire et de ce qu'il ne lâchait pas. Elle lança :

— Tu retiens un mot.

— Oui, tu me le fais dire... Tu aurais pu remarquer quelqu'un et l'aimer.

— Ah! c'est ça dont tu voulais parler? L'amour! Mais je ne puis répondre. A quoi le reconnaît-on? Je l'ignore, papa.

Ainsi, M. le président Bernard de Jussieux ne sut rien de Suzanne, pas plus ce jour-là que d'autres. Il gardait, du reste, une inaltérable confiance dans l'éducation que sa fille avait reçue. Les principes de sa mère, sa piété lui étaient de sûrs garants de la blancheur de cette jeune âme; c'était plutôt son bonheur dans l'avenir qui le rendait inquiet, qu'une crainte autre. Il ne pouvait admettre que son enfant ait une intrigue; la mère y aurait mis bon ordre, aurait vu, clairement, ce dont il s'agissait.

La jeune fille se douta bien que son père était



sur la piste; mais elle se tint sur ses gardes, riant des habiletés recherchées du magistrat, et se moquant gentiment de ses constantes et inutiles questions. Mais, au fond, cette clairvoyance la mit en défiance; elle alla consulter son frère.

— Tu sais, mon vieux, dit-elle, papa se doute de quelque chose.

— Mais oui, il vient de m'interroger, moi aussi, il y a une heure.

— Tu n'as rien laissé échapper, au moins?

— As pas peur, je ne suis pas le rejeton mâle d'un psychologue pour rien... Mais toi, sœurette, que vas-tu faire!

— Je vais continuer. Je suis adroite, va... pas de danger que je me laisse piger.

— Fais attention, car papa va te surveiller sans cesse.

— Oui, ça va être embêtant!... Il va le dire à maman, qui sera toujours sur mon dos... Quel ennui, mon cher!

M. de Jussieux s'était décidé effectivement à surveiller sa fille, et, comme il était forcément absent la plus grande partie de la journée, il en confia la mission à sa femme.

— Suzanne a peut-être une intrigue avec le dehors.

— Jamais, je te le garantis. Et pour qui me prends-tu?

— Sans doute, tu veilles; mais le monde a mar-

ché, ma bonne amie. Nous sommes ancien régime, et nos enfants sont du dernier bateau. En tout cas, surveille Suzanne.

— Elle ne sort jamais sans moi.

— Pourtant, il doit y avoir quelque chose... Ernest avait l'air trop triomphant... J'y suis! j'ai trouvé! Elle écrit... Oh! des lettres, rien de plus... Oui, il doit y avoir un commencement d'aventure, une correspondance... C'est à nous de la surprendre.

— Mais quelle correspondance! Comment aurait-elle pu engager une correspondance avec quelqu'un? Elle est si peu libre... Et avec qui? Tu te fais des idées, Bernard... C'est impossible.

— Cela doit être pourtant.

Sur ces mots, M. Bernard de Jussieux prit son chapeau, sa canne en bec de corbin d'ivoire; sa silhouette sévère, — une pelisse ajoutait encore à la coutumière gravité de son aspect — disparut, un peu solennelle. C'était l'heure où le magistrat s'en allait au Palais de Justice, et M. de Jussieux gardait jusque sous la redingote, en vêtements de ville, l'ordonnance de geste, comme la majesté que donne l'habitude de la loge aux larges manches.

Le mutisme de Suzanne et son affectation de froideur ne pouvaient rassurer M. de Jussieux, cet avisé devineur d'énigmes intellectuelles.

En marchant, — le corps très droit, la tête un peu penchée, comme lourde de sa préoccupation paternelle, — il songeait. Une silhouette de trottin élégant, qui filait, preste, sous la verdure dorée, par endroits, des arbres du boulevard Saint-Germain, frôla le magistrat, évoqua, plus précisément, l'image de sa fille à son esprit.

— Evidemment, se disait M. de Jussieux, si Suzanne écrit et reçoit des lettres, la femme de chambre est complice. Elle ne sort jamais seule... Il n'y a pas d'autre moyen... Non, pas d'autre.

Cette réflexion le rassura un peu. M. de Jussieux avait fait à sa femme la recommandation la plus expresse au sujet de cette fille. Si la moindre familiarité se manifestait d'elle à Suzanne, il agirait, sans preuves même, la chasserait de suite.

— Bah ! avait répondu Mme de Jussieux, tu te fais d'étranges idées... tu t'imagines des choses...

Toutefois, elle prit garde aux allées et venues de

la servante, surprit des colloques entre Suzanne et elle.

Un après-midi, à une heure où rien ne pouvait nécessiter la présence de cette fille chez Suzanne, Mme de Jussieux vit qu'en rentrant d'une course qu'elle n'avait pas ordonnée, la soubrette allait, tout droit, à la chambre de la jeune fille.

Derrière elle, Mme de Jussieux ouvrit la porte, à l'improviste. La servante, ébahie, fit un geste pour cacher la lettre qu'elle tendait à Suzanne :

— C'est inutile de cacher cette lettre, Angèle, fit-elle d'un ton sec ; donnez-la-moi.

— Cette lettre est pour moi, madame.

— Alors, pourquoi la tendiez-vous à mademoiselle ? Montrez-moi l'adresse. Si vous dites vrai, vous la garderez, nécessairement.

La soubrette se troublait. Très embarrassée, elle tenait la lettre à la main ; Mme de Jussieux, sans lui laisser le temps de réfléchir, la saisit.

— Ah ! des initiales, et poste restante. C'est pour toi, Suzanne ?

— Non, maman.

— Nous allons bien voir.

Elle ouvrit l'enveloppe, jeta les yeux sur les premières lignes.

— Tu mens. Ton prénom est là, en toutes lettres.

Tournée vers la servante, elle ajouta :

— C'est bien ; vous quitterez notre service, mademoiselle. Quant à vous, sur l'heure, votre père va rentrer ; nous causerons.

Elle sortit, très raide, — et s'en fut lire la lettre, au salon.

Stupéfaite de l'audace des phrases de cette missive interceptée, la bonne dame sentait ses joues rougir de honte. Jamais Mme de Jussieux ne se serait figuré possibles de tels mots à l'égard d'une jeune fille de son monde. Onques elle n'avait fréquenté d'autres gens que les relations de sa notable famille, d'abord ; de celle de M. de Jussieux ensuite. Elle pensait, de très bonne foi, que le monde tenait tout entier entre deux murailles, bornes de la société : au delà, les gens ne comptaient plus. Pour elle, l'univers se résumait dans les limites d'une société étroite : le monde, et c'était tout.

Dans sa colère, elle alla retrouver sa fille :

— C'est, honteux, Suzanne, de se prêter à de telles vilénies... Pour qui te prend donc ce monsieur ?... D'abord, qui est-ce ?... Tu vas me le dire.

Suzanne secoua énergiquement la tête, sans répondre.

— Alors, tu refuses de m'obéir ?... Tu parleras, ou bien nous verrons.

Comme Suzanne savait la douceur de son père, sa faiblesse envers elle, — hardiment, elle dressa la tête et fit cette sèche réponse :

— Il est inutile de me tourmenter, maman. Je ne dirai rien que devant papa.

— Pourquoi cela ?... Pensez-vous donc qu'il sera moins sévère... plus juste que moi ?... (Se grisant de ses propres paroles.) Insolente !

— Du tout. Mais papa, lui, comprend, et il écoute, avant de parler.

— Cette fois, il sévira, et durement. Vous êtes sans excuses, Suzanne... sans excuses...

Mme de Jussieux sentait monter en elle une fureur de cet irrespect que Suzanne n'essayait pas de cacher. Certaine de ne rien obtenir, sachant l'opiniâtre volonté de sa fille, elle se décida à la laisser seule et sortit, en faisant claquer la porte de la chambre.

Dès la rentrée de son mari, Mme de Jussieux, abondamment, conta ses ruses, comment elle avait surpris une lettre.

— Où est-elle ?

— La voici.

Sans prendre garde davantage au récit de sa femme, M. le président Bernard de Jussieux lisait. Cette lettre ? Assez courte, mais vive, alerte, à la fois bizarre et tendre, d'une intimité étrange, comme voluptueuse et lointaine.

Levant les yeux de dessus l'élégant billet chiffré, enlacé, — P. M. — de filigrane d'argent, M. de Jussieux réfléchissait :

— C'est certainement un homme lettré, instruit, d'esprit peu banal... Mais qui?... Oui, ce serait un piment pour ce... monsieur, une passade avec une jeune fille pareille à Suzanne, bien née, élevée dans un milieu aristocratique... Mais comment, diable, a-t-elle connu cet homme? Comment en sont-ils à s'écrire dans de pareils termes?

Les sourcils froncés, M. de Jussieux cherchait vainement la clef de ce mystère.

— Ma chère amie, dit-il, tout à coup éveillé, à sa femme, ordonne à Suzanne de venir me parler, et laisse-nous.

— Suis-je donc de trop, moi, sa mère?

— Non. Mais, devant toi, elle ne dirait rien, je la connais.

Suzanne entra; elle soutint le regard de son père, sans l'ombre d'émotion.

— Assieds-toi là, Suzanne, — il désignait une chaise près de lui — et réponds avec franchise.

Tu es très coupable, tu as commis la pire des imprudences, de celles qui perdent à jamais les jeunes filles et les déshonorent.

Après un silence:

— Le monsieur qui ose t'écrire ainsi est de nos amis?... Avoue-le. C'est pour ton bien, mon enfant, et il faut, pour réparer le mal fait, que je sache tout.

— Non, papa, tu ne le connais pas, je te le jure.

— C'est impossible, voyons! Tu ne sors jamais qu'avec ta mère ou moi... Ah! cette pauvre

Rosette!... Oui, mais je connais les amis de son mari...

Un sourire, narquois à peine, plissa les lèvres de Suzanne; son père n'en vit rien. Il reprit:

— Tu as d'autres lettres, Suzanne?

— Non, père.

— Celle-ci prouve pourtant une correspondance ancienne déjà; des phrases se relient à des mots échangés, c'est de toute évidence... Il y a longtemps que cela dure?

Suzanne ne répondit pas.

— Combien de fois cet homme t'a-t-il écrit? Donne-moi ces lettres. Ce sera une preuve de ton repentir, et — quoi qu'elles contiennent, — je t'en saurai gré.

— Je n'en ai pas, fit, péremptoirement, Suzanne.

Elle disait vrai: elle avait bien prévu la demande de M. Jussieux, avait tout brûlé en hâte, dès la sortie de sa mère. — D'ailleurs, Suzanne n'éprouvait aucun repentir de s'être ainsi aventurée; elle avait, d'avance, tracé sa route sentimentale et elle se jurait de n'en dévier à aucun prix. Loin de la décourager, les difficultés l'aiguillonnaient; elle était pareille en cela à ces chevaux de race que les éperons du cavalier excitent aux écarts qu'ils veulent réprimer. Ses résolutions tenaient bon; elle se révoltait contre la fatalité qui lui créait des obstacles. — « Le triomphe, pensait-elle, n'en sera que plus glorieux. »

— Enfin, Suzon, la gronderie ne sert à rien envers une fille de ton âge. Mais as-tu pensé, petite, au danger que tu courais ? Où vous voyiez-vous donc ?

— Il ne me connaît pas.

— Comment ? Mais toi, tu sais ?...

— Il ne m'a jamais parlé.

— Mais, toi, tu l'as vu ?

Suzanne ne répondit pas.

— Alors, tu es folle ! Tu écris ainsi au premier venu ? Et tu supportes ?...

Orgueilleusement, cette fois, Suzanne leva les yeux, et plantant son regard sur le visage de son père, s'écria, exaltée :

— Lui ! le premier venu ! Ne dites donc pas cela ! Vous n'en savez rien. Celui qui m'aime est le plus glorieux écrivain de notre temps, et toute femme serait heureuse...

Emu, plus qu'il ne voulait le paraître, de cette apologie, M. de Jussieux imposa silence à Suzanne :

— Assez ! dit-il, tu n'as plus le sens moral.

Un moment, un silence régna, pendant lequel M. de Jussieux examinait le billet, l'écriture large et sensuelle, au corps des mots, achevés souvent en brefs traits de plume. Comme le style, le dessin des mots, nerveux et net, révélait un déductif,

— un intellectuel.

Le chiffre le fit tressaillir.

— P. M. — s'écria-t-il. Eh ! où avais-je la

tête ?... Ce style ?... ces initiales ?... C'est Paul Montvèdre, le romancier, qui l'écrit ainsi ? Suzanne, ne le nie pas. Il est facile à l'un de ses lecteurs habituels de reconnaître son style, et cela — il frappait l'angle où brillait l'anagramme — le prouve, au surplus, sans conteste.

Suzanne, très remuée de voir son secret percé à jour, irrémédiablement, baissa la tête.

M. de Jussieux pensait (n'ayant jamais fréquenté le monde des lettres, il pouvait, sans ridicule, croire sincère l'âme des livres) :

— Peut-être celui-là vaut-il mieux qu'un autre ? Il est psychologue : il a du cœur, à n'en point douter.

Suzanne n'avait plus qu'un souci : trouver un nouveau moyen de correspondre avec Montvèdre, de lui faire savoir ce qui était arrivé et de le garder. — Un moment, elle craignit qu'il ne reculât devant les ennuis qui pouvaient advenir pour lui de cette découverte ; mais elle ne doutait pas de son sentiment et le croyait capable de se dévouer pour elle, d'agir en amoureux passionné et de la soutenir dans la nouvelle lutte, pour l'amour, pour lui, qu'elle allait entreprendre.

Or, M. de Jussieux n'accabla point sa fille, il voulait, avant de prendre une détermination à son égard, voir Montvèdre. Il avait, peut-être, affaire à un galant homme, décidé à remplir ce que ce père jugeait un devoir. « Peut-être — se disait-il —

ces jeunes gens n'avaient-ils péché que par imprudence? »

Suzanne boudait, affectant une figure morose. Toute la soirée, pendant le temps qu'elle devait passer au salon, elle se tint auprès de la table, sans mot dire, dans l'ombre de l'abat-jour de dentellés où ne se voyaient de son visage que les lèvres rouges, en une moue qui ne parvenait pas à enlaidir ses traits fins.

## XX

## DEUX PSYCHOLOGUES

Montvèdre se levait matin ; une bonne habitude. Ce jour-là, il s'était mis allègrement au travail. Il était dans un de ses bons jours, à un de ces moments où les phrases chantent d'elles-mêmes dans l'esprit, sertissant de mots, trouvés sans efforts l'idée si souvent fugitive. Aussi avait-il consigné sa porte.

Le valet de chambre frappa discrètement :

— Qu'y a-t-il donc? demanda Montvèdre contrarié.

— Un monsieur attend dans le salon et veut absolument parler à monsieur.

— Je vous avais donné l'ordre de ne recevoir personne.

— Oui, mais il n'a pas voulu croire à l'absence de monsieur ; il est entré presque malgré moi.

— Eh bien, répétez-lui que je suis sorti.

Le valet revint :

— Ce monsieur ne veut pas s'en aller !

— Il vous a dit son nom, au moins ?

— Non, il ne le dira qu'à monsieur.

Montvèdre se fâcha.

ces jeunes gens n'avaient-ils péché que par imprudence ? »

Suzanne boudait, affectant une figure morose. Toute la soirée, pendant le temps qu'elle devait passer au salon, elle se tint auprès de la table, sans mot dire, dans l'ombre de l'abat-jour de dentellés où ne se voyaient de son visage que les lèvres rouges, en une moue qui ne parvenait pas à enlaidir ses traits fins.

## XX

## DEUX PSYCHOLOGUES

Montvèdre se levait matin ; une bonne habitude. Ce jour-là, il s'était mis allègrement au travail. Il était dans un de ses bons jours, à un de ces moments où les phrases chantent d'elles-mêmes dans l'esprit, sertissant de mots, trouvés sans efforts l'idée si souvent fugitive. Aussi avait-il consigné sa porte.

Le valet de chambre frappa discrètement :

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Montvèdre contrarié.

— Un monsieur attend dans le salon et veut absolument parler à monsieur.

— Je vous avais donné l'ordre de ne recevoir personne.

— Oui, mais il n'a pas voulu croire à l'absence de monsieur ; il est entré presque malgré moi.

— Eh bien, répétez-lui que je suis sorti.

Le valet revint :

— Ce monsieur ne veut pas s'en aller !

— Il vous a dit son nom, au moins ?

— Non, il ne le dira qu'à monsieur.

Montvèdre se fâcha.

— Eh bien, je vais y aller, moi, et lui apprendrai qu'on ne force pas ainsi ma porte. Je vais lui flanquer un speech, à ce monsieur.

Il se dirigeait vers le salon.

— A propos, comment est-il ?

— Très bien. Officier de la Légion d'honneur.

— Ah !

Montvèdre s'arrêta, déjà l'homme lui semblait respectable.

— N'allons pas faire de bêtises.

Et il passa au salon.

L'autre, qui était assis, se leva, puis s'inclina avec une grande aisance. Montvèdre, reconnu, au salut, un homme très bien élevé ; il devint aussitôt aimable.

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Monsieur Bernard de Jussieux.

A ce nom, Montvèdre fut surpris. Il s'attendait à tout, excepté à cette visite. La cause ? Il n'en pouvait douter : mais, faisant bonne contenance, il demanda :

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur, j'ai cependant entendu, comme tout le monde, parler de votre mérite... Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

— Vous le savez bien un peu ?

— Veuillez vous asseoir.

Assis, le magistrat reprit :

— Vous êtes en relations avec ma fille ; vous

devez comprendre quels comptes un père est en droit de vous demander.

— Ah ! c'est cela... Effectivement j'ai reçu — je reçois beaucoup de lettres, chaque jour — des lettres signées : Suzanne. Votre fille, probablement ?... J'ai répondu parce que les lettres m'ont plu.

— Et parce que l'aventure n'était point banale.

— Il est un fait, monsieur. Peu de jeunes filles songeraient à écrire à un auteur célèbre... D'abord elles ne savent pas, n'ont aucune expérience de la vie... et puis jamais elles n'oseraient.

C'était habile et coupait court à toute récrimination de l'autre.

— Vous êtes très fort : je ne m'étonne pas du succès de vos livres. Mais d'un homme de votre intelligence, sachant ce qu'il fait, à une jeune fille ignorante de la vie, irresponsable même, dans de pareilles circonstances, c'est à l'homme d'éviter le mal... et vous êtes d'autant plus coupable que vous êtes Montvèdre.

La riposte était aussi adroite que l'attaque. Montvèdre comprenait son tort.

M. de Jussieux était un dialecticien plus encore, peut-être, qu'un psychologue.

— Vous aussi, vous êtes habile, monsieur — répartit Montvèdre. — Mais qu'auriez-vous fait à ma place ? Sans doute j'aurais dû refuser toute correspondance avec votre fille. Mais vous ne savez pas tout. Si, dès la première fois, Mlle Suzanne



m'avait dit qu'elle était votre fille... Elle m'avait vu, — paraît-il, — au Théâtre-Français, et elle avait pensé à m'écrire... Elle me connaît, et moi je ne la connais pas... Donc, si elle m'avait dit sa situation vraie, il est probable que je n'aurais eu garde de lui répondre. Mais elle est plus maligne que vous ne croyez, Mlle Suzanne. Elle m'écrivit en se donnant pour une jeune veuve libre. Le style et l'écriture m'ont plu. Ma réponse est assez concluante, comme vous dites au Palais ?

Il avait un petit air de triomphe qui agaça le magistrat.

— Pas tout à fait. Ma fille était fautive, mais vous aussi, monsieur. Vous avez su qui était Suzanne. Vous le savez ?

— Oh ! à présent, à n'en pas douter... J'ai cru, — il eut un geste de scepticisme qui accepte sans contrôle — ce qu'elle me disait être... une veuve... Plus tard ; je veux être franc, obligée de brûler ses vaisseaux, elle s'avoua jeune fille... Passe ! Je la crus telle, mais vous admettez bien, monsieur, que c'était, à mes yeux, une jeune fille assez hardie. J'étais autorisé, en conscience, à poursuivre, n'ayant pas ouvert le feu...

— Vous avez su, pourtant, qui elle était. Vous auriez dû, à ce moment, me prévenir.

— M'auriez-vous estimé de trahir une femme ?

— Du moins, deviez-vous, immédiatement, cesser toute correspondance.

— Après une paternelle admonition, n'est-ce pas ?

— C'était votre devoir.

— Oh ! les grands mots... Cela se pense toujours et ne se fait jamais, vous le savez bien, vous qui connaissez les hommes... Puis, je suis mon maître, je n'ai fait de mal à personne. Votre fille a bien une responsabilité tout de même, elle se plaisait à ce jeu. Elle m'attirait, cette correspondante intelligente, ses sentiments présentaient assez d'attraits pour que j'aie continué à répondre à ses lettres. Elle n'est pas banale, votre fille, et dame !... Il est vrai, vous l'avez élevée... Ce n'est certes pas la classique petite sotte.

Il ne disait pas toute sa pensée ; il flattait.

— Raison de plus pour vous, monsieur, de la traiter selon sa valeur.

— Ne l'ai-je pas fait ?

— Le croyez-vous ? En tout cas, êtes-vous prêt à le faire ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ma fille est jolie, elle vous semble intelligente — vous l'avouez — elle est donc digne de vous : la prendrez-vous pour femme ?

— Vous le désirez ?

— Mais il me semble que cela ne peut pas être autrement.

— Comment cela ?

— Vous l'avez non pas compromise, — personne,

heureusement, n'est au courant de cette frasque, — n'empêche que cette aventure ne soit une déchéance pour elle ; vous lui devez une réparation. Tant que vous ne saviez pas rencontrer une vierge, vous étiez en droit de courir l'aventure ; mais, quand vous l'avez su, vos efforts pour l'attirer à vous, pour en faire votre maîtresse — votre dernière lettre, saisie par ma femme, prouve ce manège, — ces faits exigent un dénouement. Suzanne, malgré tout, ne savait où elle allait, et toute la faute est à vous. « L'homme perd la femme. » Vous ne nierez pas votre propre formule : *la faute de l'homme*.

Cette conclusion — il l'avait lui-même exprimée, maintes fois — embarrassa Montvèdre ; pourtant, il répliqua :

— Votre habile dialectique est qualité professionnelle, monsieur. Vous êtes digne de votre réputation. Mais vous faites, au fond, tout comme un autre, la part des circonstances, et vous savez quelle est la réelle responsabilité de Mlle de Jussieux. Je n'ai pas, moi, à m'inquiéter de sa conscience. Habilement, — mais c'est peine inutile, cher monsieur, — depuis le début de votre visite, vous tentez de me mettre en faute.

— Il nous suffit d'envisager la situation en face. Tous les deux nous sommes psychologues.

— Au diable, la psychologie !

— Alors vous en mettez dans vos livres sans en assaisonner votre vie : je vous croyais plus fort.

J'ai bien peur qu'au fond vous ne sachiez guère de la vie ; vos instincts seuls vous guident.

Montvèdre pensa se fâcher et congédier d'une impertinence M. de Jussieux ; la pensée de l'exceptionnelle situation de ce haut magistrat le retint. Peut-être n'aurait-il pas le beau rôle. Sa réputation serait en jeu. Il s'arrêta et répondit doucement :

— En effet, monsieur, je ne suis rien. Je ne suis qu'un homme qui, devant les faits de la vie et les instincts, est pareil aux autres. En mes livres, ce sont des êtres supérieurs que je peins ; la psychologie en est leur, et pas mienne. Vous, je reconnais votre talent, et je me juge, jeune encore, bien peu de chose près de vous... Que voulez-vous donc ?

— Que vous épousiez ma fille. Est-ce tellement dur?...

— Quoi, comme cela, sans connaître Mlle de Jussieux, sans rien savoir même de son caractère, de ses goûts...

— Suzanne a été très bien élevée, et elle sera soumise à son mari.

— Monsieur, je ne veux pas me marier.

— Pourquoi ?

— J'ai des raisons.

— Lesquelles ?

— Mes études, entre autres... Tout, dans la vie de ménage, me gênerait... Il faudrait renoncer à mes relations féminines... On ne me poserait plus,

par lettres, de questions psychologiques, de ces cas de conscience qui m'éclairent, m'indiquent le chemin à suivre... Et, alors, voilà un auteur perdu... Vous, psychologue, pour l'avenir de la littérature française, souhaitez-vous pareil dénouement? Un psychologue disparaît, et, à la place, naît un mari; la belle chose!

— Parlait-il sérieusement ou se moquait-il? M. de Jussieux, malgré toute sa finesse, ne pouvait le distinguer.

— Vous vous dérobez?

— A quoi? Au mariage? Certes! Je ne suis pas encore assez mûr... Croyez-moi, rentrez à la maison, lavez la tête à votre fille, et que je n'en entende plus parler... Après tout, qu'a-t-elle fait? Rien de bien grave. Elle a écrit à un auteur célèbre, et cela, avant son mariage. Elle a fait, avant, ce qu'elle aurait fait, après. Eh bien, cela ne vaut-il pas mieux ainsi? Où est le mal? Elle a écrit des lettres, cela forme le style, et c'est un gain, cela.

— Mais, monsieur, vous prenez les choses bien légèrement.

— A peu près comme vous. Dites-moi, cher monsieur, si vous aviez élevé votre fille en bonne petite bourgeoise, dans le monde banal, il n'y aurait pas eu de cas psychologique; jamais elle n'aurait eu l'idée de m'écrire, elle serait restée la petite fille bien sage, mangeant des confitures, à quatre heures. Mariée un jour ou l'autre à quelque imbécile, elle

aurait été fidèle pour rien, naturellement. Mais non, vous en avez fait une demoiselle qui sait pas mal de choses, car pour avoir la plume pareillement déliée... Elle est inexpérimentée, soit; mais elle a de la lecture; elle s'assimile, admirablement, les observations des bons auteurs. Et c'est cette jeune fille intelligente et curieuse que vous venez m'offrir! Je crains trop pour ma tête.

— Vous oubliez que, dans notre famille, la fidélité est de tradition.

— Qui sait, monsieur, si votre famille finit à vous, si une nouvelle ne commencera point avec votre fille?

— Suzanne est éprise de vous; elle vous aime.

— Elle a, tout au plus, un caprice.

— Enfin, nous ne pouvons toujours discuter.

— C'est ce que je me disais.

— Vous refusez?

— Des deux mains.

— Votre dernier mot n'est pas dit, monsieur. Je vais rentrer, réfléchir, et vous me reverrez.

— Toujours avec plaisir, monsieur; je ne me cèle pas. Je n'ai rien à craindre, je n'ai pas commencé le feu.

Salut de part et d'autre,  
et M. de Jussieux sortit.

Un moment, Montvèdre, rageur, énervé d'un tel

ennui tombant à l'improviste dans sa vie si calme, où tout — même les aventures — avait sa place marquée, arpena le salon.

Tout à coup :

— Au diable les filles précoces ! s'écria-t-il. Cela bouleverse tout, d'un mot, d'un regard, d'un signe...

Son geste enveloppait les précieux bibelots épars sur les meubles, les porcelaines mignardes et galantes, les vases irisés et les potiches exotiques rares, où des roses agonisaient, roses blanches, écloses à Cannes ou à Nice, sur la côte d'Azur, la Riviera, envoi de ses admiratrices. — On eût dit, soudain, en ses prunelles, l'indice d'une crainte, celle qu'éprouverait un collectionneur maniaque de voir une chatte gentille bondir, soudainement, — entre les pièces de son musée, — bondir encore, insoucieuse.

## LE REVERS D'UNE MÉDAILLE

Montvèdre avait, alors, trente-sept ans.

Depuis longtemps, six ans à peu près, il en avait fini avec les difficultés des débuts ; il occupait, à présent, une place, bien nettement marquée, au premier rang des auteurs sérieux, et qui, malgré cela, sont lus et aimés.

Montvèdre touchait à l'apogée de sa célébrité. Ses romans, d'un style clair, fleureté d'élégance, d'une grande pureté, plaisaient aux femmes par la tendresse qu'il y savait répandre, par la chantante harmonie des phrases, la délicatesse infinie des sentiments développés au cours de ses œuvres, par les « nuances de sa pensée virtuose », comme avait écrit de lui, au cours d'un éloge dithyrambique publié dans la « Revue Mauve », un jeune critique écouté, qui était une femme.

Son livre de début, *Ame féminine*, lui avait conquis, très vite, les sympathies des amoureux de tendresse raisonnable ; on admirait le perpétuel contraste qu'il mettait entre la fatalité de la passion et le mépris fréquent de l'être aimé, ses tares sentimentales. Il se plaisait à rechercher l'illogisme

ennui tombant à l'improviste dans sa vie si calme, où tout — même les aventures — avait sa place marquée, arpenta le salon.

Tout à coup :

— Au diable les filles précoces ! s'écria-t-il. Cela bouleverse tout, d'un mot, d'un regard, d'un signe...

Son geste enveloppait les précieux bibelots épars sur les meubles, les porcelaines mignardes et galantes, les vases irisés et les potiches exotiques rares, où des roses agonisaient, roses blanches, écloses à Cannes ou à Nice, sur la côte d'Azur, la Riviera, envoi de ses admiratrices. — On eût dit, soudain, en ses prunelles, l'indice d'une crainte, celle qu'éprouverait un collectionneur maniaque de voir une chatte gentille bondir, soudainement, — entre les pièces de son musée, — bondir encore, insoucieuse.

## LE REVERS D'UNE MÉDAILLE

Montvèdre avait, alors, trente-sept ans.

Depuis longtemps, six ans à peu près, il en avait fini avec les difficultés des débuts ; il occupait, à présent, une place, bien nettement marquée, au premier rang des auteurs sérieux, et qui, malgré cela, sont lus et aimés.

Montvèdre touchait à l'apogée de sa célébrité. Ses romans, d'un style clair, fleureté d'élégance, d'une grande pureté, plaisaient aux femmes par la tendresse qu'il y savait répandre, par la chantante harmonie des phrases, la délicatesse infinie des sentiments développés au cours de ses œuvres, par les « nuances de sa pensée virtuose », comme avait écrit de lui, au cours d'un éloge dithyrambique publié dans la « Revue Mauve », un jeune critique écouté, qui était une femme.

Son livre de début, *Ame féminine*, lui avait conquis, très vite, les sympathies des amoureux de tendresse raisonnable ; on admirait le perpétuel contraste qu'il mettait entre la fatalité de la passion et le mépris fréquent de l'être aimé, ses tares sentimentales. Il se plaisait à rechercher l'illogisme

des actes et des pensées chez les amants, — à peindre la genèse des renoncements et les déceptions d'amour ; il choisissait les cas spécieux près de sentiments imperceptibles aux yeux superficiels, ou capables seulement de voir les causes évidentes des souffrances humaines.

Il avait donné, ensuite, d'autres romans successifs : *Faussetés*, *Cœur d'amante*, *Les Vierges femmes*, *Roses d'Amérique* ; un recueil de vers, *Corolles et Sourires* ; des portraits de touche fine, *Aquarelles et silhouettes* ; de plus, quelques hautes études, de psychologie pure dans les revues les plus estimées.

Il était doux et énergique, prêchait une indulgence miséricordieuse, — infinie — aux fautes d'amour, en montrant les circonstances atténuantes. Il incriminait l'éducation incomplète donnée aux femmes, et si peu faite pour les préparer aux luttes morales.

Les déchéances amoureuses qu'il dépeignait, lui inspiraient plus de pitié que de blâme : il fallait, d'après lui, avant de les flétrir, chercher les causes — parfois sublimes, — par où elles doivent être absoutes, admirables souvent, dès que l'on savait en voir les raisons vraies.

Montvèdre avait pour lui toutes les âmes tendres ; les jeunes gens épris de la femme trouvaient, heureux, en ses œuvres, des excuses à d'indignes voluptés, des raisons aux lâchetés amoureuses où se

plaisent les compliqués modernes. Les femmes se délectaient, en ses romans, à la câline musique des mots, à l'écheveau des cas de conscience que le romancier s'appliquait à dévider ; elles évoquaient sa tendresse immense, l'indulgence dont il savait envelopper leurs fautes, même les pires.

C'était un amoureux doué d'une sensibilité exquise, — une âme de prêtre laïque, douce aux afflictions et accueillante aux repentirs. Il n'humiliait pas les coupables, il les relevait à leurs propres yeux. Montvèdre était, au dire de ses contemporains, un audacieux, ne craignant pas de battre en brèche les préjugés de son temps, de s'élever contre les partis pris et les injustices.

Il plaidait la liberté de l'amour avec, pour seule loi, la franchise loyale. Sa théorie favorite était que, seuls, étaient coupables la dissimulation et le mensonge entre époux, de même qu'entre amants. Il admettait l'évolution en amour, l'erreur possible et prêchait la séparation conclue ouvertement, flétrissant les trahisons, les maquillages sentimentaux qui, dévoilés, causent les drames. C'était aussi le subtil analyste des jalousies et des souffrances où s'enlisent les amants sincères, le peintre des nuances et des phrases passionnelles. Il excellait à rendre intéressantes les femmes. « L'étroitesse des idées sociales — avait-il écrit — les emprisonnent ; elles s'évadent. »

Il excusait, sur leur nervosité excessive, leurs

coups de tête, les extrémités où les amènent, parfois, l'injustice et la tyrannie des hommes, montrant l'éternel vasselage des êtres faibles, auxquels les forts opposent les lois qu'ils ont faites pour eux, contre elles.

Certes, ces idées n'étaient pas neuves ; mais le psychologue les mettait au point exact de l'époque, très au courant de la vie moderne, des milieux qu'il préférait décrire. Il adaptait, avec habileté, des théories éternelles aux particularités saillantes des âmes contemporaines. Un chroniqueur, Schavyl, avait dit de lui, et le mot fit rire :

« — Quand Montvèdre cuisine, si la viande est la même que celle du voisin, la sauce est autrement épicée. »

Il savait, en effet, par l'originalité claire de son style, la richesse de son vocabulaire, renouveler l'intérêt autour du problème, dès longtemps formulé, et qu'il tentait de résoudre.

Avec cela, Montvèdre était du monde, on le recevait volontiers ; les salons aristocratiques ouvraient leurs portes à l'écrivain, élégant et bien élevé, dont les audaces mêmes restaient de bon goût.

Il aimait dépeindre les milieux riches et raffinés, se montrait heureux de l'accueil que lui faisaient les « honnêtes et grandes » dames.

Il fréquentait, d'ailleurs, autant qu'il pouvait, les salons cosmopolites aussi bien que les coteries les plus fermées du noble faubourg, accueillait

également les avances aristocratiques et les invitations des riches banquiers.

Le demi-monde, — le gratin, — l'avait également choyé ; les femmes de théâtre, les « épinglées » de marque aimaient son exquise urbanité, ses manières affables. Sa voix — il avait fait des conférences appréciées — caressante et chaude, avec des sonorités infléchies soudain en tendresse, lui avait valu de nombreuses conquêtes, des sympathies. On lui savait gré — pour la rareté du fait, peut-être, parmi les hommes de lettres — de la recherche de sa tenue, bref, un peu de son snobisme, — un mot qu'il avait mis à la mode.

Il faisait partie d'un cercle chic.

Montvèdre était beau, d'allure robuste, que corrigeait la langueur de ses gestes. Son visage, aux traits accentués, s'éclairait de grands yeux brun foncé, très doux, adoucissant l'expression un peu dure du visage. Des cils, très longs et recourbés, les ombrageaient, voilant l'acuité du regard ardent, le nuancant de tendresse.

Sa vie se partageait entre le travail des matinées, les visites et les rendez-vous, les diners dans le monde, le théâtre, le cercle. Il faisait de fréquents voyages, disparaissait des mois, séjournait dans les pays de soleil, à Venise, en Sicile, regagnait Paris avec un livre achevé. Il s'en venait recueillir les échos du succès, reprendre, quelque temps, sa vie d'écrivain à la mode.

Il avait eu de nombreuses liaisons ; quelques-unes étaient restées fameuses : c'était l'un des hommes les plus aimés de Paris, de l'amitié duquel les femmes tiennent à honneur de se parer.

En dix ans, il avait conquis un public enthousiaste, presque exclusivement féminin ; chacune de ses œuvres nouvelles provoquait des enthousiasmes. C'était l'un des maîtres du roman, l'un des favoris, le chef d'une école psychologique et d'un mouvement qui s'affirmait :

il avait créé le féminisme.

Les admiratrices passionnées de Montvèdre, et ceux qui recherchaient en ses livres la philosophie et substantielle moelle d'une psychologie réputée personnelle et hardie, se seraient indignés si quelque indiscret eût affirmé, par l'étalage de la vie même du romancier, son égoïsme féroce.

Pourtant, deux traits composaient tout le caractère de l'homme, dont l'écrivain et le penseur étaient les humbles esclaves : l'orgueil et l'égoïsme.

Montvèdre avait, théoriquement, toutes les indulgences ; mais il n'eût pas voulu se montrer, en un quelconque endroit public, avec un camarade moins fortuné que lui, moins élégant, dont l'apparente familiarité eût pu ternir son renom de haute gentilhommerie.

Montvèdre était un parvenu. Pour rien au monde, il n'eût voulu convenir d'une intrigue avec une femme obscure, une fille du peuple, par

exemple. Il comprenait les relations amoureuses comme un luxe dont on doit tirer une profitable publicité : ses amours, comme ses vêtements, il les prenait de bonnes marques.

De même, il n'eût point vanté de jeunes talents, par crainte des concurrences possibles ; il préférait tisser, autour de génies anciens, des commentaires de paroles scintillantes, faisant œuvre de critique observateur, en marge des admirations imposées. Il avait découvert des primitifs pour la France, à l'instar des grands esthètes londonniens. Mondain par vanité, encore plus que par goût, il lui plaisait de voir son nom dans les gazettes, parmi les plus en vue de la « gentry ».

Volontiers, cependant, n'eût été son insatiable besoin de réclame, il eût vécu retiré, travaillant ou rêvant à ses heures ; peut-être eût-il aimé sa vie laborieuse d'autrefois, menée, sans obligation, dans un décor luxueux, pour sa seule joie personnelle de raffiné sincère, amoureux des belles choses.

Une ambition de gloire, d'abord, l'avait poussé au travail ; ses premières œuvres avaient été de consciencieuses études de vérité, délicatement ouvrees ; Montvèdre était un incomparable artisan de phrases mélodieuses.

Le succès venu, son appétit de luxe lui créant des besoins sans cesse renouvelés, il avait cherché plutôt à continuer de plaire, avait travaillé



pour la vente, sans plus se soucier de la sincérité des pensées émises.

Ses premières publications lui avaient valu des lettres innombrables de lectrices, curieuses de lui soumettre des sentiments et des résistances personnelles ou de l'intriguer. Il avait pu juger, par là, de l'influence qu'il pouvait exercer sur l'esprit des femmes de son temps, le parti matériel qu'il pouvait tirer de cette clientèle aussi fidèle que productive.

Certains louaient Montvèdre de l'audace qu'il avait de soutenir certaines thèses : on lui savait gré des blâmes, des indignations qu'elles avaient soulevé chez les critiques du vieux jeu, et ces attaques n'avaient fait que lui attirer une recrudescence de célébrité. En réalité, Montvèdre, en soutenant les femmes dans toutes leurs prétentions, en les représentant comme des victimes perpétuelles des hommes, ne songeait qu'à augmenter par là sa vogue et ses revenus.

Au fond, il méprisait les femmes, connaissant leurs tares sentimentales et corporelles ; il savait, de plus, leur rouerie et leur force — faite de leur faiblesse même et des égards qu'elle impose. Il connaissait leur puissance par l'amour et leur tyrannie. N'en avait-il pas connu dont le bonheur résidait à soumettre à leurs caprices des intelligences — des femmes très heureuses de voir s'abaisser, devant elles, des supériorités qu'elles admiraient et de les détruire ?

Il n'avait jamais voulu se marier, embarrasser sa vie d'une femme, — trop, « égotiste » pour vouloir se préoccuper d'une autre personne que de lui. L'idée d'être lié, pour toujours, lui était insupportable plus que toute autre. Il avait ouaté sa vie de bien-être, gardait des habitudes régulières que troublaient seules ses foucades amoureuses, sensuelles et courtes — sans que, jamais, il s'y attardât.

De nombreuses amies le venaient visiter. Vis-à-vis d'elles, il se montrait amoureusement poli ; il les « semait », toutefois, dès qu'elles essayaient de prendre pied dans son existence.

Il acceptait les hommages comme choses dues : c'étaient piments à sa vanité, agréablement chatouillée.

Son appartement était toujours orné de fleurs que lui envoyaient, anonymement, ses admiratrices inconnues — ou jointes à d'amoureuses missives. Il avait eu des tendresses brillantes, s'en était fait une prestigieuse auréole. On lui en prêtait d'autres qu'il ne démentait ni ne confirmait, souriant de sa renommée d'homme à bonnes fortunes flatteuses. Une fois, une nuit de bal, dans un petit salon, où ils croyaient être seuls, il avait été surpris baisant les épaules de la comtesse de Véran, la fille du riche Américain Ralph Prentice, et, aperçu, il avait, aussitôt, causé gravement avec elle, puis était allé se perdre parmi les invités, avec une demi-discretion d'homme heureux d'avoir été vu. — Deux jours

après, il se battait à l'épée avec le comte de Véran, et il était légèrement blessé à l'épaule, « comme un baiser de l'épée », dit-il.

Il avait commencé ses relations purement mondaines en acceptant les invitations que ses premiers succès lui avaient attirées ; intrigant, il avait su se faire bien venir des femmes qui se piquent d'intelligence ; il devint leur confident, les amusant de paradoxes, de sophismes délicatement exprimés — des excuses jolies dont il parait leurs caprices.

Il avait, enfin, deux faces : l'une, celle de l'écrivain à la mode, salonnier par intérêt et par gloire ; l'autre, celle de l'homme avide de bien-être et de jouissance, sensuel et raffiné, aimant l'étude et tout ce qui constituait, à ses yeux, la beauté dans la vie humaine. Celui-là s'admirait et contemplait son double ; l'un veillait l'autre, le choyait avec des tendresses exclusives.

Montvèdre n'avait pas d'amis, mais ses camaraderies restaient cordiales : on respectait le lutteur, l'artiste aussi, estimé pour la clarté précieuse de son style, sa perversité délicate et caressante.

Des mots, où transparaisait son orgueil, avaient amusé par leur suffisance, mais lui étaient pardonnés pour l'esprit qu'ils contenaient. Rencontrant un confrère, un ami, qui l'avait, au temps des débuts, aidé à se produire, il lui demandait, comme l'autre ne lui parlait pas de son roman :

— Tu as reçu mon livre ?

— Oui, je te remercie, j'en aime l'aimable dédicace : *A mon premier admirateur*.

— Oui — fit Montvèdre, en souriant — c'est un titre.

L'homme ne se cachait pas les ravages, les perturbations dont l'écrivain était coupable ; il pouvait, rien que parmi ses connaissances et dans les ménages où il comptait des adeptes et des amies, constater l'effet dissolvant des doctrines qu'il soutenait, d'œuvre en œuvre.

Peut-être, s'amusait-il, lui-même, de ce contraste du bourgeoisisme conservateur de ses idées avec sa réputation. Il s'était dit, souvent, que son premier soin, s'il se mariait, serait d'interdire à sa femme la lecture de ses livres.

Enfin, Montvèdre était un homme de grand talent et de goût, insoucieux de tout ce qui n'était pas sa personnalité, ni bon ni méchant, spirituel et séduisant : un conquérant par son intelligence et par sa robustesse évidente, — deux forces qui l'imposaient.

Tel était l'homme dont Mlle Suzanne de Jussieux, perverse ingénue, rêveuse d'idéal, avait fait son idole, le douant de toutes les tendresses, le croyant capable de l'amour entier qu'elle souhaitait de toute son âme ardente, avide d'une affection où seraient satisfaites sa passion de beauté morale, ses aspirations à partager de la gloire ; il était Paul Montvèdre, en résumé, un notable commerçant.

Elle était, la pauvre petite illusionnée, la tard venue frappant, trop tard, à l'huis fermé dont étaient rouillées les ferrures; — trop vieux était le cœur de l'hôte et paresseuses ses mains pour les caresses désirées; trop peureuse son âme incapable d'accepter la charge lourde d'un amour qui eût changé sa vie.

## XXII

## VERS L'AMOUR

M. de Jussieux, rentrant chez lui, se buta contre son fils, qui allait sortir.

— Ah ! te voilà, Ernest... J'ai à te parler.

— A moi ! Tu vas encore me faire de la morale ? Je ne t'en veux pas. Tu remplis ta fonction de père.

— Les fils doivent écouter.

— J'allais le dire.

— Ecoute-moi donc... Ta sœur a dû se confier à toi, et, nécessairement, tu es au courant de son intrigue.

— Quelle intrigue ?

— Est-ce bien vrai que tu ne sais rien ?

L'autre continua à faire l'étonné; son père lui raconta tout. Fly ne broncha point; il écouta M. de Jussieux comme si ç'avait été le premier mot qu'il eût appris de cette aventure. Il semblait ne s'émouvoir en rien du récit de son père, et quand celui-ci conta sa visite à Montvèdre, Ernest eut un sourire sceptique et amusé.

— Tu as été chez Montvèdre ? Epatant, papa ! En avez-vous dû faire deux têtes, tous deux, en

Elle était, la pauvre petite illusionnée, la tard venue frappant, trop tard, à l'huis fermé dont étaient rouillées les ferrures; — trop vieux était le cœur de l'hôte et paresseuses ses mains pour les caresses désirées; trop penreuse son âme incapable d'accepter la charge lourde d'un amour qui eût changé sa vie.

## XXII

## VERS L'AMOUR

M. de Jussieux, rentrant chez lui, se buta contre son fils, qui allait sortir.

— Ah ! te voilà, Ernest... J'ai à te parler.

— A moi ! Tu vas encore me faire de la morale ? Je ne t'en veux pas. Tu remplis ta fonction de père.

— Les fils doivent écouter.

— J'allais le dire.

— Ecoute-moi donc... Ta sœur a dû se confier à toi, et, nécessairement, tu es au courant de son intrigue.

— Quelle intrigue ?

— Est-ce bien vrai que tu ne sais rien ?

L'autre continua à faire l'étonné; son père lui raconta tout. Fly ne broncha point; il écouta M. de Jussieux comme si ç'avait été le premier mot qu'il eût appris de cette aventure. Il semblait ne s'émouvoir en rien du récit de son père, et quand celui-ci conta sa visite à Montvèdre, Ernest eut un sourire sceptique et amusé.

— Tu as été chez Montvèdre ? Epatant, papa ! En avez-vous dû faire deux têtes, tous deux, en

face l'un de l'autre ! Deux augures qui ne pouvaient se regarder sans rire ! Elle est comique, celle-là.

— Ernest, je ne comprends pas ces façons de parler ; tu es irrespectueux.

— Comme tu voudras... En tout cas, débrouille-toi comme tu l'entendras. C'est ta fille, tu l'as gâtée... Elle a toujours été ta chérie, ta préférée, et dame !...

M. de Jussieux quitta son fils pour aller retrouver sa femme et Suzanne.

La bonne dame qui, à présent, surveillait sa fille étroitement, ne voyait pas quelle part lui incombait dans la faute de Suzanne ; elle ne la quittait plus, penchant, dorénavant, pour une sévérité inaccoutumée.

Elle interrogea son mari des yeux, et celui-ci, avant de parler, eut un haussement d'épaules, comme pour dire : « Il n'y a rien à faire. »

M. de Jussieux appela sa fille, la laissa debout devant lui :

— Suzanne, je ne veux pas être trop sévère pour toi.

— On ne sera jamais assez sévère pour mademoiselle, interrompit Mme de Jussieux.

— Non, ma bonne amie ; à tout péché miséricorde.

— Ah ! toi, tu l'as toujours gâtée... Si tu m'avais laissé toute liberté... si tu t'en étais remis tout à fait à l'expérience de sa mère...

— Laisse-moi parler — fit le magistrat impatienté. — Tu as ton fils, tu t'en es occupée, et tu en as fait quelque chose de beau !... Je t'en prie, ne m'interromps pas, pour le moment.

Et à sa fille :

— Suzanne, je viens de chez ce Montvèdre. Il a bien baissé dans mon esprit. Tu ne le connais pas. C'est un égoïste qui ne t'aime pas ; je le crois même incapable d'une affection sincère. Il n'a songé, en répondant à tes lettres, qu'à t'attirer, parce qu'il pensait que tu étais jolie ; et puis, tu flattais sa vanité. Bref, ma pauvre enfant, tu t'es compromise pour lui, et il refuse de t'épouser.

La mère interrompit :

— Et il a raison. Une jeune fille, qui a eu une conduite comme la vôtre, ne peut faire qu'une détestable épouse ; certes, un homme est sage de ne pas vouloir se confier à elle.

Mme de Jussieux avait dit ces mots d'un air pincé ; son mari ajouta, mais avec une douceur qu'il voulait persuasive, plus efficace peut-être :

— D'ailleurs, il ne faut pas être injuste : il ne peut avoir de toi, Suzanne, qu'une très mauvaise opinion ; c'est peu encourageant, peu rassurant, pour l'avenir, de prendre comme femme une jeune fille aussi audacieuse que tu l'as été. Il te refuse. Tu conçois, après ta conduite, il ne pouvait guère agir autrement. Ce n'est pas à la femme à s'offrir : elle a un tout autre rôle. Tu as perdu la partie. Il

faut, ma petite Suzanne, n'y plus penser. A présent, tu sais les dangers de la légèreté; deviens une fille modeste, sage... Tu as eu une aventure de fillette, mais cela ne se représentera plus, j'en suis sûr, Suzanne.

Il avait beau la regarder fixement, plonger ses yeux aigus dans les siens, il ne se doutait, en rien, de toutes les pensées qui remplissaient la tête de la jeune fille.

« Elle avait perdu la partie! Allons donc! pas encore. Montvèdre ne l'avait pas vue, et, quand il l'aurait contemplée, il ne refuserait pas si belle offrande. On verrait. »

Elle était sûre, à cette heure, de le conquérir. Elle avait confiance, après les dernières lettres de l'écrivain, si ardemment passionnées, appelant son abandon entier par des prières d'extasié suppliant d'amour. Il la désirait; et, quand il l'aurait prise, elle n'aurait garde de le laisser se détacher d'elle. Elle serait si câline, se montrerait si douce, soumise à ses désirs, écolière docile aux leçons de caresses, qu'il ne pourrait se lasser de baiser ses lèvres, de la bercer en ses bras, en pressant contre son corps son corps, si joli, dont elle était fière, maintenant qu'elle en connaissait la charmeuse floraison.

D'abord, elle avait soupçonné seulement la mûrissante cueillette éclore en sa chair, sans en oser compter les fruits et les corolles. Il avait

fallu, pour qu'elle connût ses sensuelles richesses, enhardir ses yeux. Elle était trop belle, trop intelligente aussi, pour ne pas arriver à son but, captiver celui qu'elle avait amené à lui écrire de telles phrases. Suzanne refusait d'admettre que Montvèdre, son idole, pût écrire des mots enflammés d'amour qu'il ne pensait point, après qu'un si long échange d'impressions délicates les avait liés l'un à l'autre.

Elle écoutait — tandis que parlait son père, accompagnant ses pensées de paroles dont elle distinguait le sens, — chanter en elle les mots de la lettre que sa mère avait rageusement détruite. « J'ai rêvé, sur toi, partout, de tisser une fine dentelle de baisers. J'étais le prêtre, Suzanne, ton corps était l'autel. Mais nous ne célébrerons jamais, peut-être, la messe d'amour. » — Si, si, clamait intérieurement la pensée de la jeune fille, le Seigneur est là. Je suis l'offertoire, il est l'élévation. Nous officions la messe divine, j'ai la foi — la foi en lui. Malgré tout, oui, malgré tout, elle ne doutait pas de réaliser son désir. Elle marcherait, fièrement, malgré les obstacles qu'on lui voulait opposer. Elle vaincrait par sa beauté, par sa tendresse; par toute la suprême splendeur de son corps et de son âme, épanouis dans l'amour qu'elle aurait conquis.

Cependant, Suzanne, baissant les yeux, composait un maintien, charmante de modestie affectée. Elle dit humblement :

— Oh ! oui, papa.

— Tu es corrigée ?

— Oui, papa.

— Il faudra lui infliger une punition exemplaire, dit Mme de Jussieux. Nous chercherons.

Suzanne, en dessous, jeta un mauvais regard à sa mère.

— Non, dit M. de Jussieux, Suzanne n'est plus une petite fille... Il nous suffira de lui avoir dit...

— Ah ! tu la gâtes toujours.

— Je puis me retirer dans ma chambre, papa ?

— Oui... Viens m'embrasser, et sois sage.

Elle n'embrassa pas son père, passa toute droite et s'en alla dans sa chambre.

— Tu vois, dit Mme de Jussieux, avec un geste désolé. Par la douceur tu n'en feras jamais rien. Il faut la traiter rigoureusement, ne lui rien passer.

— Peut-être un peu de rigueur, oui.

Suzanne, dans sa chambre, réfléchissait.

Elle n'avait pas du tout ajouté foi à ce que lui avait dit son père. Elle pensait M. de Jussieux mal résigné à prendre pour gendre un romancier. Elle l'accusait de bourgeoisisme et de préjugés rances. Bien sûr, il agissait ainsi, pour les séparer. Elle voyait le souci de son père de la détacher de Montvèdre en le lui montrant sous de laides couleurs, et, de plus en plus, jugeait ses paroles

une tactique de psychologue qui, sur elle, n'aurait pas de prise.

Elle était bien certaine, sinon de l'amour de Montvèdre, au moins d'être désirée par lui. Ses lettres le lui prouvaient, sans la possibilité d'un doute, à défaut de l'incertain. Elle saurait attiser ce désir, faire naître ensuite, dès qu'elle pourrait se livrer toute, l'amour qu'elle rêvait de lui et le garder jalousement. Elle puisait de la confiance dans les difficultés mêmes qu'elle devait surmonter. Son mari — elle aimait ainsi le désigner par avance — l'adorerait pour cela aussi, plus tard, pour tout ce qui, en elle, l'attirait vers lui, comme vers la lumière où elle resplendirait, — à son bras, — radieux d'amour l'un et l'autre.

Maintenant toute correspondance allait être supprimée. Cette idée troubla Suzanne.

Que faire ? Agir,  
et agir de suite.

Elle résolut de se rendre aussitôt chez Montvèdre. Oh ! il la trouverait jolie, et il la prendrait... Il lui jugerait un amour éternel, la suppliant d'être sa femme. L'aventure s'achèverait, dans du bonheur, à la confusion de ceux qui la persécutaient ; elle aurait un grand triomphe, et nul n'y pourrait rien reprendre. Aux audacieux la fortune. Elle serait audacieuse, et riche d'amour.

Il faut bien le dire, Suzanne, malgré ses lectures, ignorait à peu près tout de la vie. Elle s'était

fait du monde, de tout, une image sans rien de réel, peinte des couleurs de son esprit.

Elle ne pouvait pas deviner, la pauvre petite, la platitude générale, les vilénies humaines. Elle n'avait jamais été aux prises avec les difficultés journalières et ne voyait pas tous les obstacles qui pouvaient arrêter Montvèdre, au cas même où, sincèrement, il l'eût aimée.

Seule dans sa chambre, elle ouvrit son armoire à glace, passa en revue les choses qu'elle pourrait emporter avec elle, puisque, sans doute, elle ne reviendrait plus. L'armoire était pleine de linge ; elle en choisit peu, mit de côté les plus ornées de ses parures intimes. Les nombreux souvenirs, cadeaux faits à la petite fille de naguère, bibelots auxquels elle avait longtemps tenu, elle les abandonnait sans regret, comme faisant partie d'une vie ancienne qu'elle exéçrait, maintenant qu'elle allait entrer dans une phase nouvelle de son existence,

qu'elle allait devenir une femme.

Elle choisit une serviette brodée qui ne serait pas trop ridicule à porter d'apparente façon, y plaça son coffret à bijoux, son linge, un miroir minuscule monté en ivoire à son chiffre, deux ou trois objets qu'elle préférerait entre tous ceux qui ornaient sa chambre.

Doucement, avec des précautions de voleur qui

s'enfuit de la maison dévalisée, elle se glissa jusque dans l'antichambre, frôlant les murs du corridor, marchant sur la pointe des pieds avec des précautions infinies, tremblant de se voir surprise, enfermée à clef, surveillée si étroitement que toute évasion serait, pour longtemps, impossible.

Dans l'escalier elle se hâta, heureuse dès qu'elle eut contourné la rampe ; en bas, elle passa rapidement devant la loge du concierge, qui ne la remarqua point.

Suzanne n'était jamais sortie dans Paris, toute seule. Une pudeur, de la peur, presque, la saisit, de se trouver au milieu des passants, de se sentir regardée. Elle s'éloigna bien vite de la maison familiale, puis voulut s'orienter. Elle demanda son chemin à un sergent de ville, pour ne pas se tromper ; cela pour plus de sûreté, et bien souvent elle avait cherché, sur un plan de Paris, la rue où habitait Montvèdre, s'était plu à mesurer la distance qui la séparait du logis de l'aimé. — Elle frissonnait parfois de plaisir à la pensée du bonheur qu'elle allait causer.

— Pourvu qu'il soit chez lui, qu'il y ait quelqu'un pour ouvrir la porte, qu'elle ne soit pas obligée d'attendre dans la rue.

Elle tâta ses poches ; étourdie, elle avait oublié sa bourse... Enfin, elle s'en rapportait à sa chance.

Mentalement, elle, si peu religieuse d'ordinaire,



fit une prière, du fond de son cœur, afin que Montvèdre fût là pour l'accueillir. Elle avait gagné le boulevard Saint-Germain et montait vite. Des jeunes gens, en passant, la dévisagèrent, et Suzanne sentit ses joues devenir pourpres sous ces regards insolents, fouilleurs, qui la dénudaient, malgré sa robe.

D'ordinaire, elle était heureuse de se voir admirée, mais il lui semblait, en ce moment, que ces yeux violaient les intimes secrets de son corps, prenaient leur part des biens qu'elle réservait à Montvèdre.

Quelqu'un la suivait : un vieillard obscène — c'était, elle l'ignorait, M. Alfred Grimbaud, alors ministre de l'instruction publique, très austère comme ministre, mais grand pourchasseur de petites filles, — polisson célèbre, gaga et grisonnant, à face velue, aux gestes d'orang-outang, qu'attirait sans doute, sa tournure svelte, sa jeunesse. Elle pressa le pas, sans y prendre autrement garde.

C'était un beau jour d'avril commençant, radieux et ensoleillé. Trois heures, à peu près. Les rayons de lumière frappaient les façades des maisons, se réverbéraient, sur le bitume, en grandes plaques brillantes où couraient les ombres affairées des passants. Des vieillards, sur des bancs, s'acagnardaient dans la printanière chaleur ; des femmes du peuple, des bonnes, assises, surveillaient des enfants jouant à quelques pas d'elles.

Les équipages, plus nombreux à mesure qu'elle approchait des rues aristocratiques, montaient vers les Champs-Élysées. La vie de Paris battait son plein, dans la clarté d'une belle journée. Aux branches des arbres, les jeunes feuilles s'éployaient, et fleurissaient les thyrses blancs, les thyrses roses des marronniers, des deux côtés de la grande avenue.

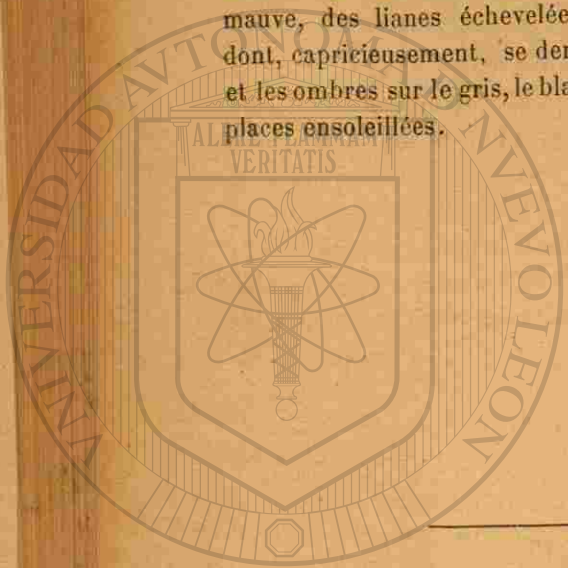
Suzanne remarqua des amoureux qui s'étaient rejoints, au coin d'une rue, et s'en allaient, les mains à la taille, câlinement enlacés, insoucieux des regards étrangers.

Elle ne les envia point, certaine d'un amour plus relevé qu'affirmait l'orgueil de l'une envers l'autre. Eux deux, Montvèdre et elle, ne résumeraient-ils pas toute la beauté de corps et d'âme ?

Les voiturettes fleuries, hérissées des branches d'or du mimosa fleuri, où les bottes de lilas, les primevères, blanches, pourpres et violettes, les roses s'entassaient, embaumaient l'air ; Suzanne se grisait de tout ce printemps fleuri, de ces parfums qui lui jetaient un bonjour d'avril.

Elle quitta le boulevard, s'engagea dans des voies plus étroites, entre les hôtels anciens entourés de parcs en miniature, dont les portails s'ornaient, aux frontons, des armes des maîtres. Il faisait calme ; là régnait une atmosphère recueillie, ou la suivait la rumeur printanière des fleurs mêlées à de flottantes essences surannées.

Par-dessus les murs, passaient des branches feuillées de vert tendre, et des grappes de glycine mauve, des lianes échevelées de vignes vierges dont, capricieusement, se dentelaient les feuilles et les ombres sur le gris, le blanc des murailles, par places ensoleillées.



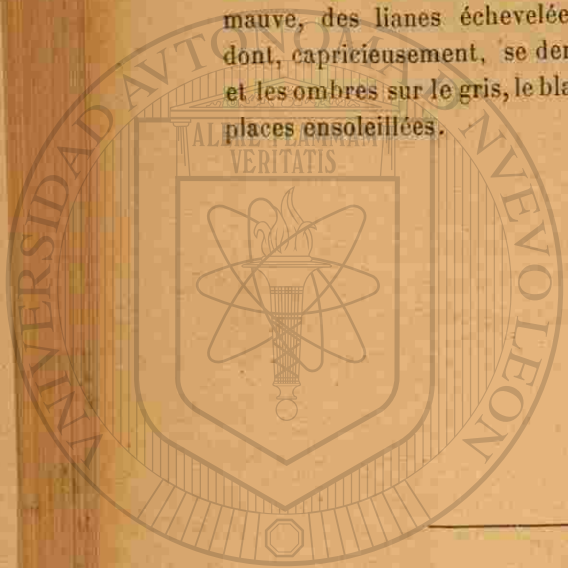
Montvèdre, sitôt après le départ de M. de Jussieux, s'était remis à écrire. Il n'était pas inquiet du dénouement de cette aventure, minime, somme toute. Il avait reçu la visite d'un homme bien élevé, qui avait jugé bon de lui demander des comptes. « Entre collègues, on ne se dévore pas, — se disait-il en souriant : il faut croire que la psychologie sert bien à quelque chose. »

Un moment, il avait repassé son entrevue avec M. de Jussieux, revoyant chaque détail, réentendant les mots échangés, récapitulant les attaques et les ripostes.

Il était content de lui, vraiment, se félicitait de son adresse.

Il se disait que M. de Jussieux avait bien dû voir ses intentions vraies ou, plutôt, avait compris — il était assez fin pour cela, — l'impossibilité de le contraindre « en la matière ». Il avait dû, tranquillement, rentrer chez lui, morigéner sa fille et la convaincre « qu'il n'y avait rien à faire avec cet homme. » Cela n'aurait aucune suite. En somme, il avait tout esquivé : les ennuis d'une poursuite au

Par-dessus les murs, passaient des branches feuillées de vert tendre, et des grappes de glycine mauve, des lianes échevelées de vignes vierges dont, capricieusement, se dentelaient les feuilles et les ombres sur le gris, le blanc des murailles, par places ensoleillées.



Montvèdre, sitôt après le départ de M. de Jussieux, s'était remis à écrire. Il n'était pas inquiet du dénouement de cette aventure, minime, somme toute. Il avait reçu la visite d'un homme bien élevé, qui avait jugé bon de lui demander des comptes. « Entre collègues, on ne se dévore pas, — se disait-il en souriant : il faut croire que la psychologie sert bien à quelque chose. »

Un moment, il avait repassé son entrevue avec M. de Jussieux, revoyant chaque détail, réentendant les mots échangés, récapitulant les attaques et les ripostes.

Il était content de lui, vraiment, se félicitait de son adresse.

Il se disait que M. de Jussieux avait bien dû voir ses intentions vraies ou, plutôt, avait compris — il était assez fin pour cela, — l'impossibilité de le contraindre « en la matière ». Il avait dû, tranquillement, rentrer chez lui, morigéner sa fille et la convaincre « qu'il n'y avait rien à faire avec cet homme. » Cela n'aurait aucune suite. En somme, il avait tout esquivé : les ennuis d'une poursuite au

mariage, l'éventualité d'une plus sérieuse revendication, au cas où l'intrigue aurait été découverte plus tard, après qu'il aurait pris la jeune fille. L'affaire se fût compliquée, dans ce cas; il aurait eu plus de peine à en sortir à son honneur et sans bruit. Il se réjouissait dans son égoïsme et dans sa vanité: il n'était pas si facile que cela de mettre M. de Jussieux à la porte, de se débarrasser d'un homme d'une telle valeur, avec une pareille désinvolture. Il fallait vraiment, qu'il se sentit fort, qu'il eût conscience de sa personnalité pour avoir osé tenir tête au magistrat renommé, au psychologue habile qu'était le père de Suzanne. Il ne se préoccupait plus du tout de la jeune fille; il pensait qu'elle n'aurait garde de s'entêter à mener jusqu'au bout cette escapade: se voyant découverte, elle n'aurait qu'un souci, pallier sa faute en se soumettant. Bah! les parents se hâteraient de la marier à quelque bon jeune homme de leur entourage.

Montvèdre se sentait grandir dans sa propre estime à se remémorer tout ce qui — dans cette anecdote de sa vie — était fait pour flatter son amour-propre d'écrivain et d'homme aimé.

Ah! vraiment; il était bien bon, le père, de croire qu'il allait, lui, l'écrivain à la mode, pour si peu de chose, déranger sa vie calme, perdre, pour une esquisse d'amourette inachevée, toutes les gâteries et les bonnes fortunes, toujours nouvelles, que sa situation lui valait. Il était malin et bon juge en sa

propre cause, ce monsieur. Sans être pauvre, la famille de Jussieux était, au su de tout le monde, dans une situation de fortune plutôt modeste: c'était, pour le magistrat, une vraie chance de caser sa fille, sans déboursier de dot, de s'en débarrasser, à peu de frais: Montvèdre était un bon parti, certes, il s'en rendait compte; il n'avait pas de fortune, mais il gagnait beaucoup d'argent avec ses livres, sans compter le lustre de son nom.

Montvèdre ne pensait donc plus à rien, et, vers trois heures, il s'était remis au travail.

Or, le valet de chambre vint annoncer une dame.

— Élégante?

— Oui, monsieur.

Il gagna le salon.

En ouvrant la porte, il vit une grande jeune fille, peut-être une très jeune femme. Elle vint vivement à lui, lui jeta les bras autour du cou et s'écria:

— Enfin! c'est moi!

— Mais je ne vous reconnais pas.

D'un geste doux et calme, il avait défait l'étreinte, étonné de cette effusion étrange, de la part d'une inconnue.

— Eh quoi, — dit-elle, — vous ne devinez pas?

Il chercha dans ses souvenirs où il avait bien pu rencontrer cette jeune femme.

— Non.

— Je suis Suzanne.

Il eut un recul du corps, stupéfait.

— Vous!

— Oui, moi qui n'ai pu résister au désir de venir, moi qui voulais « te » voir, me sentir chez toi!

— Après la visite que m'a faite votre père, ce matin! Il ne vous l'a donc pas dit?

— Si. Justement cela précipitait les choses. Mon père a surpris notre correspondance; nous n'allons plus pouvoir nous écrire... Alors, tu comprends, il fallait bien que je vienne. Et puis, pour me détacher de toi, il m'a dit que tu me refusais, que tu ne voulais plus de moi! Je sais bien qu'ils m'ont menti, que tu m'aimes... Prends-moi toute, si tu veux, je suis tienne... tout entière à toi... tienne... tienne...

Elle était toute rose du bonheur de s'offrir, dans une grande joie, une exaltation d'elle toute qui l'empêchait de voir, tel qu'il était apparemment, Montvèdre, l'homme qu'elle avait placé le plus haut parmi ses admirations humaines.

Quant à lui, il ne bougeait pas, cherchant le moyen de parer à ce nouvel ennui.

D'après les paroles mêmes de Suzanne, à cette nouvelle escapade si prompte, il devait constater combien téméraire était le premier jugement que, en sa mauvaise humeur, il avait porté sur M. de Jussieux. Le magistrat avait accompli son devoir de père en faisant auprès de lui cette démarche; devant son refus, dignement il s'était retiré, n'insistant

pas, blessé peut-être, mais incapable de s'abaisser à des supplications vaines.

La jeune fille ne l'entendait pas ainsi; cette petite rêveuse ne voulait pas, si facilement, se laisser enlever son jouet; elle venait le reprendre elle-même.

Elle était là, bien décidée à ne pas quitter son ami. Il serait difficile de lui faire entendre raison, de la renvoyer sans encombre. Certainement, son père, personne chez elle, ne se doutait de sa fugue.

Montvèdre ne savait que dire; Suzanne, exaltée, répéta :

— Prends-moi, si tu veux.

Elle allait se jeter dans les bras de son ami, de celui qui était à elle, — enfin, — après tant de peine. Le maintien glacé, l'air de stupéfaction du romancier la frappèrent; elle se retint, sans rien comprendre à cette froideur à laquelle elle était si loin de s'attendre.

Montvèdre, en réfléchissant à la meilleure façon pour lui de se tirer de l'aventure et de se garer des suites de la fâcheuse équipée où le compromettrait Suzanne, pensa soudain que, peut-être, cette visite cachait une manœuvre habile. Il admira l'ingéniosité du moyen employé par M. de Jussieux pour atteindre la solution définitive qu'il se proposait. Rien ne pouvait vexer autant Montvèdre dans son amour-propre que l'idée d'être dupe.

— Mais qu'as-tu ? s'écria Suzanne, stupéfaite.

Il dit froidement :

— Je trouve assez amusant le moyen employé par votre père !

Et il ajouta, ironique :

— Ils vont bien, les magistrats.

Puis, prenant le poignet de la jeune fille, l'air dur (un peu pleutre) :

— Dites-moi la vérité. Il est à la porte, sans doute?... Il veut me forcer la main, après nous avoir surpris... Attendez, je vais appeler mon domestique.

— Monsieur, mais je ne vous comprends pas, dit-elle, commençant d'être effrayée.

Il s'arrêta.

— Vous êtes venue, de votre plein gré, ici ?

— Oui, personne ne sait.

— Pourquoi êtes-vous venue ? Vous avez fait là une folie.

— Pour vivre avec toi...

— Comment ?

Elle ajouta, dans un chuchotement, où l'espoir voletait comme un petit oiseau :

— Je serai ta femme ou ta maîtresse, selon ta volonté.

Il la regarda bien, et vit luire dans ses yeux la vérité de ses paroles : elle était bien là de son plein gré, personne ne l'avait poussée à venir. Au contraire, elle avait dû cacher soigneusement son

départ, avec des précautions de petite fille qui sait quelle faute elle est en train de commettre. Mais, comme il réfléchissait :

— Oh ! fit Suzanne, dont les yeux se voilaient de larmes, ne suis-je donc pas assez jolie pour que vous m'aimiez ? Je ne suis pourtant pas vilaine !

Elle cacha sa figure dans ses mains :

— Tu ne me vois pas dans ces vêtements ?

— Vous êtes jolie, très jolie ! Mais vous savez, comme moi, que cet amour est impossible ! Je suis indigne du grand sacrifice que vous me faites, de l'amour trop infini que vous venez m'offrir.

Tout à coup :

— Pardonnez-moi, quelqu'un est là qui pourrait nous entendre.

C'était un prétexte pour être seul, pour réfléchir. Et, dans son cabinet de travail, seul, Montvèdre réfléchissait. Un peu d'émotion lui venait de la peu fréquente sincérité de cette offrande virginale, de la perversité naïve dont s'épanouissait la fleur impolluée, toute prête pour la cueillette amoureuse dont palpaient les pétales graciles. Il devait choisir entre deux partis extrêmes. « Je me dois à mon avenir, songeait-il. Mon nom a une valeur, parce que je l'administre bien. Il y a d'autres choses importantes, plus qu'un baiser, la rosette rouge qui éclôt, l'Académie entrebâillant ses portes. Je ne

fais pas, moi, comme Robert Antoc, ma carrière et ma publicité de gueuserie d'âme et du scandale. Diable! Diable! Il ne faut pas gaspiller ma vie, jusque là si bien menée, pour un plaisir futile. » Il s'était ressaisi tout entier. Il renverrait doucement Suzanne. « C'est la seule détermination possible, pensait-il, la moins fâcheuse », car ainsi finirait, sans plus de bruit, une inoffensive aventure. — Cette jeune fille venait vers lui pour se donner, sans arrière-pensée. C'était un hommage de plus rendu à son talent, un nouveau témoignage de sa puissance sur l'âme féminine.

Jamais, depuis bien des années, il n'avait eu l'idée de se marier; son succès en aurait été amoindri; non, décidément, il était trop personnel pour vouloir s'occuper d'une femme tous les jours, renoncer au bénéfice d'un glorieux célibat, plein d'aventures sans conséquences le plus souvent, et, pour cela, plus charmantes, excluant les soucis d'une longue liaison.

Sûrement non, il n'irait pas déranger sa vie pour une femme! Il ne serait plus Montvèdre. Il eut peur même aux images qui se présentaient à ses yeux de ses futurs tourments, si les circonstances l'avaient entraîné.

Il flattait les femmes? Mon Dieu, oui, question de métier. Il avait choisi cette branche — la galanterie psychologique — parce qu'il en avait deviné l'exceptionnelle fécondité. Mais il regardait les

femmes, gentiment, comme des êtres inférieurs, utiles seulement aux plaisirs. Il avait pour elles l'estime admirative qu'on a pour l'orchidée, le camélia piqué, pour un soir, au revers moiré d'un habit de fête. — Mais autrement, merci! Lui, il aurait une femme avec laquelle il serait forcé de vivre, *toujours*, une chaîne — de fleurs, peut-être, mais une chaîne, *toujours*! ah!

Pourtant, l'aventure, dangereuse pour sa liberté, restait tentante. Suzanne était certes une exquise corolle embaumée, à cueillir au parterre des vierges amoureuses. Il serait délicieux d'en respirer l'assolant parfum, de se griser de toute cette voluptueuse joliesse. — Oui! mais elle serait vite fanée, la fleur; ou, du moins, il la verrait flétrie, dès qu'il en serait las. Il se savait vite désenchanté; bientôt s'en allait le charme des choses possédées, dès qu'il avait exprimé le suc du fruit de son désir; calmée sa soif, il voulait être libre de délaissier la fontaine où, pour une fois, en chemin, il avait puisé.

Et puis, enfin, pourquoi céderait-il à ces obsessions? Il voyait, pour la première fois, cette jeune fille, qui parlait de s'installer dans sa vie à lui, *pour toujours*. Et elle était venue à lui, par lettres, sous un masque de jeune veuve. D'autres, nombreuses, eussent pu, de même que Suzanne, lui tresser des liens solides, entraver sa moisson de gloire et d'amour. — Et, après tout, son cœur

n'était pas une auberge sans hôte, si la première venue, librement, pouvait venir y piaffer.

Il retourna au salon, où, gracieusement accoudée, perdue dans les coussins multicolores d'un divan, elle noyait ses formes encore puérides. Certes, ce don était splendide : Suzanne était très jolie, frêle et cependant potelée, la figure fine, intelligente, éclairée de beaux yeux où se lisaient la douceur, la tendresse mêlée d'énergie dont elle palpitait en ce moment, près de lui.

Le corps, souple de jeunesse, gracile et modelé pour les baisers, — ce corps dans la jeunesse de la femme, frais, rose et blanc, dévêtu, devait être une merveille — un marbre vivant, œuvre d'un sculpteur amoureux, modelé pour son admiration propre.

Le voluptueux, dormant au fond de l'écrivain, se fût délecté de ce régal de chair. Montvèdre ne pouvait se défendre d'évoquer l'éveil de ce chef-d'œuvre, sous ses savants baisers d'amant raffiné. Il eût pris un exquis plaisir, délicat et pervers, à faire éclore cette fleur mignonne. Il serait son éducateur d'amour, lui enseignerait les caresses folles et les étreintes où l'on oublie délicieusement la vie, les mauvaises heures... « Mais, pour cette courte joie de quelques instants, — se récriait-il, à part lui, — il n'allait pas perdre sa tranquillité, son bien-être, fruits de tant d'années d'efforts, compro-

mettre l'avenir dont la route s'ouvrait, devant lui, plus large. »

Montvèdre, en sa méditation un instant solitaire dans la pièce voisine, avait résolu de renvoyer Suzanne en lui parlant raison. Désintéressement passionné, renoncement d'amour, crainte de son indignité. Il commença :

— Vous êtes venue, Suzanne, et je vous remercie. Vous m'avez donné cette immense preuve d'amour de vous confier à moi, et je garderai de votre témoignage d'affection à jamais le souvenir. Votre visite d'aujourd'hui parfamera ma vie... Mais, croyez-en un homme qui connaît l'existence, retournez près de votre père.

— C'est vous qui me dites cela ! Alors vous ne voulez pas de moi ? Vous me repoussez...

— Je voudrais de vous...

— Alors ?

— Mais je ne puis vous prendre. D'abord vous êtes vierge...

— Qu'importe, puisque vous m'aimerez, *toujours*, que je serai, *toujours*, à vous. Sans doute, si vous me preniez pour me rejeter plus tard, quand vous ne m'aimeriez plus...

— Je ne puis.

— Vous ne me trouvez pas jolie, alors ?

— Adorable !

— Alors, je ne comprends plus.

— Enfant, vous ne savez pas tout, vous ne con-



naissez rien des choses qui entravent la réalisation des beaux rêves... Vous pouvez m'offrir le bonheur, mais je ne puis le prendre, car le bonheur m'est interdit. Je dois aller seul, et, seul, traverser la vie. J'ai quelques belles heures, celles que m'apportent les femmes qui se donnent à moi sincèrement. Ces quelques instants me font supporter les jours d'ennui ou de tristesse...

— Mais je serai tout pour toi... J'endormirai tes douleurs... je te donnerai mon corps, pour que tu y trouves l'oubli ; mes caresses et mes baisers verseront dans mon âme un philtre qui t'enchantera.

— C'est littéraire, ça, mais elle n'est pas toujours pareille aux beaux romans, la vie, Suzanne, ma très jolie et ma très chère, la vie méchante. Vous ne savez pas, mignonne, quelle lourde tâche vous voulez vous imposer, en m'aimant. Je suis misanthrope ; à de certains moments, je vous ferais horreur. Puis, chère enfant, je vous répéterais les paroles d'Hamlet à Ophélie : « Vous voudriez donner le jour à une race de pécheurs ? Il n'y a donc pas assez de vipères sur la terre, et vous voudriez en mettre d'autres au monde ! » Oh ! non, abstenez-vous ; jouissons, si vous voulez, de la vie, aux rares minutes où elle nous offre des bonheurs passagers. Tout est maintenant pourri, ici-bas... La femme même, elle, presque toute la divinité, est, parfois, une sentine impure, âme pleine seulement de luxures. Il en est quelques-unes, pareilles à

vous, Suzanne, mais vous êtes encore jeune, il est vrai, qui ne sont pas comme toutes les autres, splendides et vénéreuses. Oh ! l'horrible et magnifique spectacle que celui des fleurs malsaines. Oui, quelques-unes sont des anges, tombées de cette terre, comme vous, mon enfant ; et celles-là peuvent être heureuses...

Dans une sorte d'exaltation morale et pharisienne :

— Oh ! faites, Seigneur, qu'elle n'ait point de peines, qu'elle soit une vraie femme, qu'elle donne un peu de bonheur à l'homme à l'existence duquel elle liera sa vie ! Elle compensera peut-être par la beauté de son âme unie à sa grâce corporelle, avec les si rares qui lui peuvent ressembler, la masse des femmes, les bourrées des maris et des amants... Ce sont ces bien heureuses que je salue, et que je veux, dans mes livres, dépeindre pour la gloire de la bonté et de la tendresse.

Tout cela débité avec des gestes, comme en une sorte de folie d'idéal. — Suzanne ne savait plus que comprendre ; sa tête se perdait.

La pauvre petite, pendant des jours et des jours, avait vécu, en pensée, aux côtés de Montvèdre. Sans cesse, elle songeait à lui, se l'imaginait travaillant à sa table, ou bien, comme elle l'avait vu, au soir du succès, au théâtre, debout, dominant une foule, quand elle admira sa beauté, chercha sur son visage la trace de son génie.

Se: lettres, elle les avait relues cent fois et, dans

les plus sèches, la jeune fille avait su cueillir le mot d'où elle faisait, pour elle, découler, imaginai-  
 rement, des sourires d'une tendresse, craintive peut-  
 être — songeait-elle alors — de se montrer toute  
 grande.

Suzanne pensait, — si peu de minutes auparavant,  
 — être reçue à bras ouverts, persuadée que le roman-  
 cier couvrirait de baisers ardents ses yeux, clos de  
 ses lèvres, délicieusement ; il écraserait sa bouche,  
 avec la gourmandise des enfants auxquels on a  
 promis des douceurs et que, longtemps, on a fait  
 attendre.

Mais non, elle avait trouvé, au lieu de l'amant,  
 dont la hantait la tendresse désirée, un bloc de  
 glace à visage humain, un froid sermonneur débi-  
 tant — au lieu de chanter des cantiques d'amour —  
 une homélie. Cependant, elle murmura, se blottis-  
 sant contre lui :

— Oh ! m'ami, m'ami, me faire toute petite dans  
 vos bras, m'y anéantir, oublier tout en un ravisse-  
 ment délicieux et brisant !

Il la repoussait doucement, desserrant les bras  
 de Suzanne qu'elle avait noués autour de son cou :

— Mais on vous a changé ! cria la jeune fille.

— Cui, dit-il alors, brutalement presque, et il y  
 a du temps de cela ! En venant au monde, j'étais  
 doux : si j'avais vu seulement de belles actions,  
 sans la méchanceté des hommes, j'aurais pu être  
 pareil aux saints des belles légendes ; mais la vie

m'a roulé... et dans le torrent, j'ai vu des vilénies,  
 tant et tant, que je ne peux plus croire à la beauté  
 sur terre... à rien... qu'à l'intérêt.

— Ah ! mon Dieu ! et moi qui ai cru en vous !  
 Moi qui ai placé sur vous toutes mes espérances de  
 joie.

— J'en étais indigne. C'est une leçon. La loi est  
 dure, ma chère amie, il ne faut en vouloir ni à vous,  
 ni à moi. Les enseignements de l'expérience vont  
 commencer pour vous ; ils se succéderont, à travers  
 les phases diverses de votre existence. La vie est  
 bordée d'expériences méchantes, comme un chemin  
 de campagne de haies épineuses. Chaque jour,  
 moi-même — et pourtant que n'ai-je, dès longtemps,  
 expérimenté ? — je dois apprendre quelque dureté  
 nouvelle.

L'atroce égoïsme de l'homme qu'elle aimait appa-  
 raissait clairement, à cette heure, à la pauvre Su-  
 zette. Elle devinait le jeu cruel auquel il l'avait fait  
 servir : elle avait été pour lui la petite âme d'avril  
 sur laquelle il avait essayé la puissance de son sa-  
 voir, de la science des âmes qu'il recherchait, sans  
 souci de la douleur qu'il pouvait causer. Suzanne  
 cria encore :

— Vous me faites horreur !

— Tant mieux ! vous n'en serez que plus facile-  
 ment, et plus vite, guérie... Allons, mon enfant,  
 retournez à la maison, vous me rendrez justice  
 plus tard, quand vous saurez la vie.

— Ah ! je vous hais !

— Vous êtes bien femme ! .. Mais est ce moi qui suis allé vous chercher, mademoiselle ? Est-ce à vous, vraiment, de m'accuser ?

— Je ne vous accuse pas, je suis venue, grisée de la joie de vous connaître enfin, éperdue, à votre merci, le cœur battant comme dans une divine escapade. Si faible que je sois, est ce que je ne vous tente pas, comme une petite fleur fraîche, agréable à cueillir, parce que jamais elle n'aurait été effleurée... Je me croyais aimée.

— Sans doute, Suzanne ; mais je ne savais pas les liens qui vous devaient retenir, pas exactement du moins, nous pouvions en convenir franchement. Je n'imaginai pas notre amitié littéraire, puisque je vous vois aujourd'hui pour la première fois, comme un prélude au mariage, à un amour éternel. Vous m'avez montré, dans vos lettres, de grands désirs et de vives curiosités, Suzanne, et je souhaiterais, vraiment, pouvoir vous donner du bonheur. Certes, je serais captif très facilement, si je n'étais une sorte de carme de l'art, ayant fait vœu de célibat, de votre séduction fraîche. Vous êtes venue au baiser fou, et je refuse ce frisson d'avril dans mes bras. Plaignez-moi, au lieu de m'accuser. Ce serait si bon, il me semble, si calmant, ce cœur dévoué près du vôtre, donneur de courage, cette fine tête de jeune fille devenue femme par vous, cette jolie et mignonne, où

un cerveau artiste pense, réfléchit, dont la bouche a pour vous des baisers où toute l'âme monte aux lèvres et où l'on se reconforte. Oui, ce serait doux ; mais on ne peut commencer par une soirée où le père et la mère seront éperdus, sans compter le lendemain de maëlô qui nous séparerait. Amie, vous n'avez pas vingt ans. Que feraient vos parents ? .. Je ne sais plus, je ne sais plus, et pourtant, petite Suzanne, quand vous m'aurez quitté, quand vous serez rentrée chez vous, *comme il le faut*, je vous adorerai.

— Alors, garde-moi.

— Je — n'ai pas le droit d'enrayer votre vie en mêlant la mienne à celle d'une femme, d'une femme aimante et que j'aimerais, surtout. Puis, je ne m'appartiens pas, ma pauvre enfant, je suis à tous, à ceux et à celles qui attendent de moi des consolations, des conseils, ou même simplement des émotions d'art, l'émission de sentiments personnels, utiles à l'humanité tout entière.

— Oh ! quel affreux homme vous êtes ! Si vous dites vrai, votre âme est laide ! Vous qui vous plaignez amèrement de la laideur des êtres et des choses humaines ! Vos livres débordent d'une admiration falsifiée, d'un amour menteur de la femme. Vous pensez le contraire, je le vois à présent, et trop tard.

— Pourquoi toutes les femmes se croient-elles le droit de se reconnaître dans mes idéales et symboliques héroïnes ? Est-ce ma faute ?

— Vous n'êtes pas Montvèdre :

— Quel illogisme, ma chère petite ! Vous vous révoltez, très injustement, contre celui que vous vous étiez figuré autre qu'il n'est, contre le vrai Montvèdre — le vôtre, c'est votre imagination qui l'avait créé ! — parce que, loyalement, il refuse de commettre avec vous une faute. Ne serais-je pas le seul coupable, si nous venions à succomber l'un par l'autre ? Bien des années ont passé sur moi, je suis plus âgé que vous, et de beaucoup, ma chère petite ; j'ai l'expérience qui vous manque. Croyez et allez en paix... Plus tard, vous me comprendrez et, peut-être, vous me remercierez.

Mais Suzanne était trop exaltée, trop courroucée aussi, pour pouvoir suivre les méandres de cette casuistique sentimentale que Montvèdre distillait en paroles doucereuses. Elle ne pouvait comprendre, poignée d'une souffrance trop aiguë. Son orgueil de femme se révoltait ; et, par moments, s'exaltait plus hautement encore en elle que son amour blessé : elle s'était offerte et on refusait de la prendre ; il l'avait dédaignée ; elle avait pu, durant un moment, paraître une suppliante, quêtuse de plaisir sensuel, et c'était tout : il la dédaignait, la repoussait loin de lui, après avoir fait, pour l'attirer, scintiller les miroirs à facettes de ses phrases. C'était comme un soufflet qu'elle aurait reçu... Non, une injure bien plus grave, une

blessure faite à son cœur et qu'elle ne pourrait jamais oublier, — encore moins absoudre.

De la haine, maintenant, germaient en elle.

Plus jolie encore de sa colère et de sa douleur, les yeux brillants du feu intérieur qui les faisait arder, le visage en feu, elle était là. De la voir telle et toute palpitante devant lui, Montvèdre, malgré ses efforts pour se vaincre et n'en rien laisser paraître, sentait le désir monter en lui. Il ne pouvait se retenir de contempler et d'admirer la jeune fille, ému, malgré sa dureté, de sa réelle beauté, de ce chagrin qu'il causait, et qui lui faisait une nouvelle parure.

Il luttait contre l'impérieuse montée voluptueuse en lui, de ses sens qui lui conseillaient de ressaisir l'occasion près de s'envoler à jamais. Un moment, il eut la pensée d'entraîner Suzanne, et sans plus de calcul, de l'aimer. Toute autre femme aurait vu cela et redoublé l'attaque : mais la pauvre ne savait pas. Elle restait immobile, écrasée par cette déception qui l'atteignait dans les plus intimes replis de son âme, démolissait, en quelques minutes, l'échafaudage altier de ses jeunes illusions. Montvèdre parvint à se dompter. Céder à ses sens, qui flambaient sous le regard méprisant et douloureux dont le toisait Suzanne, c'était certainement, une irréparable faute. Après, il ne pourrait la renvoyer, il aurait une femme sur les bras, une responsabilité, lui qui se refusait à toute

préoccupation trop absorbante. Il sentait le besoin de brusquer les choses. Saisissant le petit paquet de Suzanne, il le lui mit dans les mains, et, tout en lui disant des phrases câlines, il la reconduisit jusqu'au seuil.

Là, étonnée de l'aventure, Suzanne se laissa, d'un dernier geste tendre, pousser dehors, et la porte se referma. Alors, la vierge descendit l'escalier, lentement, le cœur étreint d'une angoisse, et refoulant les sanglots dont se gonflait sa poitrine. Elle ne voulait pas donner son chagrin en spectacle aux gens de la rue. Accoudée à la rampe, elle mit sa tête dans ses mains, attendant d'être calme pour s'enfuir.

Où ? Elle ne le savait plus. A ses pieds, le paquet enfermant les objets préférés faisait à terre une tache blanche sur le tapis sombre.

Suzanne se releva, songeant qu'elle pouvait être surprise, que Montvèdre lui-même pouvait sortir, et la rencontrer là, pleurant. Tout à l'heure, la concierge monterait, sans doute, pour allumer le gaz dans l'escalier. Pour qui la prendrait-on ?

Elle ramassa le petit paquet blanc où elle avait enfermé toutes les choses minuscules, par où son âme tenait encore au passé, et vite, descendit à pas de loup. Très droite, elle traversa la cour, passa la porte.

De nouveau, elle était seule dans la rue, au milieu

des passants indifférents, inconscients de la poignante douleur qu'ils coudoyaient. Beaucoup suivirent des yeux son élégante et svelte silhouette : des gens se retournaient ou penchaient la tête, au passage, pour la mieux regarder. Elle souffrait de cette curiosité irritante, bien plus encore qu'à l'aller, car l'espérance, alors, l'empêchait de prendre garde aux yeux insolents, aux commentaires que faisait naître sa fragile joliesse. Il lui semblait qu'on pouvait deviner son humiliation à sa démarche, qu'on pouvait lire sur son visage, son chagrin. Les gens devaient dire : « Celle-là se hâte, au retour d'une escapade. » Dans une sorte de désespoir qui lui enlevait toute raison, elle errait, au hasard des rues, sans savoir au juste où elle allait, ni où elle pourrait trouver asile.

Le jour baissait déjà, enveloppant de gris les maisons et les choses. Les formes des maisons, les silhouettes devenaient floues dans le crépuscule. Suzanne allait, traversant les rues, le boulevard où, dans la brume, s'allumaient déjà les réverbères, parmi les gens hâtés vers le repos du soir, les flâneurs en quête de bonne fortune. Les lanternes de papier rouge, au-dessus des voitures pleines de fleurs, d'oranges ou de fruits exotiques, les devantures des boutiques flamboyaient à présent. Commencait l'heure de la joyeuse bousculade, — à l'orée des porches des grandes maisons, sur les trottoirs encombrés — des petites ouvrières, l'épar-

pillement, à travers la ville, des milliers de prisonniers diurnes enfin libérés jusqu'au lendemain. Des bandes d'étudiants, aux environs des écoles, descendant vers le boulevard Saint-Michel, causaient entre eux, bruyamment, faisaient, pour le soir, de beaux projets de rire.

Aux abords des cafés encombrés, se redressant et faisant luire, sous les voilettes, leurs yeux cernés de noir, des filles aux lèvres peintes, provocantes, passaient lentement, pareilles à de vivantes statues polychromes aux visages fardés, étrangement artificielles dans la lumière crue.

Parmi toutes ces joies, Suzanne était perdue ; elle ne voulait pas rentrer chez ses parents, certaine à présent qu'ils avaient découvert sa fuite, ne voulant pas se soumettre, supporter de nouvelles remontrances. Elle craignait l'inévitable scène, les reproches ; elle ne voulait pas, surtout, subir de nouvelles humiliations, les blâmes acides de Mme de Jussieux, les calmes admonitions de son père, plus pénibles d'autant qu'elles seraient plus fondées.

Suzanne savait, à présent, la fausseté des hommes.

Qu'étaient donc les autres, si Montvèdre, célèbre et glorifié, qu'elle avait placé si haut parmi ceux qu'on admire, était ainsi ?

Que faire ? Suzanne avait bien songé à rentrer dans un restaurant, puis à passer la nuit à l'hôtel ; elle ne pouvait pas, puisqu'elle était partie sans argent,

folle de confiance aveugle ; et puis, quand même, elle n'aurait pas osé ; il y avait trop de lumière dans ces salles, trop de gens dont les yeux curieux, avides, détailleraient son corps, cherchant à la deviner nue sous la robe. Ces regards, qui la flat- taient autrefois, lui étaient insupportables, maintenant qu'elle était isolée — dans la mêlée de la vie.

D'être frôlée l'irritait.

Elle gagna les quais. Arrêtée, du haut d'un pont, Suzanne contempla l'eau moirée de nuit, piquée des reflets des réverbères, des feux rouges et verts des bateaux courant sur la nuit de l'eau, comme des oiseaux lumineux, étranges.

Puis elle eut peur, parce qu'au long des parapets, un homme depuis longtemps la suivait, et qu'il avait osé lui murmurer dans l'oreille des mots obscènes, un son qu'elle ne connaissait pas ; mais elle en restait craintive et troublée.

Elle s'était hâtée vers la grande lueur de la rue de Rivoli, grouillante des allées et venues des passants, et, par les rues commerçantes du centre, où flambaient les flammes dans les âtres des rôtisseries. Les boutiques, à cette heure, dégorgeaient des flots d'employés, d'ouvriers heureux de leur tâche finie, parmi le bourdonnement des conversations, les grosses plaisanteries des hommes, les rires aigus des fillettes qui potinent en regagnant leurs logis. Suzanne, inconsciente de sa route, atteignit le boulevard, se perdit dans la foule.

Elle ne savait pas du tout, la pauvre petite, ce qui pourrait advenir d'elle, à présent. Quel parti prendrait-elle ? Elle n'y songeait même pas, marchait au hasard. Toutes les personnes qu'elle connaissait étaient rigides, sur le modèle de sa propre famille, gavées de préjugés anciens et elle ne voyait, parmi ses anciennes amies, aucune dont les parents l'eussent accueillie.

Elle se souvint de Rosette, eut une grosse envie de pleurer... Et puis, on l'aurait reconduite chez elle, et Suzanne ne voulait à aucun prix s'exposer à de nouvelles gronderies obsédantes.

— Toi ici ! à cette heure ! et seule !

Quelqu'un avait pris son bras ; elle leva la tête, stupéfaite, et reconnut son frère.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce que tu fiches là, sœurlette ?

— Oh ! Fly !

Elle se mordait les lèvres, prise d'un immense besoin de sanglots, dans un reflux de toute sa peine à son cœur gonflé d'émotion, près d'éclater.

— Voyons, Suzette...

Elle fondit en larmes, contenant péniblement ses sanglots de sa main gauche menue et gantée.

Ernest de Jussieux entraîna sa sœur dans une rue sombre où les passants, plus rares ne s'arrêtaient pas. Suzanne raconta tout à son frère, la scène où elle s'était offerte à Montvèdre ; elle lui dit son

étonnement douloureux, sa déception. Elle lui répéta les paroles doctoresques et fausses du romancier, dépeignit son attitude.

— Ah ! quelle joie enfin de trouver quelqu'un à qui confier toute sa peine, qui aurait pitié d'elle et dont l'indulgence la rassurerait un peu, dont la tendre voix, apitoyée, bercerait son chagrin.

— Eh ! bien, pourquoi pleures-tu maintenant ? Tu as eu une aventure qui n'a pas tourné à ta gloire, par exemple ; mais ça n'est pas une raison de désespérer. Comme disait le roi chevaleresque, l'honneur est sauf... Maintenant, allons dîner.

— Mais où ?

— Chez nous.

— Tu crois qu'il vont me recevoir ?

— Laisse-moi arranger tout, sœurlette. Prends garde de ne pas me contredire. Tu vas voir, papa et maman n'y verront que du feu.

— Tu m'aimes, toi, petit frère !

— Tiens !

Et il lui fit une caresse, posa un baiser entre la nuque du col et les cheveux, virgulés légères et dorées ponctuant la nuque de la jeune fille : « Pauvre petite ! »

A la maison, on s'était bien aperçu de la disparition de Suzanne. Mme de Jussieux l'avait cherchée partout, inquiète, puis elle s'était décidée. En tempête, elle entra dans le cabinet du magistrat. M. de Jussieux n'avait pas audience, lisait paisiblement des pages préférées.

— Suzanne est partie.

— Comment ? Partie !

— Oui, elle s'est évadée.

— En ce cas elle est chez Montvèdre. Suzanne est une fille perdue... Oh ! la folle ! Quel désespoir, mon Dieu !... Je ne la reverrai plus, la malheureuse ! plus jamais !

— Elle ne remettra plus les pieds ici. Je la chasse.

La mère s'était laissé tomber sur un fauteuil et tous deux restèrent là, navrés. Jusqu'au soir, ils demeurèrent presque muets, enfoncés dans leur tristesse. M. Bernard de Jussieux se torturait, se faisait des reproches.

Il jurait de s'occuper d'elle de plus près encore, malgré son premier serment de ne plus la revoir.

Il y avait de sa faute — s'affirmait-il — dans cette catastrophe survenue.

Or, le père et la mère étaient assis, l'un en face de l'autre, angoissés, quand la sonnette tinta.

Les deux enfants entrèrent.

— Vous voilà ! Tous les deux !

— Et Suzanne, où était-elle ?

— Tiens, avec moi, répondit Ernest avec aplomb. Vous ne lui donnez pas assez de distraction à cette petite, et je l'ai sortie, moi. J'étais très fier, vous savez, de promener, à mon bras, une si jolie femme.

Suzanne eut alors un élan. Elle alla se jeter au cou de son père ; M. de Jussieux n'y put tenir. Il l'embrassa.

— Vas-tu être plus sage ?

Suzanne, confuse, qu'attendrissait son deuil profond de cette première désillusion, répondit :

— Oui, papa... Je ne le ferai plus, va.

— Rien de grave, alors ?

— Non, papa, je te le jure.

Elle était contrite vraiment, ou plutôt si meurtrie, qu'elle s'en voulait de s'être autant endolorie aux épines qui bordent le chemin d'amour, dont elle n'avait perçu, de loin, que les corolles d'églantines.

— Oui, jusqu'à la prochaine fois, marmota, tout bas, Ernest, qui manquait de confiance, lui, sachant les femmes déjà et leurs caprices.



On ne les gronda point : Ernest raconta, avec humour, leur promenade. Mme de Jussieux s'exclama bien de quelques mots d'argot sortis des lèvres de son fils, mais elle était si heureuse d'être enfin rassurée, qu'elle n'insista point.

Après le dîner, Ernest sortit ; Suzanne se retira dans sa chambre ; le père et la mère causèrent au salon.

— J'avais craint davantage, dit M. de Jussieux.

— Ernest est intelligent, dit sa femme ; il a trouvé le vrai moyen d'empêcher Suzanne de penser encore à son aventure et de la consoler.

— C'est mon fils.

— Non, c'est le mien. C'est elle qui est ta fille... Néanmoins, de mon temps, on n'aurait pas vu pareille chose.

— Tous les jours nous prouvent l'évolution des mœurs, mon amie.

— Jamais une jeune fille n'aurait agi comme a fait « votre » Suzanne.

— Certes.

Après un silence :

— Il faudrait peut-être la marier.

— Oui, dit la mère ; maintenant, elle est mûre pour le mariage.

Seule dans sa chambre, Suzette pleurait. Ses larmes — chaudes, abondantes, mouillant ses

doigts entre lesquels elles filtraient, à grosses gouttes — soulageaient la jeune fille, dégonflaient son cœur plein, à éclater, de sa peine d'amour.

Elle songeait, la pauvre petite, à la différence profonde qu'il y a du songe et du souhait de l'idéal à la vie réelle :

l'envers du rêve.

Bien sûr, elle se marierait ; elle n'aurait aucun scrupule ; elle serait, matériellement, neuve et vierge au bras de l'époux de hasard que lui imposeraient les nécessités sociales. Mais elle était pareille, vraiment, à ces pêches ou ces prunes que des mains, en les palpant, ont déflorées, et qui luisent, superbes encore, mais sans rien du duvet qui, naguère, veloutait de douceur leurs nuances vives.

À son mari, elle donnerait son corps, dont triompherait pour la première fois la caresse de l'homme, mais elle avait laissé tout son cœur aux mains dont les yeux ignoraient sa chair,

et l'ignorerait à jamais.

Il ne l'avait point étreinte, malgré le grand désir qu'elle avait des douceurs imaginaires, attendues de ses baisers. Oui, elle était bien le fruit que nul n'a mordu, que n'effleura nulle lèvre. Pourtant, elle avait conscience de s'être, virtuellement, donnée à son rêve. Elle avait laissé s'en aller l'illusion de son âme — sa fleur qu'elle avait à jamais perdue.

Or, tout à coup, il sembla à la pauvre petite que

quelqu'un, dans l'ombre de sa chambre, souriait, méphistophéliquement, et lui murmurait à l'oreille, doucement sceptique et consolateur :

— Tu n'as que vingt ans, Suzanne. Ce sont les premières peines de l'amour et de la vie. Tu te marieras; puis tu divorceras, peut-être. Console-toi. Si tu savais combien de jeunes filles, sous les voiles de vierge et les fleurs d'oranger, le jour de leur mariage, sont, plus ou moins, pareilles à toi? Sèche les yeux et regarde dans ton miroir comme tu es belle, toute neuve, toute blanche encore, malgré les taches d'encre que ton expérience a déjà effacées. La vie est devant toi, ô femme de demain, la vie...

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

I Avant le théâtre . . . . .	1
II La faute de l'homme . . . . .	15
III Coucher de jeune fille . . . . .	37
IV Enfants modernes . . . . .	39
V A quoi rêve une vierge . . . . .	53
VI Fly . . . . .	57
VII En attente . . . . .	70
VIII Romancier mondain . . . . .	72
IX Fragments du journal de Suzon . . . . .	82
X La comédie épistolaire . . . . .	110
XI Les scrupules de Fly . . . . .	129
XII Nouveaux fragments du journal de Suzon . . . . .	131
XIII Ça prend . . . . .	140
XIV Autres fragments du journal de Suzon . . . . .	152
XV Les péchés blancs . . . . .	170
XVI La Fleur . . . . .	193
XVII Derniers fragments du journal de Suzon . . . . .	199
XVIII L'amour en danger . . . . .	208
XIX On sait tout . . . . .	220
XX Deux psychologues . . . . .	229
XXI Le revers d'une médaille . . . . .	239
XXII Vers l'amour . . . . .	251
XXIII L'offrande . . . . .	263
XXIV L'envers du rêve . . . . .	288



MUEV  
BIBLIOTECA